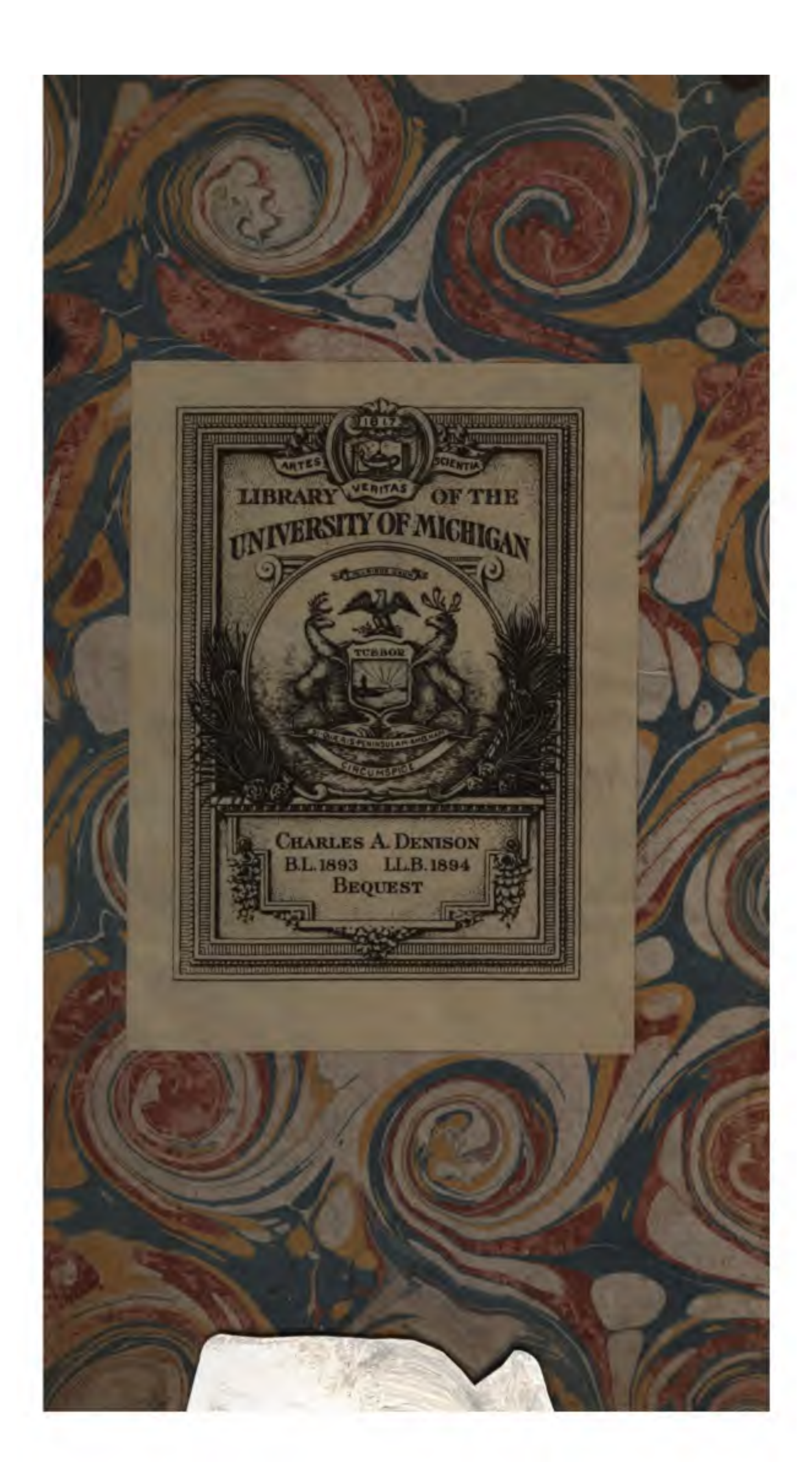



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST



[Rickman ([illegible])]

NOUVEAU VOYAGE
A LA
MER DU SUD,

Commencé ſous les ordres de M. MARION, Chevalier de l'Ordre royal & militaire de S. Louis, Capitaine de brûlot; & achevé, après la mort de cet Officier, ſous ceux de M. le Chevalier DUCLESMEUR, Garde de la Marine.

Cette Relation a été rédigée d'après les Plans & Journaux de M. CROZET.

ON A JOINT A CE VOYAGE

Un Extrait de celui de M. DE SURVILLE dans les mêmes Parages.



A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

Dont la lecture est indispensable pour rectifier quelques articles importans de la Relation de ce Voyage.

LA fin tragique de M. Marion, officier aussi recommandable par son aménité que par ses talens, est connue; mais les détails de cet horrible événement ne le sont pas : on a cru devoir les rendre publics; il eût même été à desirer que la Relation d'un Voyage aussi intéressant que celui de M. Marion, n'eût pas tardé si long-temps à paroître. Ce Voyage, ainsi que celui de M. de Surville, fait honneur à la France, & on en peut tirer des avantages précieux pour les progrès de la navigation & de l'hydrographie. Au moment où cette Rela-

tion alloit paroître, l'Éditeur a été informé que le commandement de l'expédition fut dévolu à M. le chevalier Duclesmeur, après la mort de M. Marion; il est donc nécessaire d'avoir égard à la juste réclamation de cet officier, & d'avertir que, depuis la page 101 & suivantes, toutes les opérations postérieures à l'époque du 12 juin 1772, jour de la mort de M. Marion, regardent uniquement M. le chevalier Duclesmeur, aujourd'hui lieutenant de vaisseau. Le Lecteur verra sans doute avec plaisir que cet officier, qui s'est depuis très-distingué dans l'escadre aux ordres de M. le comte de la Touche-Tréville, quoique fort jeune alors, se conduisit avec autant de prudence que d'activité. Il assembla, après le massacre des François à la nouvelle Zélande, les deux états-majors des deux vaisseaux qui étoient sous ses ordres ; & , de concert avec eux, il prit les mesures les plus efficaces pour ramener à bord les gens de

l'équipage, difperfés dans les différens établiffemens.

Il eut le bonheur de conferver, malgré les efforts des fauvages, tous les officiers, matelots & foldats qui n'avoient point été compris dans le maffacre qui avoit enlevé à la France M. Marion, officier d'une grande diftinction, MM. de Vaudricourt & le Houx, un volontaire, le capitaine d'armes & vingt-deux matelots.

M. le chevalier Duclefmeur avoit été précédemment bleffé en même temps que M. Marion, par les fauvages de la baie de Frédéric Henri, ainfi qu'il eft rapporté, fans qu'il y foit nommé, à la page 30 de cette Relation. On voit encore à la page 15, que les vaiffeaux *le Mafcarin* & *le Caftries* s'abordèrent. Le dernier de ces deux bâtimens étoit en panne : le *Mafcarin* voulut paffer de l'avant du *Caftries* pour lui parler, manœuvre affez fingulière, & qui ne peut être juftifié que par la néceffité, puifque

communément le vaiſſeau qui gouverne paſſe de l'arrière de celui qui eſt en panne. Quoi qu'il en ſoit, la perte que *le Caſtries* fit de ſes mâts de beaupré & de miſaine, fut réparé en trois jours. Cet accident n'empêcha donc pas, comme l'a cru l'Editeur, M. le chevalier Ducleſmeur d'aſſurer M. Marion qu'il étoit en état de le ſuivre : le vaiſſeau commandé par cet officier conſerva même, après cet accident, l'avantage de la marche ſur celui de M. Marion. Il aſſura ſi ſouvent & ſi poſitivement M. Marion qu'il avoit le pouvoir & la volonté la plus décidée de courir tous les haſards de ſa navigation, qu'on ne peut lui imputer la route tenue conſtamment par M. Marion entre les parallèles de 46 à 47 degrés de latitude ſud; & ſi M. Marion ne s'eſt pas avancé davantage dans le ſud, c'eſt qu'il avoit ſans doute d'autres raiſons que celles de l'accident arrivé au *Caſtries*.

Toutes les remarques ſur la géogra-

phie & ſur les mœurs des Indiens, ſont tirées du journal de M. Crozet, qui, après la mort de M. Marion, prit le commandement du vaiſſeau *le Maſcarin*, & reſta ſous les ordres de M. le chevalier Ducleſmeur juſqu'à ſon départ des îles Philippines : on eſt encore redevable à M. Crozet des plans & des deſſins dont cet ouvrage eſt enrichi. Les longs ſervices & les talens connus de cet officier lui ont valu le grade de capitaine de brûlot à ſon arrivée en France.

Quant au Voyage de M. de Surville, il n'a pas été poſſible d'en donner un extrait auſſi détaillé qu'on l'auroit deſiré. Ce navigateur parcouroit la mer du ſud en même temps que le célèbre Cook : il partit du Gange le 3 mars 1769, & jeta l'ancre à la nouvelle Zélande dans une baie qu'il nomma *de Lauriſton*, tandis que le capitaine Cook relevoit les deux pointes qui forment l'entrée de cette baie.

Ces deux navigateurs n'eurent pour-

tant point connoiſſance l'un de l'autre. M. de Surville quitta cette terre, traverſa l'Océan pacifique, & découvrit les côtes du Pérou le 4 avril 1770.

L'Editeur attribue dans cette Relation le maſſacre des François à la nouvelle Zélande, aux hoſtilités commiſes par le vaiſſeau commandé par M. de Surville. Cependant la déſertion d'un Nègre appartenant à M. Marion, a pu contribuer à ſoulever les Inſulaires déja révoltés d'un châtiment infligé à un de leurs camarades; car, quoiqu'il ſoit dit, page 55, qu'on renvoya ſans correction le ſauvage qui avoit dérobé un ſabre dans la ſainte-barbe, M. Ducleſmeur aſſure que ce ſauvage fut mis au fer, & que ſes camarades, épouvantés de ce traitement, s'enfuirent à la nage, en menaçant M. Marion de s'en venger.

On ignore pourquoi M. Crozet a donné dans ſon Journal le nom de Mayoa à l'Indien d'Otaïti, amené en France par M. de Bougainville, tandis qu'il a été généralement connu ſous celui d'Aoutourou.

NOUVEAU



NOUVEAU VOYAGE A LA MER DU SUD.

M. DE BOUGAINVILLE, dans ſon Voyage autour du monde en 1768 & 1769, avoit amené en France un Indien de l'île de Taïty, ſituée dans la mer du Sud. Cet Indien, tranſplanté à Paris, avoit intéreſſé par ſa franchiſe & par ſes excellentes qualités naturelles. Le Gouvernement l'avoit renvoyé à l'île de France, avec ordre aux adminiſtrateurs

de lui procurer ſon retour dans ſa patrie.

M. Marion du Freſne, capitaine de brulot, habile officier de mer, ſaiſit avec ardeur l'occaſion de ſe diſtinguer par un voyage nouveau & par des découvertes dans des mers très-peu connues. Il offrit à l'adminiſtration de la colonie de tranſporter à ſes frais l'Indien de Taïty dans ſa patrie. Il demanda de joindre une flûte du Roi à un bâtiment particulier qui lui appartenoit, s'offrant de ſupporter ſeul tous les frais de l'expédition.

Les adminiſtrateurs de l'île de France accordèrent à ſa demande les avances néceſſaires pour l'armement des deux vaiſſeaux, & M. Marion donna des ſûretés pour le recouvrement de ces avances.

Quoique par cet arrangement l'expédition devînt entièrement à la charge de M. Marion, l'intendant de la colonie donna à cet armateur les inſtructions les plus étendues ſur les terres qu'il devoit chercher, ſur les obſervations phyſiques

& morales qu'il devoit faire dans le cours de ſon voyage.

Il étoit queſtion de s'avancer aſſez dans le ſud, pour tenter d'y découvrir les îles ou le continent qui doivent ſe trouver dans cette partie auſtrale de notre globe. L'intendant des îles de France & de Bourbon deſiroit ſur-tout d'en découvrir la partie la plus ſeptentrionale, comme étant plus voiſine de ces colonies, & ſous un climat plus tempéré. Il eſpéroit qu'on y trouveroit des mâtures, & une infinité de ſecours que ces îles, trop éloignées de la métropole, ne peuvent en tirer qu'avec peine & à très-grands frais. Il avoit fait ſentir à M. Marion, que, dans la ſaiſon qui commence en novembre & finit en avril, il étoit impoſſible d'employer utilement les vaiſſeaux de l'île de France; qu'il falloit les garder dans le port, où ils n'avoient pas même de ſûreté contre les ouragans, & reſtoient à charge à la colonie : que cette ſaiſon des orages à l'île de France

étoit la plus favorable pour aller aux terres auſtrales, & les parcourir; que par conſéquent il y auroit un grand avantage à découvrir ces terres, & que les îles de France & de Bourbon ne pourroient qu'y gagner conſidérablement. M. Marion avoit parfaitement ſenti la ſolidité de ces réflexions, & deſiroit ardemment d'acquérir de la gloire en faiſant des découvertes qu'il prévoyoit pouvoir donner une nouvelle exiſtence à une colonie où il poſſédoit ſes biens.

La Cour venoit d'envoyer à l'île de France M. de Kerguelen, lieutenant de vaiſſeau, avec la permiſſion d'aller viſiter cette partie du monde, & d'achever, s'il étoit poſſible, par ſes découvertes, la connoiſſance de la terre dans toutes ſes parties habitées ou habitables.

Il étoit important, pour l'exécution des vues de la Cour ſur cet objet, d'y intéreſſer M. Marion, qui partoit dans une ſaiſon en apparence plus favorable que celle où M. de Kerguelen pourroit par-

tir, & qui devoit d'ailleurs tenter ces découvertes par une route toute différente.

En conséquence de ces dispositions, M. Marion choisit dans la colonie les officiers les plus expérimentés, & il m'engagea à m'embarquer avec lui en qualité de second.

L'Indien de Taïty, nommé Mayoa, s'embarqua avec M. Marion le 18 octobre 1771. Les deux bâtimens, savoir *le Mascarin*, commandé par M. Marion, & le *Marquis de Castries*, commandé par M. le chevalier Duclesmeur, relâchèrent d'abord à l'île de Bourbon. L'Indien y fut attaqué de la petite-vérole, dont vraisemblablement il avoit emporté le germe de l'île de France, où cette épidémie faisoit les plus cruels ravages lors du départ des vaisseaux.

M. Marion, obligé de s'éloigner de l'île de Bourbon, par la crainte de communiquer à cette colonie une maladie qui y est regardée comme aussi dange-

reuſe que la peſte, alla relâcher dans la baie du Fort-Dauphin, ſur l'île Madagaſcar, pour donner le temps à la maladie de faire ſon effet, & pour éviter de la porter au cap de Bonne-Eſpérance, où il étoit obligé d'aller achever ſon approviſionnement.

Le lendemain de notre ancrage dans la baie du Fort-Dauphin, le Taïtien Mayoa mourut, & il fut dreſſé un procès-verbal de ſa mort.

Le premier objet de l'expédition ne pouvant plus avoir lieu par la mort de cet Indien que nous devions reconduire dans ſa patrie, il eût peut-être été plus convenable dans cette circonſtance de ramener les vaiſſeaux à l'île de France, & de les déſarmer pour être employés à une autre deſtination. Mais le deſir de faire des découvertes utiles & de ſe diſtinguer par un voyage nouveau, l'emporta dans l'eſprit de l'armateur ſur toute autre conſidération.

Nous fîmes route pour le cap de

Bonne-Eſpérance, où nous complétâmes en peu de jours les proviſions des deux vaiſſeaux pour une campagne de dix-huit mois.

Cette opération finie, nous appareillâmes de la rade du cap de Bonne-Eſpérance le 28 décembre 1771. A onze heures du matin, M. Marion fit diriger la route vers le ſud, dans le deſſein de découvrir les terres auſtrales.

Cette recherche avoit déja occupé M. Loſier-Bouvet, qui, en 1737, vit un cap qu'il nomma *cap de la Circonciſion.* Mais la terre découverte par cet habile navigateur n'étoit pas, ſelon toute apparence, celle où le capitaine Gonneville avoit abordé en l'année 1703.

La route ſuivie par M. Bouvet indiquoit à M. Marion qu'il devoit chercher ces terres à l'eſt du méridien qui paſſe par Madagaſcar.

Notre navigation n'eut rien de remarquable depuis notre départ du cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au 7 janvier

1772, jour où l'obſervation de la latitude nous indiqua que nous étions dans le parallèle des îles de *Dina* & *Marzéven*. Ces îles ſont marquées ſur les cartes de Van-Ceulen, par la latitude méridionale de 40 à 41 degrés. Je ne ſais pourquoi nos hydrographes modernes n'en font point mention. Ils ne devroient pas ignorer que pluſieurs vaiſſeaux Hollandois en ont eu une parfaite connoiſſance : on m'a même aſſuré que ces îles ſont bien boiſées, & qu'on y trouve de l'eau.

Notre longitude eſtimée étoit le 7 janvier de 20° 43′ à l'orient du méridien de Paris. Nous vîmes le lendemain un grand nombre de goëlettes. La vue de ces oiſeaux nous fit conjecturer que nous n'étions pas fort éloignés des îles dont nous venons de parler. La mer étoit fort changée : elle étoit groſſe & le vent violent. Nous quittâmes ce parage le lendemain 9 janvier, perſuadés que la recherche du continent auſtral devoit uniquement fixer notre attention.

Le 11 j'obſervai 45° 43′ de latitude ſud; la longitude eſtimée étoit au même inſtant de 28° 46″ à l'eſt du méridien de Paris.

Quoique le mois de janvier, dans l'hémiſphère auſtral, réponde au mois de juillet de l'hémiſphère boréal, nous reſſentions dans le fort de l'été, ſous ce climat qui ſemble ſitué au milieu de la zone tempérée, un froid violent. La neige qui tomba pendant preſque tout le temps que nous demeurâmes dans ce parage, ne permettoit pas d'attribuer à un changement ſubit de climat le froid que nous éprouvions.

Le 18 janvier nous vîmes des poules mauves, des goëlettes, des loups marins & du goêmon. M. Marion fit ſonder à ſix heures du ſoir, & l'on ne trouva pas de fond, quoiqu'on eût filé 130 braſſes de cordes. A huit heures du ſoir on cargua la grande voile. Nous fîmes route pendant la nuit ſous les deux huniers & la miſaine. La mer étoit aſſez

belle, le temps brumeux. Je remarquai qu'au ſoleil couché, les goëlettes & autres oiſeaux de mer prenoient leur vol du côté de l'eſt & de l'eſt ſud-eſt, ce qui annonçoit des terres dans cette partie.

Découvertes de quelques Iles Auſtrales.

Le 13 janvier nous vîmes à ſix heures du matin les goëlettes, les poules mauves & quelques autres oiſeaux qui ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, revenir de la partie de l'oueſt. Nous faiſions route à l'eſt-ſud-eſt. Nous vîmes une quantité de loups marins, & la mer étoit couverte de goêmon. Nous jetâmes la ſonde ſans trouver de fond à 130 braſſes.

A deux heures après midi nous fûmes enveloppés d'un brouillard aſſez épais; nous eûmes de la pluie. La mer étoit belle & unie; mais il y avoit une houle de la partie de l'oueſt. A quatre heures

le vent fraîchit. Nous laiſſâmes tomber la grande voile : la mer parut changée.

A quatre heures & demie nous découvrîmes la terre qui s'étendoit de l'oueſt-ſud-oueſt à l'oueſt-nord-oueſt, diſtante de quatre à cinq lieues. Comme le brouillard étoit épais, & que nous pouvions nous tromper, nous ſondâmes, & nous eûmes le fond à 80 braſſes, gros ſable mêlé de corail. Nous vîmes en même temps très-clairement une autre terre dans le nord.

Suivant notre route & le giſement de notre première terre, dont le milieu nous reſtoit à l'oueſt, nous l'avions rangée pendant la nuit à trois lieues de diſtance au plus : nous l'avions prolongée à peu près ſuivant ſa direction, juſqu'au moment où nous la vîmes derrière nous. Avant de la voir, j'avois remarqué que, depuis minuit juſqu'à quatre heures du matin, la mer avoit été unie & tranquille, comme ſi elle avoit été à l'abri des terres, & qu'il y eût fond.

Dès que nous vîmes cette première terre qui reſtoit derrière nous, j'en fis les relèvemens, & je me hâtai d'en deſſiner la vue, crainte que le brouillard ne nous la laiſſât pas voir long-temps. Nous n'en vîmes qu'environ ſix à ſept lieues de côté; mais nous ne la vîmes pas terminée dans ſa partie O. N. O. ni dans ſa partie du S. E., de ſorte qu'il eſt poſſible que cette terre ſoit très-étendue, & faſſe peut-être partie du continent auſtral. Elle me parut très-élevée, couverte de montagnes doublées & triplées les unes au deſſus des autres. Le brouillard nous en déroba promptement la vue. M. Marion la nomma *Terre d'Eſpérance*, parce que ſa découverte nous flattoit de l'eſpoir de trouver le continent auſtral que nous cherchions. Elle étoit trop embrumée pour que nous puſſions découvrir ſi elle avoit de la verdure & pouvoit être habitée.

A la vue de ces terres à l'oueſt & au

nord, M. Marion, craignant d'être dans une baie, d'autant qu'on croyoit voir encore de la terre dans le S. E., fit porter au nord. Alors le vent augmenta; la mer devint très-grosse. Nous tentâmes inutilement de doubler l'île du nord au vent : nous la rangeâmes sous le vent. Avant le mauvais temps j'avois pris les relèvemens & dessiné la vue de cette île, dont nous n'avions pas vu la partie du N. O. Je remarquai en rangeant cette île, qu'à sa partie du N. E. il y avoit une anse, vis-à-vis de laquelle paroissoit une grande caverne. Autour de cet antre, on voyoit une multitude de grosses taches blanches, qui ressembloient de loin à un troupeau de moutons. Il y avoit apparence que si le temps l'eût permis, nous eussions trouvé un mouillage vis-à-vis de cette anse. Je crus y appercevoir une cascade qui tomboit des montagnes. En doublant l'île, nous découvrîmes trois îlots qui en étoient détachés, dont deux étoient en dedans

d'un grand enfoncement que forme la côte, & le troisième terminoit sa pointe septentrionale. Cette île nous parut aride, d'environ sept à huit lieues de circonférence, sans verdure; sa côte assez saine & sans danger. M. Marion la nomma l'île *de la Caverne*. Ces deux terres australes sont situées par la latitude de 46 degrés 45 minutes sud, & par 34 degrés 31 minutes à l'est du méridien de Paris, un demi-degré à l'est de la route suivie par M. Bouvet, pour la recherche des terres de Gonneville.

Le lendemain 14 janvier nous revînmes chercher la première terre d'Espérance que nous avions découverte la veille, & que la brume, jointe à la violence des vents, nous avoit empêchés de reconnoître. Nous en approchâmes à six lieues. Nous sondâmes de nouveau, & nous trouvâmes encore fond à 80 brasses, sable fin mêlé de débris de coquillages. En approchant de la terre, j'y remarquai dans sa partie du N. O.

un enfoncement formé par des pointes basses & coupées net. Nous n'étions pas assez près pour distinguer si cette terre a des arbres : elle étoit d'ailleurs embrumée ; mais elle nous parut très-verte. Le sommet des montagnes étoit fort élevé & couvert de neige. Ces montagnes sont assez hautes pour être vues de douze lieues en mer. Nous nous proposions de chercher un mouillage dans l'enfoncement qui étoit devant nous, & de reconnoître exactement cette terre, lorsque nos deux vaisseaux s'abordèrent en se préparant à sonder. Le *Castries* perdit dans cet abordage ses mâts de beaupré & de misaine. Nous perdîmes nos aubans d'artimon, le couronnement de notre dunette, notre bouteille de stribord, & plusieurs cages à poules. Cet accident dérangea nos projets. Heureusement le vent avoit calmé, & la mer étoit belle. Nous envoyâmes au *Castries* trois mâteraux & des charpentiers pour le remâter. Cette répa-

ration nous occupa trois jours, & le temps fut favorable.

Mais le vent étant devenu violent, nous abandonnâmes notre découverte, & nous continuâmes notre route en ſuivant le parallèle de 46' ſud.

Je ne puis me diſpenſer de remarquer que les brumes épaiſſes & preſque continuelles qui règnent dans ces parages, mettent un grand obſtacle aux recherches, & rendent la navigation extrêmement dangereuſe. Dans l'état où étoit *le Caſtries*, nous n'oſâmes pas nous avancer davantage dans le ſud. Ayant vu les montagnes de la terre de l'Eſpérance couvertes de neiges, il étoit vraiſemblable qu'à quelques degrés plus ſud nous euſſions trouvé, comme M. Bouvet, la mer embarraſſée de glaces.

Depuis la vue des premières terres que nous laiſſions derrière nous, nous ne ceſſions de voir tous les jours du goëmon, des goëlettes, des plongeons, des pingoins & des loups marins. Nous eûmes

eûmes constamment du brouillard, de la pluie & un froid excessif jusqu'au 24 janvier, jour auquel nous vîmes de nouvelles terres. Elles nous parurent d'abord former deux îles, & j'en dessinai la vue à la distance de huit lieues; & bientôt on les prit pour deux caps, & l'on crut voir dans l'éloignement une continuité de terre entre deux. Un moment après, le brouillard & la nuit ne nous permirent plus de les voir. Elles sont situées par 46° 5′ sud, & par la longitude estimée à l'est du méridien de Paris, de 42°. M. Marion les nomma *les îles Froides*. On peut en voir les relèvemens dans les planches qui sont à la fin de cet ouvrage.

Nous fîmes peu de voile toute la nuit, & nous nous entretînmes dans le même parage, nous proposant de reconnoître mieux ces terres le lendemain; mais le 23 nous ne pûmes pas les revoir. Suivant les apparences, nous nous en étions écartés pendant la nuit; le temps d'ail-

leurs étoit brumeux : nous eûmes de la pluie. Nous nous trouvâmes dans des lits marés qui couroient fortement nord & ſud.

Le même jour 23 janvier nous faiſions route à l'eſt. Le vaiſſeau *le Caſtries* qui nous ſuivoit fit ſignal de terre. C'étoit une île très-haute qui me parut terminée par un gros cap. Je l'ai relevée à l'eſt-ſud-eſt, diſtant de dix à douze lieues. Nous avons fait route pour approcher cette terre; mais, lorſque nous n'étions plus qu'à ſix ou ſept lieues, une brume épaiſſe qui a duré plus de douze heures, nous en a dérobé la vue. Malgré ce fâcheux contre-temps, M. Marion a fait ce qu'il a pu pour s'en approcher. Nos équipages ne manœuvroient qu'avec peine, à cauſe de la pluie continuelle & du froid. Nos matelots n'étoient pas vêtus aſſez chaudement pour un climat dont l'été eſt plus rigoureux que l'hiver ſur les côtes de France. Une glace conſidérable que nous apperçûmes le même jour à cinq heures

du ſoir, peut donner une idée du froid que nous éprouvions.

Le 24 nous revîmes à trois heures du matin la même île que nous avions découverte la veille. Il ventoit peu : la mer étoit cependant agitée, mais le temps étoit moins brumeux. M. Marion donna ordre de l'approcher, & de la contourner. Je vis cette île à la diſtance de deux lieues très-diſtinctement. Sa forme eſt ronde; elle eſt ſi élevée, qu'on pourroit, dans un beau temps, la découvrir de vingt lieues. Le ſommet des montagnes étoit couvert de neige.

A neuf heures du matin nous apperçûmes dans le S. E. une autre île qui me parut encore plus élevée que celle dont nous rangions la côte. Elle étoit également de forme ronde, plus montueuſe que la première, mais plus petite; nous la nommâmes l'*île Aride*. Ces deux îles giſent E. & O. l'une de l'autre à la diſtance d'environ neuf lieues de cap en cap. A onze heures, M. Marion fit

mettre un canot à la mer, & m'ordonna de m'y embarquer pour aller prendre poſſeſſion, au nom du Roi, de la plus grande des deux îles, qui eſt ſituée par la latitude méridionale de 46° 30′, & par la longitude eſtimée à l'orient du méridien de Paris, de 43°. M. Marion la nomma l'île de la *Priſe de poſſeſſion*. C'étoit la ſixième île que nous découvrions dans cette partie auſtrale.

Débarquement à une des Iles Auſtrales. Obſervations faites à cette île.

Dès que j'eus mis pied à terre, mon premier ſoin fut de dépoſer, ſelon l'uſage, la bouteille qui renfermoit l'acte de priſe de poſſeſſion, ſur le ſommet d'une pyramide élevée de 50 pieds au deſſus du niveau de la mer, & formée par de groſſes roches entaſſées les unes ſur les autres. L'endroit où j'ai débarqué ne préſente que des pierres.

Je gagnai auſſitôt une éminence, d'où

je découvris de la neige dans plusieurs vallées : la terre paroissoit aride, couverte d'un petit *gramen* très-fin. J'y remarquai plusieurs de ces plantes grasses qu'on nomme *ficoïdes*, semblables à celles qui sont si communes au cap de Bonne-Espérance. En revenant sur le bord de la mer, j'y remarquai un petit jonc très-fin ressemblant à un gramen, des cristes marines; les rochers étoient couverts de mousse & de lichen; le rivage étoit garni d'une espèce de jonc de la hauteur d'un pied, semblable à celui qui se trouve au cap de Bonne-Espérance. Le goêmon qui bordoit la côte étoit d'une grosseur extraordinaire, & portoit des feuilles très-larges.

Je ne pus découvrir dans cette île aucun arbre ni arbrisseau. Je n'y ai pas resté assez long-temps pour y trouver de l'eau douce, mais il y a apparence qu'on y en trouveroit dans les vallées que j'ai apperçues de l'éminence où j'étois monté.

Cette île, exposée aux ravages con-

tinuels des vents orageux de l'oueſt, qui règnent toute l'année dans ces parages, ne paroît pas habitable. Je n'y ai trouvé que des loups marins, des pingoins, des damiers, des envergures, des cormorans, des plongeons, & de toutes les eſpèces d'oiſeaux aquatiques que les navigateurs rencontrent en pleine mer, lorſqu'ils paſſent le cap de Bonne-Eſpérance. Ces animaux, qui n'avoient jamais vu d'hommes, n'étoient point farouches, & ſe laiſſoient prendre à la main. Les femelles de ces oiſeaux couvoient leurs œufs avec tranquillité; d'autres nourriſſoient leurs petits: les loups marins continuoient leurs ſauts & leurs jeux en notre préſence, ſans paroître le moins du monde effarouchés.

Je remarquai avec ſurpriſe un pigeon blanc, qui étoit ſans doute égaré de quelque terre voiſine. On pourroit, ce me ſemble, en augurer que nous n'étions pas fort éloignés d'une terre plus conſidérable, & qui produit des grains pro-

pres à la nourriture des pigeons. La rencontre d'une glace très-grosse dans un parage situé au milieu de la zone tempérée, vient encore à l'appui de cette opinion. La route de M. Bouvet ne pouvoit plus nous détourner de chercher dans cette partie les terres de Gonneville. J'ai déja observé que M. Bouvet, après avoir découvert le cap de la *Circoncision* par 55°, avoit été obligé de reprendre du nord, & n'avoit pas poussé ses recherches au-delà du 32e degré à l'orient du méridien de Paris. De ce point, il s'étoit élevé dans le nord pour aller à l'île de France. A celui où nous étions, tout nous promettoit la découverte du continent austral, si nous avions pu nous avancer au S. E.; mais malheureusement l'état où se trouvoit le vaisseau *le Castries* depuis son dématement, ne permettoit pas à M. Marion de suivre, dans toute son étendue, le projet bien réfléchi qu'il avoit formé pour la découverte de ces terres.

Suite du Voyage.

En partant de l'île de la Prise de possession, nous suivîmes constamment le parallèle de 46 à 47 degrés de latitude méridionale : nous étions dans un brouillard continuel, si épais, que nous étions obligés de tirer fréquemment des coups de canon pour nous conserver. Il nous arrivoit souvent de ne pouvoir pas, du gaillard de l'arrière, discerner la manœuvre du gaillard d'avant. Nous ne cessions de voir tout le jour du goêmon, des pingoins, des loups marins, des goëlettes grises par bandes.

Le 2 février nous étions par 47° 22° sud, & par 62′ de longitude orientale, c'est-à-dire, 1° 18′ au nord des terres australes, découvertes le 13 du même mois par les flûtes du Roi *la Fortune* & *le Gros Ventre*, trente-un jours après les premières découvertes que nous avions faites dans cette même

partie du monde. Sans l'accident arrivé au *Castries*, nous les eussions rencontrées plus à l'ouest; & il y a toute apparence que nous eussions trouvé les terres vues par Gonneville, qui doivent être plus occidentales, & d'un abord plus facile que celles vues par MM. de Kerguelen & de Saint-Alouarn. Les loups marins, le goëmon, les oiseaux que nous voyions tous les jours, enfin une brume épaisse lorsque les vents souffloient de la partie du nord, nous annonçoient au sud une terre voisine du parage que nous parcourions.

J'observai le 10 février 45° 36′ de latitude méridionale : la longitude estimée au même instant étoit de 81° 30′. J'observai ce même jour plusieurs distances de la lune au soleil, dont le résultat m'indiqua que nous étions réellement à 90° de longitude à l'orient du méridien de Paris.

Dès ce moment nous changeâmes notre route, & M. Marion la fit diriger vers

la pointe méridionale de la nouvelle Hollande, connue ſous le nom de terre de *Diémen.* Notre navigation n'eut rien de remarquable juſqu'à la vue de ces terres que nous découvrîmes le 3 de mars. J'eſtimai alors que nous étions par la latitude auſtrale de 42° 56′, & par la longitude de 126° 20′ à l'orient du méridien de Paris.

La carte que j'ai dreſſée des terres de *Diémen*, donnera une idée exacte de la configuration de ces terres, & de la route que nous avons ſuivie juſqu'au mouillage dans une baie nommée par Abel Taſman, *baie de Frédéric Henri*, laquelle, ſelon ce navigateur, eſt ſituée par 43° 10′ de latitude ſud.

Relâche à la terre de Diémen; deſcription du pays; obſervations ſur les habitans.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre par 22 braſſes, fond de ſable gris, on mit les canots à la mer : nous ne tardâmes pas

à diſcerner une trentaine d'hommes qui s'étoient aſſemblés ſur le rivage. La vue de la terre dans cette partie de la nouvelle Hollande, nous promettoit beaucoup par la beauté du payſage qu'elle nous préſentoit. Les feux & les fumées que nous avions vus le jour & la nuit, nous annonçoient un pays qui devoit être très-habité.

Le lendemain on envoya à terre les canots & les chaloupes armées. Quelques officiers, des ſoldats & des matelots deſcendirent d'abord ſur le rivage, ſans aucune oppoſition. Les naturels du pays ſe préſentèrent de bonne grace; ils ramaſſèrent des bois, & firent une eſpèce de bûcher. Ils préſentèrent enſuite aux nouveaux débarqués quelques branchages de bois ſec allumé, & parurent les inviter à mettre le feu au bûcher. On ignoroit ce que vouloit dire cette cérémonie, & on alluma le bûcher. Les ſauvages ne parurent point étonnés; ils reſtèrent autour de nous ſans faire aucune démonſtration

ni d'amitié, ni d'hoſtilité; ils avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans. Les hommes ainſi que les femmes étoient d'une taille ordinaire, d'une couleur noire, les cheveux cotonnés, & tous également nus, hommes & femmes; quelques femmes portoient leurs enfans ſur le dos, attachés avec des cordes de jonc. Les hommes étoient tous armés de bâtons pointus, & de quelques pierres qui nous parurent tranchantes, ſemblables à des fers de haches.

Nous remarquâmes que ces ſauvages avoient en général les yeux petits, de couleur bilieuſe, la bouche très-fendue, les dents bien blanches, le nez écraſé; leurs cheveux, ſemblables à la laine des Cafres, étoient noués par pelotons, poudrés d'ocre rouge. Les hommes ont les parties naturelles petites, & ne ſont pas circoncis. Pluſieurs d'entre eux avoient ſur la poitrine des eſpèces de gravures incruſtées dans la peau. Ils nous parurent généralement maigres, aſſez bien faits,

la poitrine large, les épaules effacées. Leur langage nous parut très-dur ; ils sembloient tirer leur son du fond du gosier.

Nous tentâmes de les gagner par de petits présens : ils rejetèrent avec mépris tout ce qu'on leur présenta, même le fer, les miroirs, des mouchoirs & des morceaux de toile. On leur fit voir des poules & des canards qu'on avoit apportés du vaisseau, pour leur faire entendre qu'on desiroit en acheter d'eux. Ils prirent ces bêtes qu'ils témoignèrent ne pas connoître, & les jetèrent avec un air de colère.

Il y avoit environ une heure que nous examinions ces sauvages, lorsque M. Marion débarqua. Un sauvage se détacha de la troupe, & vint lui présenter, comme aux autres, un brandon de feu pour allumer un petit bûcher. Ce capitaine, s'imaginant que c'étoit une cérémonie nécessaire pour prouver qu'il venoit avec des intentions pacifiques, n'hé-

ſita pas d'allumer le bûcher; mais il parut bientôt que c'étoit tout le contraire, & que l'acceptation de ce brandon de feu étoit l'acceptation d'un défi, ou une déclaration de guerre.

Dès que le bûcher fut allumé, les ſauvages ſe retirèrent précipitamment ſur une monticule, d'où ils lancèrent une grêle de pierres dont M. Marion fut bleſſé, ainſi qu'un autre officier qui étoit avec lui. On leur tira ſur le champ quelques coups de fuſil, & tout le monde ſe rembarqua. Les canots & chaloupes côtoyèrent le parage, dans le deſſein d'aller débarquer au milieu de l'anſe, dans un lieu découvert, où il n'y avoit aucune hauteur d'où les débarquans puſſent être incommodés. Alors les ſauvages envoyèrent dans le bois leurs femmes & leurs enfans, & ſuivirent les bateaux le long du rivage. Lorſqu'on voulut débarquer, ils s'oppoſèrent à la deſcente. Un d'entre eux jeta un cri effroyable, & auſſitôt toute la troupe lança ſes bâtons pointus,

dont un blessa à la jambe un noir, domestique. La blessure ne fut pas considérable; & la facilité avec laquelle elle fut guérie, prouva que ces javelots de bois n'étoient pas empoisonnés. Dès qu'ils eurent lancé leurs javelots, on leur répondit par une fusillade qui en blessa plusieurs, & en tua un. Ils s'enfuirent aussitôt dans les bois, faisant des hurlemens affreux : dans leur fuite ils portoient ceux qui, étant blessés, ne pouvoient les suivre. Quinze hommes armés de fusils les poursuivirent, & trouvèrent à l'entrée du bois un de ces sauvages mourant du coup de fusil qu'il avoit reçu. Cet homme avoit cinq pieds trois pouces; il avoit la poitrine entaillée comme les Cafres Mozambiques; il paroissoit aussi noir, mais, en le lavant, on reconnut que sa couleur naturelle étoit rougeâtre, & que ce n'étoit que la fumée & la crasse qui le faisoient paroître aussi noir.

Après la fuite des sauvages, M. Ma-

rion expédia deux détachemens bien armés, avec des officiers, pour chercher de l'eau douce & des arbres propres à remâter le vaiſſeau *le Caſtries*. Les détachemens parcoururent deux lieues de pays, ſans rencontrer ni habitans, ni eau douce, ni arbres propres à faire des mâts.

On reſta ſix jours dans la baie de *Frédéric Henri*, pendant leſquels on ne ceſſa de faire des recherches inutiles pour trouver de l'eau douce. La terre en cet endroit eſt ſablonneuſe comme au cap de Bonne-Eſpérance; elle eſt couverte de bruyères & de petits arbres dont nous trouvâmes la plupart dépouillés de leurs écorces par les ſauvages, qui ſe ſervent de ces écorces pour faire cuire leurs coquillages. On voyoit par-tout des traces de feu : la terre paroiſſoit couverte de cendres. On remarqua au milieu de tous les arbres dépouillés de leurs écorces, & la plupart brûlés au pied, une eſpèce de pin un peu moins élevé que les nôtres,

tres, qui paroiſſoit ſeul bien conſervé : apparemment que les ſauvages en tirent quelque utilité, & ne les maltraitent pas comme les autres arbres : il y a apparence qu'en s'éloignant davantage de la mer, & en pénétrant un peu plus dans l'intérieur des terres, on y trouveroit dans ces vallons de ces mêmes pins d'une hauteur & d'une groſſeur ſuffiſantes pour être employés à la mâture des vaiſſeaux.

Dans les endroits qui n'étoient pas brûlés, la terre étoit couverte de gramen, de fougère ſemblable à celle de l'Europe, d'oſeille & d'alléluia. On y a rencontré peu de gibier : nous avons préſumé que le feu que font les ſauvages en cet endroit, doit le chaſſer dans l'intérieur des terres. Nos chaſſeurs rencontrèrent un chat tigre, & pluſieurs trous dans la terre, tels que ceux d'une garenne. Ils tuèrent des corbeaux ſemblables à ceux de France, des merles, des grives, des tourterelles, une perruche

reſſemblant pour le plumage à un perroquet des Amazones, avec le bec blanc; ils tuèrent toutes ſortes d'oiſeaux de mer, ſur-tout des pélicans, & un oiſeau noir à bec & à pattes rouges, dont *Abel Taſman* fait mention dans ſon journal.

Le climat de cette partie méridionale de la nouvelle Hollande nous parut très-froid, quoique nous y fuſſions à la fin de l'été : nous ne comprenions pas comment les ſauvages pouvoient y vivre nus. Ce qui nous parut plus extraordinaire, c'eſt que nous n'y trouvâmes aucune apparence de maiſon, mais ſeulement quelques abats-vent formés groſſièrement avec des branches d'arbres, & des traces de feu auprès de ces abats-vent. Par les tas conſidérables de coquillages que nous avons trouvés de diſtance en diſtance, nous avons jugé que la nourriture ordinaire des ſauvages étoit des moules, des pines marines, des peignes, des cames, & divers coquillages ſemblables.

Nous y avons pêché des chats de mer, des poiſſons rouges de la forme des grondins, des merluches, des vieilles, de très-groſſes raies en quantité, des bars, & pluſieurs petits poiſſons que nous n'avons pas connus. Nos matelots y ont trouvé beaucoup d'écreviſſes de mer, des homards & des crabes très-gros : les huitres y ſont bonnes & abondantes. Les curieux y ont ramaſſé des étoiles de mer, des ourſins, des peignes à longues écailles & épineux, des rouleaux, des olives, des cornets, & pluſieurs coquilles rares & très-belles.

Pendant notre ſéjour dans cette baie, je fis pluſieurs obſervations ſur ſa longitude, & je trouvai qu'elle eſt ſituée à 143° à l'orient du méridien de Paris. J'obſervai ſa latitude par 42° 50′ ſud de l'endroit où nous étions mouillés : je fis le relèvement ſuivant.

La grande anſe de ſable, au S. S. O. 3° oueſt, diſtance une lieue & demie.

L'extrémité de l'île que nous avons

nommée *Sainte-Marie*, au N. E. quart de nord.

Les terres les plus nord de la grande terre au nord, 5 degrés oueſt à ſix lieues.

Il eſt à remarquer qu'en prolongeant les terres de Diémen, nous avons trouvé fort mauvais temps dans la partie occidentale de ces terres; mais, dans la partie orientale, nous avons trouvé un ciel plus ſerein & des vents plus traitables.

Départ de la nouvelle Hollande pour la nouvelle Zélande.

M. Marion, voyant que nous perdions du temps à chercher de l'eau dans une terre auſſi ſauvage que ſes habitans, ſe décida de faire voile pour la nouvelle Zélande, où il eſpéroit trouver de l'eau qui commençoit à lui manquer, les bois néceſſaires pour remâter le vaiſſeau *le Caſtries*, & pour radouber *le Maſcarin* qui faiſoit beaucoup d'eau.

Le 10 mars nous appareillâmes de la

baie de Frédéric Henri, & nous fîmes voile pour la nouvelle Zélande, où nous atterrâmes le 24 du même mois, sans qu'il se passât aucun événement remarquable.

La nouvelle Zélande avoit été découverte par *Abel Tasman* en 1642. Ce navigateur Hollandois n'en avoit reconnu pour ainsi dire qu'un point. Cette portion des terres australes a été visitée les années dernières par le capitaine *Cook*, & par M. *de Surville*. C'est un hasard assez singulier, qu'un vaisseau Anglois & un François aient abordé en même temps à cette terre. M. de Surville étoit dans une baie qu'il nomma *de Lauriston*, tandis que le célèbre Cook relevoit les deux pointes qui forment l'entrée de cette même baie où les François étoient mouillés, & qu'il nommoit de son côté *la Double Baie*.

Il est assez surprenant que M. Cook n'ait point appris des sauvages de la nouvelle Zélande, dont il entendoit la

langue, l'arrivée d'un bâtiment François à cette côte, ayant ancré à 20 lieues au ſud & à 8 lieues au nord du vaiſſeau François.

Dès que j'ai eu connoiſſance du voyage des Anglois, j'ai comparé avec ſoin la carte que j'avois dreſſée de la partie que nous avons parcourue de la côte de la nouvelle Zélande, à celle levée par M. Cook & par ſes officiers. Je l'ai trouvée d'une exactitude & d'un détail qui m'a étonné au-delà de toute expreſſion. Je doute que les cartes de nos côtes de France ſoient dreſſées avec plus de préciſion. Je crois donc ne pouvoir mieux faire que de tracer la route que nous avons ſuivie tout le temps que nous avons côtoyé la nouvelle Zélande, ſur la carte qui en a été levée par ce célèbre navigateur Anglois. Ce fut à la haute montagne, nommée ſur cette carte *montagne d'Egmont*, que nous atterrâmes. Nous la nommâmes *le Pic Maſcarin*, du nom de notre vaiſſeau. Ce pic eſt ſitué

par 39° 6′ de latitude méridionale, & par 164° ½ à l'orient du méridien de Paris. M. Cook marque ce même pic à quelques degrés plus à l'eſt. Voyez le plan.

Nous prîmes cette montagne pour le cap qui forme au ſud l'entrée de la baie des Aſſaſſins, à laquelle Taſman donne quarante lieues de profondeur. Nous approchâmes de la terre à une lieue & demie, pour en bien prendre connoiſſance. Nous y vîmes des hommes & pluſieurs feux. Cette montagne paroît avoir le pied dans la mer : nous l'avons jugée être auſſi haute que le pic des Açores. La côte en cet endroit eſt très-eſcarpée: nous y avons trouvé fond par 80 braſſes à une lieue de terre. La qualité du fond étoit de corail & de pierre. M. Marion, craignant de s'affaler dans cette baie, fit auſſitôt porter au large, & le 31 mars nous revînmes prendre connoiſſance de la terre par le 36° 30′ de latitude. De-là, nous côtoyâmes en cinglant vers le nord,

dans le deſſein d'aller chercher les îles des trois Rois. La côte nous parut ſaine par-tout : nous la rangeâmes à la diſtance d'une, & quelquefois de trois lieues : la ſonde donnoit de 26 à 40 braſſes.

Dans cette navigation, nous fûmes ſouvent aſſaillis de coups de vents de la partie du nord à l'oueſt, qui nous obligeoient de reprendre le large. Enfin, le 4 avril à neuf heures du matin, nous apperçûmes des îles que nous jugeâmes, par leurs poſitions, être celles des trois Rois.

Le 5 au ſoir, étant aſſez près de ces îles, nous fûmes de nouveau aſſaillis d'un coup de vent qui nous obligea de nous en écarter.

Le 13 au matin, nous rapprochâmes de la plus grande de ces îles à une lieue de diſtance : nous apperçûmes des hommes qui, dans l'éloignement, nous paroiſſoient de grande taille. Nous y découvrîmes quelques boſquets d'arbriſſeaux, dont l'aſpect étoit agréable; mais nous ne

pûmes découvrir le ruiſſeau dont a parlé *Abel Taſman*, pas même d'endroit propre à mettre à terre. Toutes ces îles peuvent avoir enſemble quatre lieues d'étendue : la grande préſentoit de la verdure & paroiſſoit habitée ; les autres, au nombre de ſix, ne ſont que des rochers arides & très-eſcarpés.

Après avoir fait pluſieurs tentatives inutiles pour aborder à la plus grande de ces îles, nous revînmes chercher la grande terre qui en eſt éloignée de dix à douze lieues. Le 15 d'avril, nous atterrâmes à la pointe du N. O. de la nouvelle Zélande. M. Cook la nomme ſur ſa carte cap *Maria van Diémen*. Le 16 nous laiſſâmes tomber l'ancre dans une anſe dont le fond n'étoit pas de bonne tenue. Cette anſe eſt dans la partie la plus ſeptentrionale de la nouvelle Zélande. Nous envoyâmes auſſitôt un canot à terre, pour y chercher de l'eau dans un lieu qui nous paroiſſoit être l'embouchure d'un ruiſſeau. A peine le canot fut-il à

terre, qu'il s'éleva un vent violent, & la mer devint mauvaiſe. Nos vaiſſeaux chaſſoient : nous fûmes obligés de mouiller une ſeconde ancre. Notre canot eut beaucoup de peine à revenir au vaiſſeau ; on l'embarqua auſſitôt qu'il fut arrivé, crainte d'accident. Nous paſſâmes une très-mauvaiſe nuit. Au point du jour, les deux vaiſſeaux chaſſoient ſur la terre, & nous fûmes obligés d'appareiller, en abandonnant nos ancres & nos cables. Le vent étoit au N. E. S'il avoit paſſé au nord, nous euſſions été très-embarraſſés pour ſortir de cette anſe.

Après avoir couru pluſieurs bordées pour nous éloigner de la côte, nous rentrâmes le 26 dans la même anſe, où nous relevâmes nos cables & nos ancres. Le 27 nous ſortîmes de nouveau pour aller chercher un meilleur mouillage. Je remarquai que le long de la côte les courans faiſoient une lieue à l'heure ; que pendant le flot, lorſque la mer monte, elle a ſon cours à l'eſt. En ſortant

nous prîmes la bordée à l'eſt & au ſud. Le 3 de mai nous envoyâmes un canot à terre, à l'eſt d'un cap que nous nommâmes *cap Quarré* à cauſe de ſa figure, & que M. Cook avoit nommé *cap Brett.*

Lorſque nous fûmes à deux lieues de diſtance dudit cap, nous eûmes connoiſſance de trois pirogues qui venoient à nous. Il ventoit peu & la mer étoit belle. Une des pirogues s'approcha de notre vaiſſeau; elle contenoit neuf hommes. On les engagea par ſignes à venir à bord : on leur envoya diverſes bagatelles pour les y déterminer. Ils y vinrent avec un peu de difficulté, & parurent, en montant dans le vaiſſeau, n'être pas ſans crainte. M. Marion les fit entrer dans la chambre du conſeil, & leur offrit du pain. Il en mangea le premier, & ils en mangèrent auſſi. On leur préſenta de la liqueur; ils la burent avec répugnance. On les engagea à ſe dépouiller de leur pagne, & on leur fit préſent de chemiſes & de caleçons,

dont ils parurent se laisser habiller avec plaisir. On leur fit voir différens outils, tels que haches, ciseaux & herminettes. Ils se montrèrent extrêmement empressés de les avoir; ils s'en servirent dans le moment, pour nous faire voir qu'ils en connoissoient l'usage. On leur en fit présent. Ils s'en allèrent peu de temps après, très-satisfaits de notre réception. Dès qu'ils furent un peu éloignés du vaisseau, nous les vîmes quitter leurs chemises & leurs caleçons pour prendre leurs premiers vêtemens, & cacher ceux qu'ils avoient reçus de nous. Ils abordèrent ensuite les deux autres pirogues, dont les sauvages n'avoient osé approcher du vaisseau : ils parurent les rassurer, & les engager à venir aussi nous voir. Ils vinrent effectivement, & montèrent sur le vaisseau, sans témoigner ni crainte, ni défiance. Il y avoit parmi eux des femmes : on leur donna du biscuit, & quelques autres bagatelles.

Le soir, le vent étant augmenté, les

pirogues ſe retirèrent à terre. Cinq ou ſix de ces ſauvages reſtèrent de leur bonne volonté à bord du vaiſſeau. On leur fit donner à boire & à manger; ils ſoupèrent même avec nous, & mangèrent de tous nos mets avec beaucoup d'appétit: ils ne voulurent boire ni vin, ni liqueur. Ils couchèrent dans le vaiſſeau. On leur arrangea des lits dans la grande chambre, & ils dormirent bien, ſans marquer la moindre défiance. Cependant on les veilla toute la nuit. Parmi ces ſauvages étoit le nommé *Tacouri*, un de leurs chefs, dont on aura occaſion de parler dans la ſuite, lequel témoignoit beaucoup d'inquiétude toutes les fois que le vaiſſeau s'éloignoit un peu de la côte pour courir des bordées, en attendant le bateau que nous avions envoyé le matin à terre.

Ce bateau revint vers les onze heures du ſoir. L'officier nous rapporta avoir trouvé dans une baie, dans laquelle il y avoit un village conſidérable & un

enfoncement très-étendu, où il paroiſſoit y avoir un bon port, des terres cultivées, des ruiſſeaux & des bois.

Le 4 mai, M. Marion expédia de nouveau deux canots; & on engagea un ſauvage de s'y embarquer, pour montrer à nos gens les endroits où l'on pourroit faire de l'eau. Il s'embarqua ſans difficulté. Les vaiſſeaux firent route pour aller chercher cet enfoncement. A quatre heures après midi, les bateaux revinrent avec de l'eau. Les officiers rapportèrent avoir trouvé dans la baie un aſſez bon ancrage, par 19 & 20 braſſes. Ils ramenoient avec eux deux autres ſauvages, outre celui qui les avoit conduits. Ils avoient été accueillis près de terre par un grand nombre de pirogues, dans leſquelles il y avoit beaucoup d'hommes & de femmes qui leur avoient fait beaucoup d'amitié. Nous mouillâmes le même jour entre des îles, & nous y reſtâmes à l'ancre juſqu'au 11 dudit mois, que nous mîmes de nouveau ſous voile pour entrer

dans un port beaucoup plus aſſuré, & que nos bateaux avoient découvert le 6, mais où l'on n'avoit pu ſe rendre plus tôt, à cauſe de la contrariété des vents. Ce port eſt celui que M. Cook a nommé ſur ſa carte le *Port des Iles*.

RELACHE

A LA PARTIE SEPTENTRIONALE DE LA NOUVELLE ZÉLANDE, NOMMÉE PAR LES NATURELS *EAKENOMAOUVÉ*.

Deſcription du Pays, & Obſervations ſur ſes Habitans.

Le 12 mai, le temps étant fort beau & les vaiſſeaux en ſûreté, M. Marion envoya établir des tentes ſur une île qui étoit dans l'enceinte du port où il y avoit de l'eau & du bois, & qui préſentoit une anſe très-abordable vis-à-vis des vaiſſeaux; il y fit tranſporter les malades, & y établit un corps-de-garde.

Les naturels nomment cette île *Motouaro.*

A peine fûmes-nous mouillés, qu'il nous vint à bord une quantité de pirogues, qui nous apportèrent du poiſſon en abondance; ils nous témoignèrent l'avoir pêché exprès pour nous. Nous ne ſavions quel langage parler à ces ſauvages. J'imaginai par haſard de prendre un vocabulaire de l'île de *Taïty*, que nous avoit remis l'intendant de l'île de France. Je lus quelques mots de ce vocabulaire; & je vis, avec la plus grande ſurpriſe, que les ſauvages m'entendoient parfaitement. Je reconnus bientôt que la langue du pays où nous étions étoit abſolument la même que celle de l'île de *Taïty*, éloignée de plus de ſix cents lieues de la nouvelle Zélande. A l'approche de la nuit, les pirogues ſe retirèrent, & nous laiſſèrent à bord huit ou dix ſauvages qui paſſèrent la nuit avec nous, comme ſi nous étions leurs camarades, & que nous nous fuſſions connus de tout temps.

Le

Le lendemain le temps étant très-beau, il nous vint beaucoup de piroques remplies de ſauvages qui nous amenoient leurs enfans & leurs filles. Ils vinrent ſans armes & avec la plus grande confiance. En arrivant dans le vaiſſeau, ils commençoient par crier *Taro* : c'eſt le nom qu'ils donnent au biſcuit de mer. On leur en donnoit à tous de petits morceaux, & avec une certaine économie, car ils étoient grands mangeurs, & en ſi grand nombre, que, ſi on leur en eût donné ſuivant leur appétit, ils euſſent bientôt achevé nos proviſions : ils nous apportoient du poiſſon en très-grande quantité, & nous le donnoient en troc de quelques verroteries & de morceaux de fer. Dans ces premiers jours, ils ſe contentoient de vieux clous de deux à trois pouces : par la ſuite ils devinrent plus difficiles, & demandoient, en échange de leurs poiſſons, des clous de quatre ou cinq pouces. Leur objet, en demandant ces

clous, étoient d'en faire de petits ciſeaux pour travailler le bois. Dès qu'ils avoient obtenu un petit morceau de fer, ils alloient auſſitôt le porter à quelque matelot, & l'engageoit par ſigne à le leur aiguiſer ſur la meule; ils avoient toujours ſoin de ménager quelques poiſſons pour payer à ce matelot le ſervice qu'il leur rendoit. Les deux vaiſſeaux étoient pleins de ces ſauvages; ils avoient un air fort doux & même careſſant. Peu à peu ils connurent tous les officiers des vaiſſeaux, & les appeloient par leur nom. Nous faiſions entrer dans la chambre du conſeil les chefs ſeulement, les femmes & les filles. Les chefs étoient diſtingués par des plumes d'aigrettes ou d'autres oiſeaux aquatiques, plantées dans leurs cheveux au ſommet de la tête.

Les femmes mariées ſe reconnoiſſoient à une eſpèce de treſſe de jonc qui leur lioit les cheveux au ſommet de la tête. Les filles n'avoient point cette marque diſtinctive; leurs cheveux tomboient na-

turellement ſur le cou, ſans aucune treſſe pour les attacher.

C'étoient les ſauvages eux-mêmes qui nous avoient fait connoître ces diſtinctions, en nous faiſant entendre par ſignes qu'il ne falloit pas toucher aux femmes mariées, mais que nous pouvions en toute liberté nous adreſſer aux filles. Il n'étoit pas poſſible en effet d'en trouver de plus faciles.

Dès que nous eûmes connoiſſance de ces diſtinctions, on en fit paſſer l'avis dans les deux vaiſſeaux, afin que chacun fût circonſpect à l'égard des femmes mariées, pour conſerver la bonne intelligence avec des ſauvages qui nous paroiſſoient ſi aimables, & ne pas les indiſpoſer contre nous. La facilité d'avoir des filles, fit que nous n'eûmes jamais le moindre reproche de la part des ſauvages au ſujet de leurs femmes, pendant tout le temps que nous vécûmes avec ces peuples.

Je remarquai avec étonnement parmi

les ſauvages qui vinrent à bord du vaiſſeau dès les premiers jours, trois eſpèces d'hommes, dont les uns, qui paroiſſent les vrais indigènes, ſont d'un blanc tirant ſur le jaune : ceux-ci ſont les plus grands, & leur taille ordinaire eſt de cinq pieds neuf à dix pouces; leurs cheveux noirs ſont liſſes & plats : des hommes plus baſanés & un peu moins grands, les cheveux un peu crépus: enfin de véritables Nègres à têtes cotonnées, & moins grands que les autres, mais en général plus larges de poitrine. Les premiers ont très-peu de barbe, & les Nègres en ont beaucoup.

Les obſervations que j'ai faites les jours ſuivans à terre dans leurs peuplades, m'ont confirmé l'exactitude de ma première remarque. En général, ces trois eſpèces d'hommes ſont beaux & bien faits, la tête d'une belle forme, de grands yeux, tous des nez aquilins de belle proportion, ainſi que la bouche; les dents belles & très-blanches, le corps

bien musclé, les bras nerveux, les mains fortes, la poitrine large, la voix extrêmement haute, peu de ventre, presque imberbes, les jambes bien proportionnées, un peu grosses, les pieds larges, les doigts bien écartés.

Les femmes ne sont pas si bien à beaucoup près; elles sont en général plus mal de figure, courtes, la taille fort épaisse, les mamelles volumineuses, les cuisses & les jambes grosses, d'un tempérament qui paroît fort amoureux, au lieu que les hommes sont très-indifférens.

Lorsque nous eûmes bien fait connoissance avec ces sauvages, ils nous invitèrent à descendre à terre, & à venir les visiter dans leur village : nous nous rendîmes à leur invitation. Je m'embarquai avec M. Marion dans notre chaloupe bien armée, avec un détachement de soldats: Nous parcourûmes d'abord une partie de la baie, où nous comptâmes vingt villages composés d'un

nombre ſuffiſant de maiſons pour loger quatre cents perſonnes; les plus petits pouvoient en contenir deux cents.

Nous abordâmes à pluſieurs de ces villages. Dès que nous mettions pied à terre, les ſauvages venoient au devant de nous ſans armes, avec leurs femmes & leurs enfans. Nous nous fîmes des amitiés réciproques : nous leur offrîmes de petits préſens, auxquels ils parurent très-ſenſibles. Des chefs de quelques-uns de ces villages nous faiſoient des inſtances très-preſſantes pour nous engager à monter avec eux : nous les ſuivîmes.

Deſcription des Villages de la partie ſeptentrionale de la nouvelle Zélande.

Ces villages ſont tous placés ſur des pointes de terre eſcarpées & avancées ſur la mer. Nous remarquâmes que dans les endroits où la pente du terrain étoit douce, elle avoit été rendue eſcarpée à mains d'homme. Nous avions beaucoup de peine

à y gravir, & les ſauvages étoient ſouvent obligés de nous donner la main pour nous ſoutenir & nous aider à monter. Arrivés au ſommet, nous trouvions d'abord une première paliſſade formée de pieux plantés droits, enfoncés ſolidement dans la terre, & de ſept à huit pieds de hauteur, la terre bien battue, & gazonnée au pied de la paliſſade; enſuite on rencontre un foſſé de ſix pieds de largeur, ſur cinq à ſix de profondeur environ: ce foſſé eſt ſeulement du côté de la terre par où l'ennemi pourroit venir. On rencontre enſuite une ſeconde paliſſade, qui, comme la première, ſert de clôture à tout le village, & forme un quarré long. Les portes d'entrée ne ſont pas vis-à-vis les unes des autres. Après être entré dans la première enceinte, il faut aller beaucoup plus loin, par un ſentier étroit, chercher l'entrée de la ſeconde paliſſade. Ces portes ſont très-petites.

Du côté où ils craignent d'être attaqués, ils ont une eſpèce d'ouvrage avancé

extérieur, également bien palissadé, & entouré de fossés, qui peut contenir quatre à cinq cents hommes. Cet ouvrage, qui n'est qu'un quarré bien palissadé, est placé hors du village, à portée d'en défendre l'entrée. En dedans du village, à côté de la porte, est une espèce d'échafaud élevé de vingt-cinq pieds, porté sur des pièces de bois solidement enfoncées dans la terre, & de dix-huit à vingt pouces de diamètre. Ils montent sur cette espèce de cavalier par une pièce de bois entaillée en forme d'échelon. Dans tous les temps ils y ont des amas considérables de pierres & de javelots; & lorsqu'ils craignent quelques ennemis, ils y établissent des sentinelles. Ces échafauds sont d'un espace capable de contenir quinze ou vingt guerriers. Ces deux ouvrages avancés sont ordinairement placés à la porte la plus extérieure, servant à la défendre & à empêcher le passage du fossé.

L'intérieur du village est composé de

deux lignes de maiſons rangées à la file des deux côtés des paliſſades qui en forment la clôture. Chaque maiſon eſt accompagnée d'un appentis qui ſert de cuiſine. C'eſt ſous cet appentis que les ſauvages mangent : ils ne prennent aucun repas dans leur maiſon. L'eſpace qui ſépare ces deux files de maiſons, & qui eſt plus ou moins large, ſuivant la commodité du local, eſt une eſpèce de place d'armes qui s'étend d'un bout du village à l'autre dans toute ſa longueur. Cette place d'armes eſt plus élevée d'environ un pied, que le ſol ſur lequel ſont établies les maiſons particulières. Cette élévation eſt formée par des terres rapportées & battues : on n'y voit point d'herbe, & toute la place eſt tenue d'une grande propreté. Tout cet eſpace entre les deux files des maiſons, n'eſt coupé que par trois bâtimens publics, dont le premier & le plus près de la porte du village eſt le magaſin général des armes. A quelque diſtance de là on trouve le

magaſin des vivres : plus loin encore eſt placé celui des filets, de tous les inſtrumens pour la pêche, & même de toutes les matières néceſſaires pour les fabriquer. A l'extrémité à peu près du village, on trouve de gros poteaux charpentés en forme de potences, qui ſervent à ſécher les proviſions avant de les renfermer dans le magaſin.

Au centre de cette place d'armes eſt une pièce de ſculpture en bois, repréſentant une figure hideuſe, fort mal travaillée, dans laquelle on ne connoît qu'une tête informe, des yeux, une grande bouche ſemblable à la gueule d'un crapaud, d'où ſort une langue d'une longueur démeſurée : toutes les autres parties du corps ſont encore plus informes, à la réſerve des parties génitales, tantôt d'un ſexe, tantôt d'un autre, qui ſont beaucoup plus marquées. Cette pièce de ſculpture fait partie d'un gros pieu enfoncé profondément dans la terre.

Nous entrâmes avec les chefs des ſauvages dans le premier magaſin qui eſt celui des armes : nous y trouvâmes une quantité ſurprenante de javelots de bois, les uns ſimplement affilés en pointes, les autres taillés en langues de ſerpens, & ces entaillures multipliées le long de la pointe du javelot de la longueur d'un pied; d'autres garnis de pointes très-affilées, faites avec des os de baleines : nous y trouvâmes des aſſommoirs ou maſſues d'un bois très-lourd, & de côtes de baleines plus lourdes encore; des lances qui paroiſſent faites ſur le modèle de nos anciennes halebardes, propres à percer d'un côté & à aſſommer de l'autre, leſdites lances toutes d'un bois très-dur, & aſſez bien ſculptées; des caſſe-têtes de pierres ou d'os de baleines, ces caſſe-têtes très-polis, bien affilés & proprement ſculptés; des manches de fouets garnis à une extrémité d'un bout de cordes propres à lancer de petits javelots, comme l'on lance une pierre avec la

fronde; des eſpèces de haches d'armes en bois dur, & d'une forme aſſez bien imaginée pour tuer des hommes.

Dans le même magaſin nous trouvâmes leurs amas d'outils communs, tels que haches, herminettes, ciſeaux, tous de différentes pierres très-dures, de jade, de granit & de baſalte. Ces magaſins ont en général vingt à vingt-quatre pieds de longueur, ſur dix à douze de largeur. L'intérieur de ce magaſin eſt garni d'une file de pieux en forme de piliers qui ſupportent le faîte du toit. C'eſt contre ces piliers que les ſauvages rangent toutes leurs armes en forme de faiſceaux, qualité par qualité.

Dans le ſecond magaſin où les ſauvages raſſemblent leurs vivres en commun, nous trouvâmes des ſacs de patates, des fagots de racines de fougère ſuſpendus, différens poiſſons teſtacés, cuits, tirés de la coquille, enfilés par des brins de jonc, & ſuſpendus à l'air; une quantité de tronçons de gros poiſſons de toute

eſpèce, cuits, enveloppés & liés par paquets dans des feuilles de fougère, & ſuſpendus; une grande abondance de calebaſſes très-groſſes, toujours remplies d'eau pour la proviſion de tout le village.

Ce magaſin eſt à peu près de la même forme & grandeur que celui des armes.

Le troiſième magaſin contient des proviſions de cordes, de lignes pour la pêche, de filaſſe pour faire les cordes, de fils & de joncs pour faire des filets; une quantité immenſe d'hameçons de toutes grandeurs, depuis les plus petits juſqu'aux plus grands; des pierres taillées pour tenir lieu de plomb aux lignes de pêche, & des morceaux de bois travaillés pour tenir lieu de liège. C'eſt dans ce magaſin qu'ils renferment toutes les pagaies de leurs pirogues de guerre: c'eſt-là qu'ils fabriquent leurs filets; &, lorſqu'ils ſont achevés, ils les portent à l'extrémité du village, où chaque filet, en forme de ſeine, a une cabane ſéparée.

Ces magasins publics, ainsi que les maisons particulières, sont toutes également faites de pièces de bois bien équarries & bien assemblées par tenons & mortaises, & chevillées; elles forment pour l'ordinaire un quarré long. Au lieu de planches pour former les parois de leurs maisons, ils se servent de paillassons très-bien faits, qu'ils appliquent doubles & triples les uns sur les autres, & qui les mettent à l'abri du vent & de la pluie : des paillassons forment également le toit de la maison; mais ces derniers sont faits avec une espèce d'herbe fort dure, qui croît dans les marais, & qu'ils emploient avec beaucoup d'adresse. Chaque maison n'a qu'une porte d'environ trois pieds de hauteur & de deux pieds de largeur, qu'ils ferment en dedans avec une bascule de bois semblable à celle de fer qui sert à fermer nos barrières en France. Au dessus de la porte est une petite fenêtre de deux pieds en quarré, garnie d'un treillis

de jonc. L'intérieur de leur maiſon n'a point de plancher; ils ont ſeulement la précaution d'y élever le terrain d'environ un pied, de le bien battre, afin d'éviter l'humidité. Dans chaque maiſon on trouve un quarré de planches bien aſſemblées, d'environ ſix pieds de long, ſur deux pieds de largeur. Ces planches ſont garnies de ſept à huit pouces d'herbe ou de feuilles de fougère bien ſèches, ſur leſquelles ils ſe couchent: ils n'ont pas d'autres lits. Au milieu de la maiſon il y a toujours un petit feu pour en chaſſer l'humidité. Ces maiſons ſont très-petites; la plupart n'ont que ſept à huit pieds de longueur ſur cinq à ſix de largeur. Les maiſons des chefs ſont plus grandes; elles ſont ornées de quelques morceaux de bois ſculptés, & les piliers de l'intérieur le ſont auſſi.

Les ſeuls meubles que nous ayons trouvés dans ces maiſons, ſont des hameçons de nacre & de bois garnis d'os; des filets, des lignes à pêcher, quelques

calebaſſes pleines d'eau, des outils de pierre, ſemblables à ceux que nous avons trouvés dans les magaſins communs, des manteaux & autres vêtemens ſuſpendus le long de leur cloiſon.

Tous les villages que nous avons parcourus pendant environ deux mois que nous avons ſéjourné dans la baie des îles, nous ont paru être conſtruits ſur le même plan, ſans aucune différence bien remarquable. La conſtruction & la forme des maiſons particulières, ainſi que celles des chefs, eſt la même dans tous les villages : ils ſont tous également paliſſadés, & placés ſur des hauteurs eſcarpées. A l'extrémité de chaque village, ſur la pointe la plus avancée à la mer, on trouve un lieu public de commodité pour tous les habitans.

Nourriture des Habitans du nord de la nouvelle Zélande.

Nous étions parfaitement bien accueillis par les ſauvages; ils venoient en foule

dans

dans nos vaiſſeaux; ils y paroiſſoient les jours & les nuits, & nous allions de même dans leurs villages & dans leurs maiſons, avec la plus grande ſécurité; ce qui nous a donné des facilités pour voir comment ces peuples ſe nourriſſent, quelles ſont leurs occupations, leurs travaux, leur induſtrie, & même leurs amuſemens.

Nous avons remarqué que la baſe de la nourriture de ces peuples eſt la racine d'une fougère abſolument ſemblable à la nôtre, avec la ſeule différence qu'en quelques endroits celle de la nouvelle Zélande a ſa racine plus groſſe, plus longue, & ſa palme plus élevée.

Après avoir arraché cette racine, ils la font ſécher pendant quelques jours, ſuſpendue à l'air & au ſoleil. Quand ils veulent la manger, ils la préſentent au feu, la font griller légérement, la briſent entre deux pierres, & la mâchent dans cet état pour en tirer des ſucs qui m'ont paru farineux : ils mangent juſqu'aux filamens ligneux, lorſqu'ils n'ont

pas autre chofe à manger; mais lorfqu'ils ont du poiffon, des coquillages ou quelque autre mets, ils fe contentent de mâcher la racine de fougère, & ils en rejettent tous les filamens.

Ces peuples vivent également de poiffons, & de coquillages principalement; ils mangent des cailles, des canards & autres oifeaux aquatiques dont leur pays abonde; diverfes autres efpèces d'oifeaux, des chiens, des rats, enfin ils mangent leurs ennemis.

Les nouveaux Zélandois n'ont aucune efpèce de vafe propre à cuire leur viande. L'ufage général de tous les villages que nous avons parcourus, eft de faire cuire leur viande & leur poiffon dans une efpèce de four fouterrain. Dans toutes leurs cuifines, on trouve un trou de la profondeur d'un pied & demi, fur deux pieds de diamètre; ils mettent au fond de ce trou des pierres, fur ces pierres du bois qu'ils allument, fur ce bois de nouvelles pierres plates qu'ils font rou-

gir; & ſur ces dernières pierres, ils étendent leur viande ou leur poiſſon qu'ils font cuire.

Ils ſe nourriſſent également de patates & de calebaſſes qu'ils font cuire comme leur viande. Leur manière de manger eſt mal-propre.

Je leur ai vus manger également une eſpèce de gomme de couleur verte, dont ils paroiſſent faire grand cas : je n'ai pu ſavoir de quel arbre ils la tirent. Quelques-uns de nous en ont mangé, en la faiſant fondre dans la bouche. Nous l'avons tous également trouvée d'une qualité très-échauffante.

Nous avons remarqué que les ſauvages font régulièrement deux repas par jour, l'un le matin, & l'autre au coucher du ſoleil. Comme ils ſont tous forts & robuſtes, grands, bien faits & de bonne conſtitution, on doit croire que leur nourriture eſt fort ſaine; & je crois devoir répéter ici que la racine de fougère eſt la baſe de cette nourriture.

En général ils nous ont paru grands mangeurs : quand ils venoient dans nos vaiſſeaux, nous ne pouvions les raſſaſier de biſcuit, dont ils s'accommodoient fort. Lorſque nos matelots mangeoient, ils s'approchoient d'eux pour avoir une portion de leur ſoupe ou de leur viande ſalée. Les matelots leur abandonnoient ordinairement le fond de leurs gamelles, que les ſauvages avoient grand ſoin de nettoyer parfaitement : ils étoient avides de graiſſes, & même de ſuif. Je les ai ſouvent vus prendre le ſuif qui ſervoit pour les plombs de ſonde ou autres uſages du vaiſſeau, & le manger comme un mets excellent.

Ils étoient très-friands de ſucre ; ils buvoient avec nous du thé & du café, & eſtimoient ces boiſſons, ſuivant qu'elles étoient plus ou moins ſucrées. Ils ont la plus grande répugnance pour le vin, ſur-tout pour les liqueurs fortes ; ils n'aiment pas le ſel, & ne s'en ſervent point : ils boivent beaucoup d'eau ; &,

en les voyant ainſi altérés, j'ai penſé que ce beſoin de boire continuellement étoit cauſé par leur nourriture ſèche de racine de fougère.

Habillemens des Sauvages du nord de la nouvelle Zélande.

Les ſauvages de cette partie du monde ne portent jamais aucune eſpèce de coiffure; ils relèvent tous leurs cheveux en touffe au ſommet de la tête, les lient avec un morceau de corde ou de treſſe, & les coupent en forme de broſſe à un ou deux pouces au deſſus de la treſſe: au défaut de ciſeaux pour cette opération, ils ſe ſervent d'une coquille de moule ou d'oreille de mer, qu'ils rendent tranchante en l'aiguiſant.

Les hommes & les femmes s'enduiſent les cheveux d'huile de poiſſon, & les poudrent avec de l'ocre rouge pulvériſée. Pluſieurs d'entre eux ne poudrent ainſi que la place du toupet: les

chefs ornent leurs têtes de plumes blanches.

Les femmes mariées se coiffent de même que les hommes; les filles laissent tomber naturellement leurs cheveux sur le cou, & les coupent de manière qu'ils ne passent pas la naissance des épaules.

Les jeunes femmes se peignent les lèvres de noir, sans doute pour faire paroître davantage la blancheur de leurs dents.

Les hommes ont les oreilles percées comme les femmes, & tous les ornent également de quelques coquillages bien dépouillés & brillans de la couleur du burgau, ou de plumes, ou de petits os de chien.

Quelques-uns portent au cou des morceaux de jade d'un assez beau vert, de différentes formes, unis, gravés, sculptés. Quelques-uns de ces jades sont chatoyans; ils portent quelquefois des coquilles nacrées, des morceaux de bois, des plumes en paquet.

Les femmes portent des colliers faits

comme des chapelets, composés de morceaux cassés à longueur égale de dentales blanches alternativement & de tuyaux vermiculaires noirs; d'autres portent des colliers de petits noyaux noirs très-durs, d'un fruit que je n'ai pas connu.

Les hommes & les femmes portent sur les épaules un manteau attaché, par le moyen d'une tresse, autour du cou, & qui tombe jusqu'à la ceinture. Ces manteaux sont d'une petite pièce de toile grossière, sans couture, faite exprès pour cet usage : ils ne couvrent exactement que les épaules & les reins, & laissent toute la poitrine & le ventre découverts.

Outre ce manteau, ils ont une espèce de pagne de même tissu, qui leur enveloppe les reins & les cuisses, & tombe jusqu'au mollet de la jambe. Ce second vêtement est, comme le premier, commun aux hommes & aux femmes; il est lié & retenu autour des reins par une ceinture large de quatre doigts. Ces

ceintures ſont quelquefois de la même étoffe, & quelquefois de jonc artiſtement treſſé.

Les ſauvages ont imaginé une autre eſpèce de vêtement, qui eſt un manteau de pluie. Ce manteau eſt fabriqué de filaſſe groſſière, dont les bouts aſſez longs débordent de trois ou quatre pouces par deſſus le tiſſu : c'eſt ce côté de l'étoffe, ainſi hériſſé de longues filaſſes comme d'un poil, que les ſauvages mettent en dehors pour recevoir la pluie, & la laiſſer couler comme ſur un toit. Ce manteau eſt long & couvre à peu près tout le corps.

Les chefs ſont diſtingués par des manteaux & des cottes d'un tiſſu plus fin. J'ai remarqué en général que les chefs ſeuls avoient des manteaux fort bien travaillés, avec des lanières très-fines de peaux de chiens, adroitement rapprochées les unes des autres, avec ſymétrie dans les couleurs, & paroiſſant ne faire qu'une ſeule & même peau. Ils mettent le poil en dedans & ſur leur peau

lorſqu'il fait froid : ils le mettent en dehors lorſqu'il fait chaud.

Mais la manière la plus frappante que les chefs de ces ſauvages aient imaginée pour ſe diſtinguer, a été de ſe graver le viſage & les feſſes de la manière la plus hideuſe; ils ſe font ſur le front, ſur les joues & juſques ſur le nez, des deſſins par de petites piqûres dans leſquelles, au moment où le ſang ſort, ils s'incruſtent dans l'épiderme de la pouſſière de charbon qui ne s'efface plus. Ils s'étudient à imaginer des deſſins qui les rendent plus affreux & leur donnent un air plus effrayant. Tous ces deſſins ſur les viſages des différens chefs ſont extrêmement variés, mais ils ont tous les feſſes gravées ſur un même deſſin : ils tracent ſur cette partie, en traits également ineffaçables, une ligne ſpirale très-nette, dont le premier point, partant du centre de la partie la plus charnue, en embraſſe ſucceſſivement toute la circonférence.

Ils ont également à chaque jarret deux

petites gravures noires, deſſinées très-correctement en forme de *S*. Ces chefs ſe faiſoient un plaiſir de nous montrer toutes les gravures qu'ils portoient ſur le corps; ils en paroiſſent même fiers & glorieux.

Induſtrie des Sauvages du nord de la nouvelle Zélande.

L'induſtrie de ces peuples ſauvages ſe réduit, à peu de choſe près, à quatre objets; à ſe procurer une nourriture frugale, un logement ſimple contre les injures du temps, un habillement de néceſſité dans un climat plus froid que ne ſemble le comporter la poſition de leurs îles; enfin à ſe paliſſader & ſe garantir des invaſions de leurs ſemblables, même à les attaquer & à les détruire.

J'ai dit que la baſe de leur nourriture étoit de la racine de fougère. Cette racine s'enfonce naturellement très-profondément en terre. Pour l'arracher, les ſauvages ont imaginé une eſpèce de bè-

che pointue, ſemblable à un levier aiguiſé par une extrémité, auquel ils appliquent & lient fortement avec une corde un morceau de bois qui leur ſert à appuyer du pied ſur le levier, en même temps que les bras agiſſent deſſus pour l'enfoncer profondément & lever de groſſes mottes.

Ce levier ne pouvant avoir une certaine largeur à l'extrémité qui s'enfonce dans la terre, deux hommes ſe réuniſſent avec chacun leur inſtrument, & s'accordent dans leur travail pour lever enſemble une même motte. Cette eſpèce de bèche reſſemble aſſez à une échaſſe, dont le ſous-pied ſeroit placé à la hauteur de deux pieds & demi environ.

Ces peuples ont un commencement d'agriculture; ils cultivent quelques petits champs de patates ſemblables à celles des deux Indes : ils cultivent auſſi des calebaſſes qu'ils mangent lorſqu'elles ſont petites & tendres; & lorſqu'elles ſont mûres, ils les vident & les font

fécher, & s'en fervent pour porter, & conferver de l'eau : ils ont de ces calebaffes qui contiennent jufqu'à dix à douze pots d'eau.

Ils cultivent auffi des aloefpites, & une efpèce de rofeau qui, étant parvenu en maturité, leur donne, par le rouiffage qu'ils emploient, une filaffe propre à faire leurs tiffus, & des cordes pour différens ufages : ils fe fervent dans ces cultures du même inftrument dont je viens de parler, & de quelques morceaux de bois aiguifés & taillés affez proprement en forme de plantoirs. Il m'a paru que toute leur agriculture fe réduifoit à ces deux ou trois objets; ils ne connoiffent aucune efpèce de graines : hors quelques champs très-petits plantés en patates, calebaffes, aloès & rofeaux très-petits, tout le pays m'a paru en friche, & ne préfente que des productions naturelles & agreftes. Je n'ai rien vu qui eût l'air d'un verger ; je n'ai même pu entrevoir

le moindre fruit cultivé ou ſauvage.

Le poiſſon étant, après la racine de fougère, la principale nourriture des ſauvages, c'eſt particulièrement ſur la pêche que leur induſtrie s'eſt exercée. Sans fer & ſans aucun autre métal, ils font avec des nacres & divers autres coquillages, des hameçons de toute grandeur, & travaillés avec beaucoup d'adreſſe. Leurs lignes de pêche, leurs filets de toute eſpèce, ſont noués avec le même art que ceux des plus habiles pêcheurs de nos ports de mer; ils fabriquent des ſeines de cinq cents pieds de longueur; ils ſuppléent au défaut de liège pour la partie ſupérieure du filet, par des morceaux de bois blanc très-léger; & au plomb pour la partie inférieure qui doit traîner ſur le fond, par des caillous roulés très-peſans, renfermés dans une gaîne à jour dont ils garniſſent le bas du filet.

Ils fabriquent des ſeines avec du jonc, & d'autres avec un fil bien tordu, & teint

en rouge à l'huile de poiſſon. Les nœuds de ces ſeines ſont exactement ſemblables à ceux de tous nos filets.

Tous les villages ſitués dans l'intérieur du port des îles où nous étions mouillés, poſſédoient une quantité conſidérable de pirogues. Ces bateaux, qui ne ſont qu'un tronc d'arbre creuſé, nous parurent généralement bien faits, d'une coupe avantageuſe pour la marche, bien travaillés, & la plupart chargés de ſculpture. Le plus grand nombre de ces pirogues porte vingt à vingt-cinq pieds de longueur, ſur deux pieds & demi à trois pieds de largeur. Leur uſage principal eſt pour la pêche. Chaque pirogue porte ordinairement ſept à huit hommes.

Indépendamment de ces bateaux qui paroiſſent appartenir à divers particuliers, chaque village poſſède en commun deux ou trois grandes pirogues de guerre, deſtinées pour l'attaque. J'en ai meſuré de ces dernières qui avoient ſoixante pieds de longueur, ſur ſix de lar-

geur, quatre de creux, le fond d'un ſeul tronc d'arbre, ſurhauſſé d'une planche couſue adroitement ſur chaque bord, la couture bien enduite deréſine, &toute la pirogue peinte en rouge à l'huile. Ces bateaux de guerre ſont chargés de ſculptures très-élevées à la pouppe & à la proue.

Les ſauvages ſe ſervent de pagaies au lieu de rames, pour conduire leurs pirogues. Ces pagaies ſont parfaitement bien taillées & contournées avantageuſement pour ajouter, par l'élaſticité de la palle, à la force du coup qui frappe le fluide. Ces pagaies pourroient, à certains égards, ſervir de modèles aux avironniers de nos ports. Celles des chefs qui gouvernent ordinairement les pirogues, ſont ſculptées aſſez agréablement du côté oppoſé à celui qui frappe l'eau. On peut voir dans la planche la forme des pirogues & de leurs pagaies.

Ce qu'il y a d'étonnant dans l'induſtrie des ſauvages pour la conſtruction de leurs bateaux, de leurs pagaies, dans

leurs ſculptures, enfin dans tous les ouvrages, c'eſt qu'ils n'ont pas de fer ni aucun autre métal qui puiſſe le remplacer; ils n'ont par conſéquent aucuns des inſtrumens dont ſe ſervent nos ouvriers. Ils y ont ſuppléé par des pierres très-dures, aiguiſées & taillées en forme de fers de haches, de ciſeaux, d'herminettes. Les pierres qu'ils emploient à cet uſage ſont principalement le jade & le baſalte. C'eſt aſſurément une grande induſtrie que de remplacer le fer par des matières ſi brutes & ſi différentes de ce métal. Au reſte, cette induſtrie eſt commune à tous les ſauvages connus dans les différentes parties du globe; & les inſtrumens des Auſtralaſiens ſont exactement les mêmes que ceux qui ont été trouvés à la nouvelle Guinée, à la nouvelle Hollande, chez tous les inſulaires de la mer du ſud, enfin chez tous les habitans de l'Amérique, lors de la découverte de cette partie du monde. Il eſt même probable qu'avant la découverte du fer, de l'art
de

de le fondre & de l'employer à tous nos ufages, les premiers habitans de la terre, les pères de toutes les nations aujourd'hui les plus avancées dans les arts, ont commencé par employer la pierre. Ils fe font fervis long-temps, & peut-être pendant des fiècles, de ces inftrumens groffiers.

Les bateaux de la nouvelle Zélande font tous d'un bois de cèdre admirable, dont le pays eft couvert. En fuivant la méthode des expériences de M. du Hamel fur la pefanteur refpective des bois, j'ai reconnu que le cèdre de la nouvelle Zélande, fraîchement coupé, ne pefoit par pied cube qu'une livre & demie de plus que le fapin de Riga de la première qualité.

J'ai dit que les fauvages fe nourriffoient de coquillages. Cette efpèce de nourriture n'exige aucune induftrie; ce font les femmes & les filles qui vont journellement les ramaffer autour des rochers dans la mer. Pour cette opération,

elles s'enveloppent d'un tablier de jonc, fait en forme de paillaſſon, pour garantir leur cotte de l'eau de mer; elles ont à leur ceinture un cabat de jonc, dans lequel elles ramaſſent les coquillages, & les portent dans leurs villages.

Ces ſauvages ne connoiſſent d'autre chaſſe que celle du filet & du lacet coulant; ils y prennent des cailles, des canards ſauvages, des pigeons ramiers d'une très-groſſe eſpèce, & divers autres oiſeaux dont je parlerai ci-après; ils ne connoiſſent pas l'uſage de l'arc & de la flèche.

J'ai déja parlé de l'induſtrie des ſauvages auſtraux dans la formation & la diſpoſition de leurs villages, dans la conſtruction de leurs magaſins publics & de leurs cabanes particulières; celle qu'ils emploient à la fabrication de leurs vêtemens embraſſe un plus grand nombre d'objets. Ils cultivent des plantes à filaſſe; ils ont l'art de les faire rouir. Après le rouiſſage, ils les battent pour en détacher les parties ligneuſes ou dures; ils

peignent leur filaſſe avec des peignes faits de grandes coquilles de mer; ils ont une eſpèce de rouet pour tordre leur fil, un moulinet très-groſſier & très-ſimple pour doubler les fils. Ils ont auſſi un fil compoſé de cinq à ſix brins de cheveux: ce fil eſt fort. Enfin, ils ont un métier qui paroît être le commencement de celui de nos tiſſerands, qui leur ſert à faire des toiles d'un tiſſu bien ſerré, & d'un bon uſage.

Certainement on ne ſauroit calculer la diſtance infinie qu'il y a entre cette induſtrie brute des ſauvages, & celle qui, chez les nations éclairées, ſert leurs beſoins & leur luxe. On ne peut ſe figuter la peine & la perte énorme de temps que cauſe aux ſauvages l'imperfection de leurs métiers; il faut peut-être avoir vu l'inſuffiſance & les efforts fatigans de cette induſtrie de l'homme ſortant pour ainſi dire des mains de la nature, pour ſentir ce que nous devons de reconnoiſſance à ceux qui, par leurs travaux,

ont, de ſiècle en ſiècle, perfectionné tous nos arts.

Les ſauvages de la nouvelle Zélande ſont dans un état de guerre continuelle; leurs villages paliſſadés, entourés de foſſés, plantés ſur des pointes de terre très-eſcarpées, prouvent qu'ils craignent des ennemis, & que tous ſont au moins ſur la défenſive. Cet état de guerre a tourné leur induſtrie vers la fabrication de toute eſpèce d'inſtrumens propres à détruire leurs ſemblables; elle y a employé la pierre, le bois & les oſſemens des animaux. Leurs caſſe-têtes ſont de pierre, ordinairement de baſalte, & quelquefois de jade. Leurs lances, leurs javelots, leurs piques ſont d'un bois très-dur & peſant; leurs maſſues ou aſſommoirs ſont de bois & de côtes de baleines; leurs trompettes de guerre ſont de bois, & font un bruit déſagréable, ſemblable à celui des cornes de bergers. Tous ces inſtrumens meurtriers ſont ſculptés & travaillés avec ſoin : les ſauvages en ont

une quantité considérable. On peut en voir les différentes formes dans les planches qui sont à la fin de cet ouvrage.

Au reste, toutes les armes de ces sauvages sont ridicules & méprisables pour des hommes armés à l'européenne : cinquante fusiliers qui ne manqueroient pas de munitions, & qui auroient à se venger de ces peuples, pourroient, sans peril, les détruire comme des bêtes, & les exterminer entièrement.

Outre ces instrumens destructeurs, l'industrie des sauvages leur a donné deux ou trois espèces de flûtes dont ils tirent, par le souffle des narines, des sons assez doux, mais discordans. Je les ai entendus jouer de ces instrumens, sur-tout le soir, lorsqu'ils sont renfermés dans leurs villages, & il m'a paru qu'ils dansoient quelquefois au son de ces flûtes.



Religion des Sauvages de la partie ſeptentrionale de la nouvelle Zélande.

Nous n'avons pas ſéjourné aſſez long-temps à la nouvelle Zélande, & j'y ai toujours été trop occupé des beſoins de nos vaiſſeaux, pour y avoir pu acquérir des notions ſuffiſantes ſur le culte & la croyance des ſauvages. Je ſuis néanmoins fondé à croire qu'ils ont une religion.

1°. Ils ont dans leur langue un mot qui exprime la Divinité; ils l'appellent *Ea-Touœ;* ils lui donnent un nom qui veut dire celui qui ſecoue la terre.

2°. Quand on leur a fait des queſtions à ce ſujet, ils ont levé les yeux & les mains au ciel, avec des démonſtrations de reſpect & de crainte, qui indiquoient leur croyance d'un être ſuprême.

3°. J'ai dit qu'on trouvoit au centre de tous les villages une figure ſculptée, qui paroît être la repréſentation du dieu tu-

télaire du village. On trouve dans leurs maiſons particulières les mêmes figures ſculptées comme de petites idoles, & placées dans des lieux diſtingués. Pluſieurs ſauvages portoient au cou de ces mêmes figures ſculptées, en jade & en bois. Ces figures ſont hideuſes; elles préſentent preſque toutes une langue d'une longueur démeſurée : elles ont un air effrayant ; & ſi ce ſont là les images de la divinité de ces ſauvages, elles prouveroient qu'ils la regardent comme un être malfaiſant. Il eſt poſſible que, dans leurs opinions, toutes ces figures ne repréſentent que des génies auteurs du mal, & différens de la divinité.

4°. J'ai remarqué que les ſauvages qui venoient ſouvent coucher dans nos vaiſſeaux avoient l'habitude de ſe recueillir vers le milieu de la nuit, de ſe mettre ſur leur ſéant, de marmoter quelques mots qui reſſembloient à une prière; ils ſe répondoient les uns aux autres, & ſembloient pſalmodier. Cette eſpèce de

prière duroit ordinairement huit ou dix minutes.

5°. Lorſque les ſauvages ſe trouvoient dans nos vaiſſeaux au moment où nous faiſions la prière, ils n'en paroiſſoient pas étonnés ; ils prenoient l'attitude des matelots, & ſembloient s'unir à eux pour prier.

Suite des Obſervations & des divers Evénemens pendant notre ſéjour dans le port des îles de la nouvelle Zélande.

Peu de jours après notre arrivée dans le port des îles, M. Marion fit diverſes courſes le long des côtes, & même dans l'intérieur du pays, pour chercher des arbres propres à faire des mâts pour le vaiſſeau *le Caſtries*. Les ſauvages l'accompagnoient par-tout. Le 23 de mai, M. Marion trouva une forêt de cèdres magnifiques, à deux lieues dans l'intérieur des terres, & à portée d'une baie éloignée d'environ une lieue & demie de nos vaiſſeaux.

Nous fîmes auſſitôt un établiſſement en cet endroit : nous y envoyâmes les deux tiers de nos équipages, avec les haches, les outils & tous les appareils néceſſaires, non-ſeulement pour abattre les arbres & faire les mâts, mais encore pour applanir les chemins ſur trois petites montagnes & ſur un marais qu'il falloit traverſer pour amener les mâts au bord de la mer.

Nous établîmes des baraques de correſpondance & de communication ſur le rivage le plus voiſin de l'endroit où étoit notre atelier : c'étoit à ce poſte que nos vaiſſeaux envoyoient tous les jours leurs chaloupes, avec les proviſions pour les travailleurs, qui étoient cabanés à deux lieues dans l'intérieur du pays.

Par ce moyen, nous avions trois poſtes à terre, tant ſur l'île *Moutouaro*, au milieu du port où étoient nos malades ſous des tentes, notre forge où l'on forgeoit les cercles de fer deſtinés

à la nouvelle mâture du vaisseau *le Castries*, enfin, toutes nos futailles vides avec nos tonneliers; car c'étoit sur cette île que nous faisions notre eau. Ce poste étoit gardé par un officier avec dix hommes armés, & les chirurgiens destinés au service des malades. Un second poste étoit sur la grande terre, au bord de la mer, à une lieue & demie des vaisseaux, pour servir d'entrepôt & de point de communication avec notre atelier de charpentiers, établi à deux lieues plus loin dans le milieu des bois. Ces deux derniers postes étoient également commandés par des officiers, ayant sous eux des hommes armés pour la garde de nos effets.

Les sauvages étoient toujours parmi nous dans ces différens postes & sur nos deux vaisseaux; ils nous fournissoient, en échange de clous, du poisson, des cailles, des pigeons-ramiers, des canards sauvages; ils mangeoient avec nos matelots, ils les aidoient dans leurs travaux; &, toutes les fois qu'ils met-

toient la main à l'œuvre, on s'en appercevoit bien, car ils ſont prodigieuſement forts, & leur aide ſoulageoit beaucoup nos équipages.

Nos jeunes gens, attirés par les careſſes des ſauvages & par la facilité de leurs filles, parcouroient tous les jours les villages, faiſoient même des courſes dans les terres pour aller à la chaſſe des canards, en menant avec eux des ſauvages qui les portoient, dans les marais & au paſſage des rivières, avec la même facilité qu'un homme fort porteroit un enfant. Il leur eſt arrivé quelquefois de s'écarter fort loin, de parvenir chez des ſauvages d'un autre canton, d'y trouver des villages beaucoup plus conſidérables que ceux qui étoient dans notre port. Ils y ont trouvé des hommes plus blancs qui les ont bien reçus, & ſont revenus, pendant la nuit, au travers des forêts, accompagnés d'une troupe de ſauvages qui les portoient lorſqu'ils étoient fatigués.

Malgré ces preuves d'amitié de la part des ſauvages, nous étions toujours un peu ſur nos gardes, & nos bateaux n'alloient jamais à terre que bien armés : nous ne laiſſions pas aborder nos vaiſſeaux par les ſauvages avec leurs armes. Mais enfin la confiance s'établit au point que M. Marion ordonna de déſarmer les chaloupes & les canots lorſqu'ils iroient à terre. Je fis tout ce qui dépendit de moi pour faire rétracter cet ordre ; & , malgré les careſſes des ſauvages, je n'oubliai jamais que notre devancier, *Abel Taſman*, avoit nommé baie *des meurtriers* celle où il avoit atterré dans la nouvelle Zélande. Nous ignorions que M. Cook l'eût viſitée depuis & reconnue toute entière : nous ignorions qu'il y avoit trouvé des anthropophages, & qu'il avoit failli être tué dans le même port où nous étions mouillés.

Il eſt bien étonnant que les ſauvages qui l'année précédente avoient vu un

vaiſſeau François & un vaiſſeau Anglois qui avoient traité avec eux, & devoient néceſſairement avoir eu de ces vaiſſeaux, du fer, des toiles & autres effets d'Europe, ne nous aient jamais rien laiſſé appercevoir de tout cela, & ne nous aient pas donné à comprendre qu'ils avoient déja vu d'autres vaiſſeaux que les nôtres; il eſt vrai que les effets même que nous leur donnions tous les jours ne reparoiſſoient plus, & que nous n'en trouvions jamais aucunes traces en parcourant leurs villages & en viſitant leurs maiſons.

M. Marion, parvenu à la plus grande ſécurité, faiſoit ſon bonheur de vivre au milieu de ces ſauvages. Quand il étoit dans le vaiſſeau, la chambre du conſeil en étoit toujours pleine; il les careſſoit, &, à l'aide du vocabulaire de *Taïty*, il tâchoit de ſe faire entendre d'eux; il les combloit de préſens. De leur côté, ils connoiſſoient parfaitement M. Marion pour le chef des deux vaiſſeaux: ils ſa-

voient qu'il aimoit le turbot, & tous les jours ils lui en apportoient de fort beaux. Dès qu'il témoignoit desirer quelque chose, il les trouvoit toujours à ses ordres. Lorsqu'il alloit à terre, tous les sauvages l'accompagnoient avec un air de fête & des démonstrations de joie ; les femmes, les filles, les enfans même venoient lui faire des caresses: tous l'appeloient par son nom.

Le nommé *Tacoury*, chef du plus grand des villages du pays, lui avoit amené sur le vaisseau, son fils âgé d'environ quatorze ans, qu'il paroissoit aimer beaucoup, & l'avoit laissé passer la nuit dans le vaisseau.

Trois esclaves de M. Marion avoient déserté dans une pirogue qui submergea en arrivant à terre : *Tacoury* fit arrêter ceux qui ne s'étoient pas noyés, & les ramena à M. Marion.

Un sauvage étoit entré un jour par le sabord de la Sainte-Barbe, & avoit volé un sabre ; on s'en apperçut : on le fit

monter à bord; on le dénonça au chef qui le réprimanda beaucoup, & pria de le mettre aux fers comme un matelot qui y étoit. On le renvoya ſans correction.

Nous étions ſi familiers avec ces hommes, que preſque tous les officiers avoient parmi eux des amis particuliers, qui les ſervoient & les accompagnoient partout. Si nous étions partis dans ce temps-là, nous euſſions apporté en Europe l'idée la plus avantageuſe de ces ſauvages; nous les euſſions peints, dans nos relations, comme le peuple le plus affable, le plus humain, le plus hoſpitalier qui exiſte ſur la terre. D'après nos relations, les philoſophes panégyriſtes de l'homme naturel, euſſent triomphé de voir les ſpéculations de leurs cabinets confirmées par le récit des voyageurs qu'ils euſſent prônés comme très-dignes de foi. Mais nous euſſions été, les uns & les autres, dans l'erreur.

Le 8 juin, M. Marion étoit deſcendu

à terre, toujours accompagné d'une troupe de ſauvages. Il y fut accueilli avec des démonſtrations d'amitié plus grandes encore que de coutume : les chefs des ſauvages s'aſſemblèrent, &, d'un commun accord, le reconnurent pour le grand chef du pays; ils lui placèrent au ſommet de la tête, dans les cheveux, les quatre plumes blanches qui diſtinguoient les chefs. Il revint ſur ſon vaiſſeau, plus content que jamais de ces bons ſauvages.

Dans le même temps, le jeune ſauvage que j'avois pris en affection, qui venoit me voir tous les jours & me témoignoit beaucoup d'attachement, vint me viſiter : c'étoit un jeune homme beau, bien fait, d'une phyſionomie douce & toujours riante; il avoit, ce jour-là, un air de triſteſſe que je ne lui avois pas encore vu : il m'apporta en préſent, des armes, des outils & des ornemens d'un très-beau jade que je lui avois témoigné deſirer. Je voulus les lui payer par

par des outils de fer & des mouchoirs rouges que je ſavois devoir lui faire plaiſir : il les refuſa. Je voulus lui faire reprendre ſes jades ; il ne le voulut pas. Je lui offris à manger ; il refuſa encore, & s'en alla fort triſte. Je ne l'ai plus revu.

Quelques autres ſauvages amis de nos officiers, accoutumés à les venir viſiter tous les jours, diſparurent de même. Nous ne fîmes pas aſſez d'attention à cette ſingularité. Il y avoit trente-trois jours que nous étions dans le port des îles, & que nous vivions dans la meilleure intelligence avec les ſauvages, qui nous paroiſſoient le meilleur peuple qu'on pût voir : nous nous répandions tous les jours dans les campagnes, pour reconnoître le pays, étudier les productions, & chercher ſi nous ne découvririons pas quelques métaux ou autres objets de commerce. M. Marion avoit fait des courſes très-éloignées dans ſon canot, & avoit viſité différentes baies

habitées par d'autres ſauvages, qui tous l'avoient bien accueilli.

Enfin, le 12 juin à deux heures après midi, M. Marion deſcendit à terre dans ſon canot armé de douze hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers, MM. de Vaudricourt & le Houx, un volontaire & le capitaine d'armes du vaiſſeau, en tout dix-ſept perſonnes. Le nommé *Tacoury*, chef du plus grand village, un autre chef & cinq ou ſix ſauvages qui étoient ſur le vaiſſeau, accompagnèrent M. Marion dont le projet étoit d'aller manger des huitres, & donner un coup de filet au pied du village de Tacoury.

Le ſoir, M. Marion ne revint point à ſon ordinaire coucher à bord du vaiſſeau. On ne vit revenir perſonne du canot : on n'en fut pas inquiet ; la confiance dans l'hoſpitalité des ſauvages étoit ſi bien établie parmi nous, qu'on ne ſe défioit point d'eux. On crut ſeulement que M. Marion & ſa ſuite

avoient couché à terre dans nos cabanes, pour être à portée de voir le lendemain les travaux de l'atelier qui étoit à deux lieues dans l'intérieur du pays, occupé à la mâture du vaisseau *le Castries*. Cette mâture étoit fort avancée, & une partie des matériaux étoit déja transportée assez près du rivage. Les sauvages nous aidoient tous les jours à ces transports très-fatigans.

Le lendemain 13 juin, à cinq heures du matin, le vaisseau *le Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau & du bois pour la consommation journalière, suivant l'usage établi entre les deux bâtimens qui envoyoient ainsi alternativement tous les jours pour la provision commune. A neuf heures, on apperçut à la mer un homme qui nageoit vers les vaisseaux; on lui envoya aussitôt un bateau pour le secourir & l'amener à bord: cet homme étoit un des chaloupiers, qui s'étoit sauvé seul du massacre de tous ses camarades assommés par les sauvages. Il avoit deux

coups de lance dans le côté, & étoit fort maltraité. Il raconta que lorſque la chaloupe avoit abordé la terre ſur les ſept heures du matin, les ſauvages s'étoient préſentés au rivage ſans armes, avec leur démonſtration ordinaire d'amitié; qu'ils avoient même, ſuivant leur coutume, porté ſur leurs épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui avoient craint de ſe mouiller; qu'ils s'étoient montrés à l'ordinaire bons camarades; mais que les matelots s'étant tous ſéparés les uns des autres, pour ramaſſer chacun leur paquet de bois, alors les ſauvages, armés de caſſe-têtes, de maſſues & de lances, s'étoient jetés avec fureur, par troupes de huit ou dix, ſur chaque matelot, & les avoient maſſacrés; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois ſauvages, s'étoit d'abord défendu & avoit reçu deux coups de lance; mais que voyant venir à lui d'autres ſauvages, & ſe trouvant plus près du bord de la mer, il s'étoit enfui & caché

dans les brouſſailles; que là il avoit vu tuer ſes camarades; que les ſauvages, après les avoir tués, les avoient dépouillés, leur avoient ouvert le ventre, & commençoient à les hacher en morceaux, lorſqu'il avoit pris le parti de tenter de gagner un des vaiſſeaux à la nage.

Après un rapport auſſi affreux, on ne douta plus que M. Marion & les ſeize hommes du canot, dont on n'avoit aucune nouvelle, n'euſſent éprouvé la même fin que les onze hommes de la chaloupe.

Les officiers qui reſtoient à bord des deux vaiſſeaux s'aſſemblèrent pour aviſer aux moyens de ſauver les trois poſtes que nous avions à terre.

On expédia auſſitôt la chaloupe du *Maſcarin* bien armée, avec un officier & un détachement de ſoldats commandés par un ſergent. L'officier avoit ordre d'examiner, le long de la côte, s'il ne découvriroit pas le canot de M. Marion &

ſa chaloupe; mais il lui étoit ſur-tout commandé d'avertir tous les poſtes, & d'aller d'abord au débarquement le plus voiſin de l'atelier des mâts, pour porter promptement à ce poſte le plus nombreux & le plus important ſecours, avec l'avis de ce qui venoit de ſe paſſer. L'officier découvrit en chemin la chaloupe du *Caſtries* & le canot de M. Marion, échoués enſemble ſous le village de *Tacoury*, & entourés de ſauvages armés de haches, ſabres & fuſils qu'ils avoient pris dans les deux bateaux, après avoir égorgé nos gens.

L'officier, pour ne rien compromettre, ne s'arrêta pas à cet endroit où il auroit pu facilement diſſiper les ſauvages & reprendre les bateaux; il craignoit de ne pas arriver à temps au poſte de la mâture. Il ſe conforma à l'ordre qu'il avoit reçu d'y porter promptement du ſecours, avec l'avis des événemens tragiques de la veille & du matin.

Je me trouvois heureuſement au poſte:

j'y avois passé la nuit. Je n'avois pas dormi ; &, sans savoir rien du massacre de M. Marion, j'avois fait faire bonne garde. J'étois sur une petite montagne, occupé à diriger le transport de nos mâts, lorsque vers les deux heures après midi je vis paroître un détachement marchant en bon ordre avec des fusils armés de bayonnettes, que je reconus de loin, à leur éclat, pour n'être pas les armes ordinaires des vaisseaux.

Je compris aussitôt que ce détachement venoit nous annoncer quelque événement fâcheux. Pour ne point effrayer nos gens, dès que le sergent qui marchoit à la tête fut à portée de la voix, je lui criai d'arrêter, & je m'approchai pour apprendre seul ce dont il pouvoit être question. Lorsque j'eus entendu ce rapport, je défendis au détachement de parler, & je me rendis avec lui au poste.

Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les outils, les armes ; je fis charger les fusils, & partager entre les ma-

telots tout ce qu'ils pouvoient emporter. Je fis faire un trou dans une de nos baraques pour enterrer le reste; je fis abattre ensuite la baraque, & donnai ordre d'y mettre le feu pour cacher sous les cendres le peu d'outils & d'ustensiles que j'avois fait enterrer, faute de pouvoir les emporter.

Nos gens ne savoient rien des malheurs arrivés à M. Marion & à leurs camarades; j'avois besoin pour nous tirer d'embarras qu'ils conservassent leurs têtes: j'étois entouré de sauvages armés, & je ne m'en étois apperçu qu'au moment où le détachement m'avoit joint, & après que le sergent m'eut fait son rapport. Les sauvages, rassemblés par troupes, occupoient toutes les hauteurs.

Je partageai mon détachement que je renforçai de matelots armés de fusils, partie à la tête précédée du sergent, & partie à la queue; les matelots chargés d'outils & d'effets étoient au centre; je faisois l'arrière-garde. Nous partîmes

au nombre d'environ ſoixante hommes : nous paſſâmes au travers de pluſieurs troupes de ſauvages dont les différens chefs me répétoient ſouvent ces triſtes paroles, *Tacoury maté Marion*, c'eſt-à dire, le chef Tacoury a tué Marion. L'intention de ces chefs étoit de nous effrayer, parce que nous avons reconnu que chez eux, lorſque le chef eſt tué dans une affaire, tout eſt perdu pour ceux qui le ſuivoient.

Nous fîmes ainſi près de deux lieues juſqu'au bord de la mer où les chaloupes nous attendoient, ſans être inquiétés par les ſauvages qui ſe contentoient de nous ſuivre ſur les côtes, & de nous répéter ſouvent que Marion étoit mort & mangé. J'avois dans le détachement de bons tireurs qui, entendant dire que M. Marion étoit tué, brûloient d'envie de venger ſa mort, & me demandoient ſouvent la permiſſion de caſſer la tête à ces chefs qui ſembloient nous menacer. Mais il n'étoit pas temps de s'occuper de ven-

geance : dans l'état où nous étions, la perte d'un ſeul homme étoit irréparable; & ſi nous en avions perdu pluſieurs, les deux vaiſſeaux ne fuſſent jamais ſortis de la nouvelle Zélande. Nous avions d'ailleurs un troiſième poſte, celui de nos malades, qu'il falloit encore mettre en ſûreté. J'arrêtai donc l'ardeur de nos gens, & je leur défendis de tirer, leur promettant de donner carrière à leur vengeance dans un moment plus favorable.

Lorſque nous fûmes arrivés à notre chaloupe, les ſauvages ſembloient nous preſſer de plus près. Je donnai ordre aux matelots chargés de s'embarquer les premiers; puis, m'adreſſant à un chef des ſauvages, je plantai un piquet en terre à dix pas de lui, & je lui fis entendre que ſi un ſeul ſauvage paſſoit la ligne de ce piquet, je le tuerois avec ma carabine dont je fis la démonſtration de vouloir me ſervir. Je leur dis d'un ton menaçant qu'ils euſſent tous à s'aſſeoir. Le

chef répéta docilement mon commandement aux siens, & aussitôt les sauvages, au nombre d'environ mille hommes, s'assirent tous.

Je fis successivement embarquer tout le monde, ce qui fut assez long, parce qu'il y avoit beaucoup de bagage à mettre dans la chaloupe; que ce bateau chargé tirant beaucoup d'eau ne pouvoit acoster la terre, & qu'il falloit entrer dans la mer pour s'embarquer. Je m'embarquai enfin le dernier, &, aussitôt que je fus entré dans l'eau, les sauvages se levèrent tous ensemble, forcèrent la consigne, jetèrent le cri de guerre, nous lancèrent des javelots de bois & de pierres qui ne firent mal à personne. Ils brûlèrent nos cabanes qui étoient sur le rivage, & nous menaçoient avec leurs armes qu'ils frappoient les unes contre les autres en jetant des cris affreux.

Aussitôt que je fus embarqué je fis lever le grapin de la chaloupe. Je fis ranger tous nos gens de manière à ne pas em-

barraſſer les rameurs. La chaloupe étoit ſi chargée & ſi pleine, que je fus obligé de me tenir debout à la pouppe, la barre du gouvernail entre les jambes. Mon intention étoit de ne pas faire tirer un ſeul coup de fuſil, mais de rejoindre promptement le vaiſſeau, pour envoyer enſuite la chaloupe ſur l'île *Moutouaro* relever le poſte de nos malades, notre forge & notre tonnellerie.

A meſure que nous commençâmes à nous éloigner du rivage, les cris, les menaces des ſauvages augmentoient, de ſorte que notre retraite avoit l'air d'une fuite. Les ſauvages entroient dans l'eau comme pour venir attaquer la chaloupe. Je jugeai alors, avec le plus grand regret, qu'il étoit important & néceſſaire à notre propre ſûreté de faire connoître à ces malheureux la ſupériorité de nos armes. Je fis lever les rames : je commandai à quatre fuſiliers de tirer ſur les chefs qui paroiſſoient plus agités & animoient tous les autres; chaque coup fit

tomber un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyoient tomber leurs chefs & leurs camarades avec une stupidité incroyable ; ils ne comprenoient pas comment ils pouvoient être tués par des armes qui ne les touchoient pas, comme leurs casse-têtes & leurs massues. A chaque coup de fusil, ils redoubloient leurs cris & leurs menaces ; ils s'agitoient horriblement sans changer de place ; ils restoient sur le rivage comme un troupeau de bêtes : nous les eussions détruits jusqu'au dernier, si j'avois voulu faire continuer la fusillade. Après en avoir fait tuer malgré moi beaucoup trop, je fis ramer vers le vaisseau, & les sauvages ne cessèrent de crier.

Dès que je fus arrivé à bord du *Mascarin*, j'expédiai aussitôt la chaloupe pour aller relever le poste de nos malades. Je fis embarquer un détachement commandé par un officier, avec ordre de renvoyer à bord tous les malades, les

officiers de ſanté & tous les uſtenſiles de notre hôpital ; d'abattre les tentes ; de faire autour de notre forge un retranchement pour la nuit avec les pièces à l'eau ; de poſer une ſentinelle avancée du côté du village qui étoit ſur la même île ; de veiller exactement, & de prendre garde ſur-tout aux ſurpriſes ; car je me défiois de quelque entrepriſe de la part des ſauvages ſur l'établiſſement de notre forge, où nous avions des fers très-propres à les tenter. Je donnai en même temps à l'officier des ſignaux de nuit, avec promeſſe de lui envoyer promptement du ſecours au cas qu'il fût attaqué.

Les malades furent heureuſement ramenés ſur les vaiſſeaux vers les onze heures de la nuit, ſans aucun accident. Les ſauvages rodèrent toute cette nuit aux environs du poſte ; mais, voyant que nos gens faiſoient bonne garde, ils n'oſèrent rien entreprendre, ayant eſſayé à les ſurprendre.

Le lendemain 14 juin, j'envoyai sur l'île un second détachement avec deux officiers. Nous n'avions point encore notre provision d'eau ni de bois pour continuer notre voyage. Après ce que nous venions d'éprouver de la part des sauvages, il y auroit eu beaucoup de difficulté à faire cet approvisionnement sur la grande terre. L'île *Moutouaro*, placée au milieu du port, à portée de nos vaisseaux, nous offroit du bois à discrétion, & un ruisseau d'eau douce assez commode pour remplir nos pièces; mais il y avoit sur cette île un village d'environ trois cents sauvages qui pouvoient nous inquiéter. Je donnai ordre à l'officier qui commandoit le poste, de réunir tout son monde, & d'attaquer le village de vive force, au cas que les naturels parussent disposés à nous inquiéter; de le brûler, & de nettoyer entièrement l'île, pour assurer notre aiguade.

Après midi, les sauvages se présentèrent en armes, assez près du poste,

& firent des démonſtrations de menaces, comme défiant nos gens au combat. On ſe mit auſſitôt en diſpoſition de les recevoir : on marcha à eux ſans tirer, la bayonnette au bout du fuſil. Ils s'enfuirent dans leur village. Arrivés à la porte, ils y tinrent fermes, & jetèrent des cris affreux.

Le chef *Malou*, maître du village, qui étoit un de ceux avec leſquels nous avions vécu plus familièrement, étoit accompagné de cinq autres chefs de différens villages, ou guerriers principaux; ils s'agitoient prodigieuſement, excitoient de la voix & par le mouvement de leurs armes, les jeunes guerriers à avancer ſur nous, mais ils n'oſèrent.

Nos gens en ordre de combat s'arrêtèrent à portée du piſtolet de la porte du village; là ils commencèrent la fuſillade, tuèrent les ſix chefs; auſſitôt tous les guerriers prirent la fuite au travers du village, pour gagner leurs pirogues. Le détachement les pourſuivit la

bayonnette

bayonnette dans les reins, en tua cinquante, culbuta une partie du reſte dans la mer, & mit le feu au village. Par ce moyen, nous reſtâmes maîtres de l'île; nous n'eûmes qu'un ſeul homme de bleſſé par un javelot, aſſez gravement, à la partie ſupérieure du nez, au coin de l'œil.

Après cette expédition, nous rembarquâmes notre forge, nos fers, nos pièces à l'eau, & je fis retirer entièrement le poſte. Je renvoyai enſuite couper les fougères qui étoient ſur l'île, dans leſquelles les ſauvages auroient pu ſe cacher pour nous ſurprendre; car ces fougères étoient hautes de ſix pieds, & fort épaiſſes. Je donnai ordre d'enterrer les ſauvages tués dans le combat, avec l'attention de leur laiſſer à tous une main hors de terre, pour faire voir aux ſauvages que nous n'étions par gens à manger comme eux nos ennemis. J'avois recommandé à nos officiers de faire leurs efforts pour nous amener quelques ſau-

vages vivans, & de tâcher de prendre des jeunes gens des deux ſexes ou des enfans ; j'avois même promis aux ſoldats & aux matelots cinquante piaſtres pour chaque ſauvage qu'ils pourroient amener vivant : mais ces inſulaires avoient eu ſoin de mettre en ſûreté, avant le combat, leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient fait paſſer ſur la grande terre. Nos ſoldats tentèrent d'arrêter & de lier des bleſſés qui ne pouvoient fuir ; mais ces malheureux étoient enragés & mordoient comme des bêtes féroces ; d'autres rompoient comme des *fils*, les cordes avec leſquelles on les avoit liés ; il n'y eut pas moyen d'en avoir un ſeul.

Cependant, le vaiſſeau *le Caſtries* n'avoit encore ni mât de beaupré ni mât de miſaine : il n'étoit plus queſtion d'aller chercher notre belle mâture de bois de cèdre que nous avions trouvée ſur la grande terre, & qui nous avoit coûté des travaux infinis pour la tirer de la forêt où nous l'avions abattue. Nous fi-

mes des mâts par un aſſemblage de plu-ſieurs petites pièces de bois que nous trouvâmes dans nos vaiſſeaux, & nous remâtâmes enfin *le Caſtries*.

Il nous falloit ſept cents bariques d'eau & ſoixante-dix cordes de bois à feu pour les deux bâtimens; il ne nous reſtoit qu'une ſeule chaloupe pour ces travaux : nous les achevâmes peu à peu dans l'eſ-pace d'un mois.

J'envoyois tous les jours la chaloupe ſur l'île, pour faire alternativement un voyage à l'eau & l'autre au bois. Je fai-ſois eſcorter les travailleurs par un dé-tachement qui revenoit tous les ſoirs coucher à bord du vaiſſeau.

Un jour que la chaloupe étoit reſtée à terre plus tard que de coutume, les ſauvages y paſſèrent en nombre de la grande terre ſur l'île, par un côté où ils ne pouvoient être apperçus. La ſen-tinelle qui étoit placée ſur une hauteur vit venir à elle un homme portant un chapeau & habillé en matelot, mais qui

marchoit comme un homme qui ſe gliſſe & ne veut pas être apperçu. La ſentinelle lui cria d'arrêter : c'étoit un ſauvage qui, ne comprenant rien à ſes cris, continua de s'avancer. La ſentinelle reconnut le déguiſement, lui tira un coup de fuſil & le tua. Auſſitôt on vit paroître une multitude de ſauvages ; le détachement s'avança, leur donna la chaſſe, & en tua pluſieurs qu'on trouva vêtus des habillemens des officiers & des matelots qu'ils avoient tués précédemment : les autres ſe rembarquèrent dans leurs pirogues, &, depuis cette tentative inutile, les ſauvages ne parurent plus.

Depuis le jour où M. Marion avoit diſparu, nous voyions des vaiſſeaux, les mouvemens continuels des ſauvages qui s'étoient retirés ſur les montagnes : nous diſtinguions clairement leurs ſentinelles placées ſur les parties les plus élevées de ces montagnes, d'où elles avertiſſoient toute la troupe du moindre de nos mouvemens. Ils avoient toujours les

yeux tournés ſur nous, & nous entendions parfaitement les cris de ces ſentinelles, qui ſe répondoient les unes aux autres avec une voix d'une force ſurprenante. Pendant la nuit, ils faiſoient des ſignaux avec des feux.

Lorſque les ſauvages paſſoient en troupes à la portée de l'artillerie de nos vaiſſeaux, nous leur envoyions de temps en temps quelques coups de canon, ſur-tout pendant la nuit, pour leur faire connoître que nous étions ſur nos gardes; mais comme ils étoient hors de la portée de nos canons, ils n'en éprouvoient jamais l'effet, & il étoit à craindre qu'ils ne s'enhardîſſent à mépriſer notre artillerie.

Une de leurs pirogues, dans laquelle il y avoit huit ou dix hommes, paſſa un jour à portée du vaiſſeau *le Caſtries*, qui d'un coup de canon coupa la pirogue en deux, & tua quelques ſauvages; les autres gagnèrent la terre à la nage.

Cependant nous n'avions pas de cer-

titude ſur le ſort de M. Marion, des deux officiers qui l'avoient accompagné le 12 de juin à terre, & de quatorze matelots qu'il avoit emmenés avec lui dans ſon canot, tant pour conduire ce bateau, que pour donner un coup de filet. Nous ſavions ſeulement, par le rapport du matelot échappé le jour ſuivant du maſſacre des chaloupiers, que les onze hommes tués dans cette horrible trahiſon avoient eu le ventre ouvert après leur mort, & que leurs corps avoient été partagés par quartiers, & diſtribués entre tous les ſauvages complices du maſſacre. Le matelot qui avoit eu le bonheur d'échapper avoit vu au travers des brouſſailles où il s'étoit caché, cette ſcène d'horreur.

Pour nous éclairer ſur le ſort de M. Marion & ſur celui des compagnons de ſon malheur, j'expédiai la chaloupe, avec des officiers de confiance & un fort détachement, au village de *Tacoury*, que les ſauvages nous avoient dit avoir tué

M. Marion, où nous ſavions qu'il avoit été à la pêche, accompagné de ce même Tacoury, & où nous avions vu ſon canot, ainſi que la chaloupe, échoués, portés à terre, & entourés de ſauvages armés. Je donnai ordre aux officiers de faire les perquiſitions les plus exactes, d'abord à l'endroit où l'on avoit vu les jours précédens nos bateaux échoués; puis de monter dans le village, de le forcer s'il étoit défendu, d'en exterminer les habitans, de fouiller ſcrupuleuſement toutes leurs maiſons publiques & particulières, d'y ramaſſer tout ce qu'ils pourroient trouver avoir appartenu à M. Marion ou à ſes compagnons d'infortune, afin de pouvoir conſtater leur mort par un procès-verbal; de finir leur expédition par mettre le feu au village, d'enlever les grandes pirogues de guerre qui étoient échouées au pied du village, de les amener à la remorque au vaiſſeau, ou de les brûler au cas qu'ils ne puſſent les amener.

La chaloupe partit bien armée de pierriers & d'espingoles. L'officier qui commandoit aborda d'abord l'endroit où nous avions vu nos bateaux échoués. Ils n'y étoient plus; les sauvages les avoient brûlés pour en tirer le fer. Le détachement monta en bon ordre au village de Tacoury. Les traîtres sont lâches à la nouvelle Zélande comme ailleurs : Tacoury s'étoit enfui; on le vit de loin, & hors de la portée du fusil, portant sur ses épaules le manteau de M. Marion, qui étoit d'un drap d'Angleterre de deux couleurs, écarlate & bleu. Son village étoit abandonné; on n'y trouva que quelques vieillards qui n'avoient pu suivre leurs camarades fugitifs, & qui étoient assis tranquillement à la porte de leurs maisons. On voulut les prendre captifs. Un d'eux, sans paroître beaucoup s'émouvoir, frappa un soldat avec un javelot qu'il avoit à côté de lui. On le tua, & l'on ne fit aucun mal aux autres qu'on laissa dans le village. On

fouilla ſoigneuſement toutes les maiſons. On trouva dans la cuiſine de Tacoury le crâne d'un homme qui avoit été cuit depuis peu de jours, où il reſtoit encore quelques parties charnues, dans leſquelles on voyoit les impreſſions des dents des anthropophages. On y trouva un morceau de cuiſſe humaine qui tenoit à une broche de bois, & qui étoit aux trois quarts mangée.

Dans une autre maiſon, on trouva le corps d'une chemiſe qu'on reconnut avoir été celle de M. Marion. Le col de cette chemiſe étoit tout enſanglanté, & on y voyoit trois ou quatre trous également tachés de ſang ſur le côté. Dans différentes autres maiſons, on trouva une partie des vêtemens & les piſtolets du jeune M. de Vaudricourt, qui avoit accompagné M. Marion à la fatale partie de pêche. Enfin, on trouva des armes du canot & un tas de lambeaux des hardes de nos malheureux matelots.

Après avoir fait une visite exacte dans ce village, & avoir rassemblé toutes les preuves de l'assassinat de M. Marion & de ses camarades, ainsi que les armes & effets abandonnés par les sauvages, on mit le feu à leurs maisons, & le village entier fut réduit en cendres.

Dans le même temps, le détachement s'apperçut que les Insulaires évacuoient un autre village voisin beaucoup mieux fortifié que les autres. Le nommé *Piquioré* en étoit le chef. Nous avions de forts soupçons que ce Piquioré étoit complice de Tacoury. Le détachement se transporta aussitôt à ce village, qu'on trouva entièrement abandonné. On en visita toutes les maisons. L'on y trouva, comme au premier, beaucoup d'effets provenans de nos bateaux, & des lambeaux des hardes de nos gens massacrés. On trouva entre autres dans la cuisine de Piquioré, des entrailles humaines, bien reconnues telles par un de nos chirurgiens, lesdites entrailles nettoyées

& cuites. On réduisit encore en cendres ce village.

En descendant pour se rembarquer, nos gens poussèrent à l'eau deux pirogues de guerre, les mirent à la traîne derrière la chaloupe, & les enmenèrent à bord du vaisseau. Nous en tirâmes les planches & les bois qui pouvoient nous être utiles. Le corps de ces pirogues étant d'environ soixante pieds de longueur, ne put être embarqué : on les brûla.

Lorsque nous eûmes bien constaté la mort de M. Marion, nous cherchâmes dans ses papiers ses projets pour la continuation du voyage. Nous n'y trouvâmes que des notes très-détaillées, en forme d'instructions de M. l'intendant de l'île de France, qui, en laissant M. Marion le maître de ses opérations & de ses recherches, lui indiquoit seulement la meilleure manière d'assurer ses observations, de les diriger vers les objets qui pouvoient être les plus utiles

à nos colonies, & en général pour l'avancement des connoiſſances humaines.

Les deux états-majors s'étant aſſemblés, on obſerva que nous avions perdu nos meilleurs matelots; que le vaiſſeau *le Caſtries* avoit perdu trois ancres, trois cables, & ſa chaloupe; que les mâts de ce bâtiment n'étant composés que d'un aſſemblage de très-petits mâteraux, ne pouvoit avoir la même ſolidité que ſi on avoit eu des pièces de bois convenables, & la commodité de les bien aſſembler; que nous avions beaucoup de malades dans nos équipages; enfin, qu'il ne nous reſtoit que pour huit ou neuf mois de vivres, en ſuppoſant que ce que nous avions fût bien conſervé

D'après ces réflexions, il fut décidé d'un commun accord que nous avancerions dans la mer du Sud, ſuivant les intentions de M. Marion; mais que, ſans aller chercher des terres éloignées, nous nous bornerions à recon-

noître les îles de Roterdam & d'Amsterdam, où nous pourrions trouver des rafraîchissemens; que de-là nous irions relâcher aux îles la Borne ou Marianes, pour gagner ensuite les Philippines, où nous pourrions tirer quelque parti des effets de cargaisons, & de-là faire notre retour à l'île de France.

Ce plan ainsi arrêté, nous achevâmes nos provisions d'eau & de bois : nous prîmes possession, au nom du Roi, de l'île de la nouvelle Zélande que les naturels nomment *Eahénomaouvé*. M. Marion l'avoit nommée France australe. Nous nous disposâmes à quitter le port auquel M. Marion avoit donné son nom, parce que c'étoit lui qui l'avoit découvert dans son canot. M. Cook l'a nommé sur sa carte le Port des Iles, & nous le nommâmes en le quittant le Port de la Trahison. Sa situation est par 35° 10′ de latitude méridionale, & par 174° de longitude à l'orient du méridien de Paris. La variation de l'ai-

guille aimantée y eſt de 12° N. E.

Avant de quitter la nouvelle Zélande, je dois placer ici mes obſervations générales ſur les mœurs de ſes habitans, dont j'ai déja donné quelques détails dans la ſuite de cette relation. Je parlerai enſuite de ce que j'ai pu remarquer ſur le phyſique du pays, & ſur les différentes productions de ſon ſol.

Remarques générales ſur les Mœurs & Coutumes des Habitans de la partie ſeptentrionale de la nouvelle Zélande.

Après ce qui nous eſt arrivé & les recherches que nous avons faites, nous ne pouvons pas douter que les ſauvages de cette partie de la nouvelle Zélande ne ſoient anthropophages. M. Cook, capitaine Anglois, qui les a viſités peu de temps avant nous, a ſu d'eux-mêmes qu'ils ne mangeoient que leurs ennemis; & notre matelot échappé du maſſacre de la chaloupe a été le triſte témoin de

la cruauté avec laquelle ces hommes naturels partagent entre eux les cadavres de ceux qu'ils ont tués. Il eſt à préſumer qu'ils regardent comme ennemis tous les étrangers, même ceux de leurs îles qui habitent des parties éloignées de leurs habitations.

Cette barbare coutume me paroît être celle de tous les ſauvages qui ſe trouvent épars dans les différens coins de la terre; mais quand je me rappelle les démonſtrations intéreſſantes d'amitié que nous avons éprouvées de la part de ces Auſtralaſiens, ſans aucune altération de leur part pendant trente-trois jours conſécutifs, dans le deſſein de nous égorger le trente-quatrième, je ne crois pas qu'il puiſſe y avoir ſur la terre d'hommes plus traîtres que ces ſauvages. Je puis aſſurer que dans aucune circonſtance ces peuples n'ont eu le plus léger ſujet de ſe plaindre de nous. L'amitié qu'ils nous témoignoient étoit portée juſqu'à la plus grande familiarité. Les chefs, en arrivant

dans nos vaisseaux, entroient sans façon dans nos chambres, se couchoient sur nos lits, en examinoient pièce à pièce tous les meubles ; nous demandoient l'explication de nos tableaux, de nos miroirs auxquels ils ne comprenoient rien. Enfin, ils passoient avec nous des journées entières, avec les plus grandes démonstrations d'amitié & de confiance. Deux jours avant de massacrer M. Marion, ils l'avoient de bonne volonté reconnu pour chef général; &, le jour même où ils avoient arrêté de le massacrer avec ses compagnons pour les dévorer ensuite, ils lui avoient apporté en présent de fort beaux turbots.

Voilà cependant ces hommes naturels si vantés par ceux qui ne les connoissent pas, & leur supposent gratuitement plus de vertus & moins de vices qu'aux hommes qu'il a plu de nommer factices, parce que l'éducation à perfectionné leur raison! Pour moi, je soutiens que de tous les animaux de la création, il n'en est point

point de plus féroce & de plus dangereux pour l'homme, que l'homme naturel & ſauvage ; j'aimerois beaucoup mieux rencontrer un tigre ou un lion, parce que je m'en défierois. Je parle d'après ce que j'ai vu.

Attaché depuis mon enfance au métier de la navigation, je n'ai jamais pu jouir de ce loiſir heureux qui permet l'étude & les contemplations par leſquelles ſe forment les philoſophes ; mais j'ai parcouru la plus grande partie du globe, & par-tout j'ai vu que lorſque la raiſon n'étoit pas aidée & perfectionnée par de bonnes lois, par une bonne éducation, tant parmi les hommes naturels, que parmi les animaux, elle étoit la proie de la force ou de la trahiſon : j'ai vu que la raiſon ſans culture n'étoit qu'un inſtinct brutal & plus féroce que celui des bêtes.

Pendant tout le temps que nous avons vécu dans une eſpèce de confiance avec ces hommes naturels, j'ai cherché à con-

noître leur caractère ; je les ai étudiés autant que le permettoit la difficulté de nous entendre, à l'aide d'un vocabulaire imparfait, dont plusieurs mots étoient différens de leur dialecte. Je m'étois rendu familier avec plusieurs chefs, avec des vieillards & des jeunes gens ; ils l'étoient devenus facilement envers moi.

Chaque jour je sondois leur inclination; je recherchois la portée des lumières de leur raison : j'ai compris qu'ils n'avoient que des idées foibles d'un Être suprême, & de quelques êtres invisibles subalternes ; qu'ils avoient quelques frayeurs de ces derniers, & les prioient souvent ; que ces prières avoient pour objet d'être les vainqueurs & les meurtriers de leurs ennemis ; que chaque famille se regardoit comme indépendante & étrangère aux autres ; qu'ils n'avoient d'autre loi, d'autre police & presque d'autre instinct que ce qu'il en falloit pour leur conservation. Ils étoient plus contens lorsque nous leur donnions du

ſucre, du pain, de la viande, que lorſque nous leur faiſions les préſens les plus utiles, des haches, des ciſeaux & autres outils.

J'ai tâché de piquer leur curioſité: je les ai même quelquefois agacés pour connoître les mouvemens de leurs ames; je n'ai trouvé dans ces hommes naturels que des enfans méchans, d'autant plus dangereux, qu'en général ils ſont plus forts que le commun des hommes, même robuſtes: je les ai vus paſſant dans un quart d'heure de la joie la plus imbécille à la triſteſſe la plus noire, de la tranquillité à la fureur, & revenir ſubitement à un rire immodéré. Je les ai vus tour-à-tour & ſans intervalle, doux, careſſans, puis durs & menaçans, jamais un long temps dans la même aſſiette, mais toujours dangereux & traîtres.

D'après ces obſervations répétées pendant trente-trois jours, je m'étois toujours défié d'eux, & j'avois vu avec un vrai chagrin M. Marion prendre dans

ces ſauvages la confiance la plus entière, dont il a fini par être la victime, malgré mes repréſentations les plus ſérieuſes.

Chez un peuple comme celui de la nouvelle Zélande, qui eſt dans un état de guerre continuelle, ſéparé par petits villages doublement paliſſadés, entourés de foſſés, & conſtruits ſur des hauteurs preſque inacceſſibles, on conçoit que le premier état eſt celui de guerrier. Nous n'avons remarqué chez les ſauvages, de diſtinction que pour cet état. Il n'eſt de conſidération que pour ceux d'entre eux qui ſavent le mieux employer le caſſe-tête, & manier la maſſue ou la lance.

Ceux parmi les guerriers qui peuvent compter plus d'actes de férocité ou de trahiſon, ont ſeuls droit de porter quatre plumes à la tête, de ſe graver horriblement la peau du viſage, les feſſes & les jarrets; ce qui eſt parmi ces peuples la ſuprême diſtinction. Il faut ſans doute avoir tué & mangé bien des hommes pour y parvenir.

Lorſqu'un homme ordinaire, une femme ou un enfant meurent, on jette leurs cadavres à la mer; on enterre un guerrier, & ſur la motte de terre qui couvre ſon cadavre, on plante des lances & des javelots qui ſont les trophées.

Une terre habitée par des hommes qui ſont toujours en guerre & qui n'eſtiment que l'art de détruire leurs ſemblables, ne ſauroit être bien peuplée. Il m'a paru que l'intérieur du pays étoit déſert, qu'il n'y avoit de population que ſur les bords de la mer, dans les ports. Nous avons trouvé à notre premier mouillage un grand village détruit & abandonné. Je ſuis quelquefois monté ſur de hautes montagnes pour découvrir le pays, & je n'ai pu voir d'habitation que ſur les bords de la mer. Un peuple qui ſe bat ſouvent, & dont le vainqueur mange le vaincu, eſt le peuple le plus deſtructeur qui puiſſe exiſter.

Ces hommes féroces aiment néan-

moins la danſe, & leur danſe eſt on ne peut pas plus laſcive; ils danſoient ſouvent ſur le tillac de nos vaiſſeaux, & ils danſoient ſi lourdement, que nous avions peur qu'ils n'enfonçaſſent notre pont. En danſant ils chantent alternativement des chanſons guerrières & d'autres laſcives. Quelques perſonnes de nos vaiſſeaux ont cru s'appercevoir que ces hommes naturels avoient des goûts qui choquent la nature, même dans l'uſage de leurs femmes. Les deux ſexes ne connoiſſent pas la pudeur; & quoiqu'ils ſoient à demi vêtus pour ſe garantir du froid, ils ſe mettent ſans façon tout nus dès qu'ils ne le craignent pas.

Les hommes paroiſſent en général avoir une grande indifférence pour les femmes; ils leur font faire tous les travaux domeſtiques & pénibles. Ce ſont elles qui vont chercher dans les champs les fagots de racines de fougère arrachées par les hommes; elles portent l'eau du bas des montagnes au haut des

villages; elles ramassent seules les moules & autres coquillages au bord de la mer; elles seules se mêlent de la cuisine, font cuire les mets & les servent aux hommes, sans en manger avec eux; enfin elles sont, dans cet état d'avilissement, les servantes plutôt que les compagnes de leurs maris.

Ces femmes en général ne sont pas si bien faites que les hommes. Ce sont sans doute les travaux pénibles auxquels elles sont assujetties, qui les rendent épaisses & difformes. J'en ai vu néanmoins quelques-unes très-jeunes qui étoient jolies; elles paroissent de bonnes mères, & témoignent de la tendresse pour leurs enfans. Je les ai vues souvent jouer avec eux, les caresser, mâcher de la racine de fougère, la dépouiller de ses filamens, & la tirer ensuite de la bouche pour la mettre dans celle de leur nourrisson.

Les hommes mêmes m'ont paru avoir de l'amitié & de la complaisance pour

leurs enfans. Le chef *Tacoury* amenoit quelquefois ſur nos vaiſſeaux ſon fils âgé d'environ quatorze ans, d'une jolie figure, qu'il paroiſſoit aimer beaucoup.

Lorſque leurs parens meurent, ils en font le deuil pendant pluſieurs jours. Ce deuil conſiſte à s'égratigner le viſage & toutes les parties du corps, pour marquer la douleur; à s'aſſembler dans la maiſon du défunt pour pleurer & jeter des cris de déſeſpoir; à raconter ſes actions, & à redoubler de hurlemens à la fin de chaque récit.

Je n'ai pas vu grand nombre d'enfans parmi ces ſauvages. Il faudroit les avoir fréquentés plus long-temps pour connoître leurs mœurs, leurs lois, leurs uſages. A voir ces hommes tous grands, robuſtes & bien faits, on pourroit ſoupçonner qu'ils ne conſervent pas les enfans qui viennent au monde foibles ou difformes.

J'ai remarqué que les hommes & les femmes parviennent à une grande vieil-

leſſe; qu'ils conſervent, dans l'âge le plus avancé, tous leurs cheveux qui blanchiſſent peu, & leurs dents qui s'uſent plus qu'elles ne ſe gâtent. Nous n'avons trouvé aucune apparence qu'ils fuſſent ſujets à la petite-vérole & au mal vénérien : ils ſont en général mal-propres, & ſe lavent peu; mais on ne leur voit aucune tache, aucune marque ou cicatrice ſur la peau. Il y avoit dans notre équipage pluſieurs matelots attaqués de maux vénériens, qui ont communiqué avec les filles du pays. Il eſt à croire que les Européens, qui ont reçu cette maladie de l'Amérique, l'auront portée juſqu'à ces antipodes de l'Europe.

Il eſt ſans doute ſurprenant que nous ayons trouvé dans cette extrémité de la terre, dans des îles inconnues juſqu'à ce jour, & ſans aucune communication avec le globe, trois eſpèces d'hommes, des blancs, des noirs & des baſanés ou jaunes. Il y a toute apparence que les blancs ſont les indigènes.

La couleur de ceux-ci eſt en général comme celle des peuples méridionaux de l'Europe. J'en ai vu trois ou quatre qui avoient les cheveux rouges. Il y en avoit parmi eux qui étoient auſſi blancs que nos matelots; & nous avons vu ſouvent ſur nos vaiſſeaux un grand jeune homme bien fait, de cinq pieds onze pouces, qui eût pu paſſer pour un Européen, par ſa couleur & par ſes traits. J'ai vu une fille de quinze ou ſeize ans auſſi blanche que nos Françoiſes. Divers événemens de navigations auront pu tranſporter à la nouvelle Zélande des noirs de la nouvelle Hollande, qui en eſt éloignée aujourd'hui de près de trois cents lieues, mais qui n'a peut-être pas toujours été ſi éloignée. Cette dernière île, la plus grande de toutes celles que nous connoiſſons, a été certainement peuplée par les Noirs de la nouvelle Guinée, qui n'en eſt ſéparée que par un détroit de la largeur d'une rivière. Ces Nègres, tranſplantés

à la nouvelle Zélande, s'y feront alliés avec les femmes du pays, & de ces alliances feront fortis les bafanés qu'on y voit aujourd'hui.

Au refte, il eft à remarquer que dans prefque toutes les îles qui s'étendent depuis Formofe & les Philippines, jufqu'à la nouvelle Zélande, dans ces vaftes archipels qui occupent un efpace de plus de quinze cents lieues en longeur entre les mers de la Chine, des Indes, de l'Afrique d'un côté, & de celles de l'Amérique de l'autre, on trouve par-tout un mélange prodigieux d'hommes de différentes couleurs & figures, des blancs, fur-tout des Nègres & des bafanés. Les côtes de Formofe font habitées par des Chinois; l'intérieur de l'île, par des Noirs à demi fauvages; les côtes de Luçon & de la plupart des autres îles Philippines, par des colonies Malaifes; & leurs intérieurs, les forêts & les montagnes, par de vrais fauvages indigènes. Il en eft de même

de Bornéo, où l'on trouve des Nègres à laine, ainſi qu'aux Moluques, à la nouvelle Guinée, à Timore, à la nouvelle Hollande, & enfin à la nouvelle Zélande. On trouvera peut-être les mêmes mélanges aux terres auſtrales, dont les François & les Anglois tentent aujourd'hui la découverte à l'envi les uns des autres. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que nos navigateurs ont trouvé tout récemment les mêmes mélanges juſqu'au milieu de la mer du ſud, dans l'île de Taïty.

Il a peut-être été un temps où la nouvelle Zélande communiquoit avec cette île de Taïty, qui en eſt aujourd'hui ſéparée par une mer ſans fond, de plus de ſix cents lieues d'étendue. Nous avons trouvé à la nouvelle Zélande la langue de Taïty, avec quelques différences ſeulement dans un petit nombre de mots, & il y a beaucoup de conformité entre ces deux peuples aujourd'hui très-ſéparés.

Je ne serois pas même éloigné de croire que c'est par la nouvelle Zélande, par les terres australes & par les îles de la mer du sud, que l'Amérique a été peuplée. Je trouve une conformité frappante entre les mœurs & les coutumes des sauvages de ces différentes parties du globe : mêmes hommes, presque imberbes, anthropophages; mêmes armes, mêmes outils, même forme d'habillemens, de logemens, de bateaux; même indifférence pour les femmes, même usage de les asservir à tous les travaux les plus pénibles. Qui connoîtroit bien les langues des uns & des autres, y trouveroit peut-être beaucoup d'analogie. L'article qui suit ajoutera quelques probabilités à cette conjecture.

Note de l'Editeur. M. Croizet, dans la relation qu'il donne du massacre des François à la nouvelle Zélande, n'assigne aucune cause à ce funeste événement. Il est cependant impossible de concevoir que tout un peuple soit composé de monstres qui égorgent de sang-froid & sans motifs des étrangers auxquels ils ont accordé l'hospitalité. Je sais bien que ces sauvages sont anthropophages; mais de cette exécrable

coutume de se repaître du cadavre de leurs ennemis, à la trahison dont on les accuse, la distance est encore immense.

Européens ! ces sauvages connoissoient la supériorité de vos armes, & leur impuissance à vous punir de vos injustices autrement que par surprise. Leurs perfides caresses, au lieu de vous séduire, devoient vous alarmer. Est-il naturel, est-il possible que des étrangers, lors même qu'ils ne font aucun abus de leurs forces, puissent, dans un séjour d'un mois, obtenir l'affection sincère d'un peuple que leur présence étonne & intimide ? Cette seule réflexion auroit suffi peut-être pour sauver M. Marion. Mais où sont les hommes qui savent apprécier à leur juste valeur les sentimens qu'on leur témoigne, dès qu'on flatte leur vanité, & qu'on se soumet à leurs caprices ? L'infortuné Marion, accueilli pendant trente-trois jours, avec tous les signes extérieurs de vénération & de bienveillance, étoit bien éloigné de soupçonner qu'il se livroit, ainsi qu'une partie de son équipage, au pouvoir des ennemis irréconciliables des Européens. Il faut l'avouer, ces peuples avoient à se venger d'un traitement sévère qu'ils avoient éprouvé de la part d'un vaisseau François, commandé par M. de Surville, deux ans avant l'arrivée de M. Marion à cette île : voici le fait. M. de Surville, en se rendant de Pondichéry au Pérou, rencontra sur sa route la nouvelle Zélande. L'espoir d'y rétablir la santé de son équipage, & d'y trouver des rafraîchissemens, l'engagea à jeter l'ancre dans une baie qui est située par 34° 41′ de latitude.

Lorſque M. de Surville deſcendit à terre, le chef vint au devant de lui dans ſa pirogue; & l'abordant enſuite avec aſſurance & aménité, il lui demanda ſon fuſil. M. de Surville ne lui confia que ſon épée. Auſſitôt ce chef accourut la montrer à un corps d'Indiens qui étoient à quelque diſtance du rivage, & qui paroiſſoient alarmés de la nombreuſe ſuite de M. de Surville. Ces Indiens étoient armés; ils tenoient en main des peaux de chiens & des paquets d'herbes qu'ils hauſſoient & baiſſoient continuellement. Le diſcours du chef, prononcé avec chaleur & à haute voix, parut calmer leurs inquiétudes; & dès ce moment il s'établit entre ces peuples & l'équipage du vaiſſeau, un commerce qui procura des rafraîchiſſemens utiles au rétabliſſement des malades. Mais ce commerce ne dura malheureuſement que depuis le 17 décembre 1769, juſqu'au 31 du même mois. Ce fut l'enlèvement d'un canot qui rompit tous liens entre ces peuples & les Européens. M. de Surville, après un coup de vent violent qu'il eſſuya à cette côte, vit un de ſes canots échoué ſur le rivage; mais, lorſque le temps lui permit de l'envoyer chercher, on ne trouva que la corde & la trace du canot qui avoit été traîné & coulé dans une petite rivière; car on la remonta & on la deſcendit ſans le retrouver. M. de Surville, voulant punir les inſulaires de ce village de l'enlèvement de ſon canot, fit ſigne à quelques Indiens qui étoient auprès de leurs pirogues, de venir à lui. Un d'entr'eux accourut : il fut à l'inſtant arrêté, & conduit à bord; les autres Indiens s'enfuirent : on s'empara d'une de leurs pirogues; on brûla les autres : on

mit également le feu à leurs cabanes; &, après avoir ainsi porté l'effroi & la désolation dans ce village, M. de Surville quitta cette île, sans prévoir que ce châtiment terrible auroit les suites les plus funestes pour tous les Européens qui auroient le malheur d'y aborder. L'Indien qui fut arrêté se nommoit *Naginoui;* il fut reconnu par le chirurgien du vaisseau pour être le chef qui avoit généreusement prêté sa cabane & procuré tous les secours & tous les alimens qu'il étoit en son pouvoir de donner aux malades de l'équipage, sans avoir voulu recevoir le moindre salaire; & ce qui mérite encore d'être remarqué, c'est qu'il rendit ce service dans une circonstance fort critique. La chaloupe qui ramenoit à bord les malades, fut obligée, par la violence du vent, de relâcher à son village, & d'y passer les trois jours que dura la tempête. On auroit sans doute pu, par cet Indien, connoître plus particulièrement les productions & les mœurs des habitans de la nouvelle Zélande; mais on ne trouve dans les journaux de ce vaisseau, que la date de sa mort, arrivée le 12 mars 1770, à la vue des îles Jean Fernandès.

Qu'il nous soit permis de faire ici quelques réflexions que nous arrache un sentiment qu'il nous est impossible de vaincre.

Les connoissances de géographie, les avantages de commerce qu'on va chercher dans ces pays éloignés, sont donc, même dans notre siècle, achetés au prix de la vie des hommes? C'est en ravageant la terre que nous apprenons à la connoître; & dans l'espérance de procurer à l'Europe quelques

superfluités

ſuperfluités de plus, nous arroſons du ſang de ſes habitans la terre qui les a produits! Nous oublions que le ſol où vivent ces ſauvages leur appartient au même titre que la terre où nous vivons eſt à nous. Ils ſont preſque ſans armes, ſans lumières, ſemblables à des enfans; & ſi ces enfans à qui l'idée de propriété eſt preſque étrangère, ont commis quelque vol dont ils ne connoiſſent pas l'importance, nous employons la violence pour les forcer à nous en découvrir les complices. Si la violence nous eſt inutile pour acquérir cette connoiſſance, nous exerçons des repréſailles au haſard; & ſouvent, comme on vient de le voir, ces repréſailles tombent ſur ceux des ſauvages qui ſe défient le moins de la barbarie Européenne, ſur ceux qui nous ont traités avec générosité, ſur ceux qui ſe croyoient en droit de compter ſur notre reconnoiſſance, ſur ce ſentiment que toutes les nations s'accordent à regarder comme ſacré. Si les ſauvages paroiſſent autour de nos bâtimens en aſſez grand nombre pour inquiéter, on tire ſur eux, & on les inſtruit du pouvoir des armes à feu, en tuant quelques-uns de leur compatriotes; ſi enfin, ulcérés de ces violences, ils emploient la ſeule arme qui reſte à leur foibleſſe, la trahiſon, pour dégoûter les Européens de venir troubler leur repos, alors la vengeance eſt ſans bornes. Nous les appelons traîtres & lâches, parce qu'ils ne viennent pas attaquer de l'artillerie & des bayonnettes avec des maſſues de bois & des flèches armées d'os de poiſſons.

Les Européens ſont trop puiſſans & les ſauvages trop foibles, pour que jamais ceux-ci puiſſent être

regardés comme les agresseurs. A la vérité, les Européens qui ont des habits presque semblables, qui ont les mêmes vaisseaux, les mêmes armes, & surtout les mêmes mœurs, leur paroissent ne former qu'une seule nation. François, Anglois, Hollandois, Espagnols sont souvent punis les uns pour les autres; & jusqu'ici personne n'a peut-être encore mérité d'être pris par les sauvages pour être d'une autre nation que leurs premiers oppresseurs.

Les Européens n'auroient droit d'employer la force contre les sauvages, que pour se procurer le nécessaire, si on le leur refusoit en échange des denrées qu'ils offrent, ce qui n'est jamais arrivé; & ils sont d'autant plus obligés à traiter les sauvages avec indulgence, à n'être pas seulement justes, mais à être clémens à leur égard, que ces sauvages n'ont pas les lumières nécessaires pour connoître l'étendue du mal qu'ils peuvent faire, & que d'ailleurs ce sont les Européens qui vont les chercher, qui les exposent à la tentation de commettre des crimes, & qui s'exposent eux-mêmes volontairement à faire toutes les actions cruelles qui peuvent devenir nécessaires. Ainsi, lors même qu'ils ne font que ce qui est indispensable pour se défendre, on ne peut pas dire qu'ils soient innocens.

Qu'est-ce que les voyages, si vantés des Européens, ont apporté sur ces rivages? Quelques crimes de plus, toujours vengés par de nouveaux crimes, & dont quelques animaux utiles, quelques graines laissées par les voyageurs, ne sont qu'une foible expiation, qui ne compensera de long-temps, ni le mal qu'ils ont fait, ni la contagion qu'ils y ont répandue.

Observations physiques sur la nouvelle Zélande, & sur quelques Productions naturelles de son sol.

Les gens de mer en général ne sont pas assez instruits pour pouvoir rapporter de leurs voyages des connoissances bien sûres sur des objets quelquefois très-intéressans que leur présente le pays qu'ils parcourent, sur-tout les régions ignorées & les peuples inconnus qu'ils sont les premiers à découvrir. Pour voyager utilement, il faudroit connoître nos arts, avoir au moins une teinture de l'histoire naturelle, & un peu de cette philosophie si nécessaire pour étudier sans préjugé la raison, les opinions de l'homme naturel, les variétés, l'immensité des œuvres de la création, l'uniformité, les produits, les écarts, les révolutions lentes, & les secousses même de la nature dans les différentes parties de notre planète.

Lorſque l'Angleterre a expédié pour la mer du ſud le capitaine Cook, qui vient de faire ſur une corvette le voyage le plus intéreſſant qui eût été fait depuis ceux de Magellan, qui par une ſuite étonnante de découvertes & par un travail incroyable a mérité de ſa patrie & du genre humain l'honneur d'être placé au rang des plus célèbres navigateurs; on lui avoit donné pour compagnons de voyages trois ſavans, MM. Bancks, Solander & Green. Ces trois hommes inſtruits, aſſociés à un grand homme de mer, ont tiré de ce beau, mais pénible voyage, tout le parti poſſible pour l'avancement des connoiſſances humaines.

Lorſque nous fûmes expédiés de l'île de France en octobre 1771, pour le voyage dont je donne ici la relation, M. l'abbé Rochon, de l'académie des ſciences, ainſi que M. Commerſon, ſavant naturaliſte, devoient s'embarquer avec nous. Le premier avoit déja rendu d'impor-

tans ſervices à la navigation, en déterminant la poſition de pluſieurs îles & écueils ſitués entre les îles de France & de Bourbon, & les côtes de Coromandel & de Malabar, & venoit encore, conjointement avec un officier d'une grande diſtinction, M. le chevalier de Tromelin, capitaine de vaiſſeau, ſon parent & ſon ami, d'empêcher le vaiſſeau le Berrier de manquer l'île de France, en redreſſant, par des obſervations de longitudes faites avec beaucoup de préciſion, l'eſtime du vaiſſeau, qui avoit une erreur de plus de cent lieues, uniquement occaſionnée par les courans. Le ſecond avoit recueilli une immenſe quantité de plantes dans le Voyage autour du monde de M. de Bougainville. C'étoit M. Poivre, intendant de cette colonie, qui avoit engagé ces deux ſavans à nous accompagner; mais heureuſement pour eux, cet habile & vertueux adminiſtrateur, qui étoit ſans ceſſe occupé de tout ce qui pouvoit contribuer

au progrès des ſciences & aux avantages de la navigation, ne put ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſèrent à leur départ; obſtacles qui ne tenoient qu'à une miſſion qu'on jugeoit plus importante. Nous en fûmes, M. Marion & moi, d'autant plus affligés, que nous allions ouvrir une route abſolument nouvelle pour entrer dans la mer du ſud, & que dans nos recherches, un aſtronome, muni de bons inſtrumens, & d'une excellente horloge marine du célèbre Ferdinand Berthoud, auroit rendu notre voyage infiniment plus utile.

D'après ce que j'ai entrevu des productions de la nouvelle Hollande, & ſur-tout de celles de la nouvelle Zélande, j'ai ſouvent eu lieu de regretter que ces deux ſavans n'aient pu s'embarquer avec nous : je ſens parfaitement que je n'ai pu voir comme ils auroient vu, & avec les mêmes détails; mais, encouragé par l'eſpoir de l'indulgence qu'on aura pour un voyageur qui n'eſt qu'un hom-

me de mer, je rapporterai ſans art & avec confiance ce qui m'a le plus frappé.

Accoutumé, par une longue ſuite de voyages dans toutes les parties du monde, à lire dans le grand livre de la nature, & à m'arrêter ſur-tout aux effets les plus frappans de ſon ſpectacle, j'ai d'abord obſervé que la maſſe de la terre de la nouvelle Zélande ſe préſente comme une grande montagne qui auroit autrefois fait partie de quelque vaſte continent. Les différens pics les plus élevés de cette montagne étoient la plupart couverts de neige. Sa côte occidentale ne laiſſe paroître aucune plaine; elle eſt eſcarpée; les terres ſont hachées, ſans enfoncement, ſans havres ni ports, & paroît peu habitée. On n'y découvre de la mer aucune embouchure de rivière.

La côte orientale qui regarde la mer du ſud eſt plus morcelée; elle offre une multitude d'îles, de baies & de ports. Il ſemble que toutes les rivières qui deſcen-

dent des montagnes, ont leur cours de ce côté, & y ont ouvert leurs embouchures. On y voit des plaines qui paroissent délicieuses & bien boisées.

En parcourant cette partie, on y trouve par-tout des traces de volcan, de la lave mêlée de scories, du basalte ou lave compacte, de la pierre-ponce, des blocs de ce verre noir qu'on sait n'être qu'une fusion de volcan, des terres cuites sous *forme friable*, comme le tripoli, d'autres moins friables & plus mêlées. Le même feu souterrain qui autrefois a brûlé & vitrifié tant de matières à la nouvelle Zélande, n'auroit-il pas aussi, par quelques secousses, détaché cette île, soit de la nouvelle Hollande, soit des terres australes, ou de quelque autre continent? Au rapport des voyageurs, toutes les îles de la mer du sud, les terres qui de la nouvelle Zélande, à prendre du 47e. degré sud, remontent vers l'équateur, & celles qui, depuis l'équateur, s'étendent jusqu'au

nord du Japon, au-delà du 40e degré nord, ne ſont également que des îles. Cette vaſte partie de notre globe, qui a plus de dix-huit cents lieues d'étendue du nord au midi, reſſemble à un débris. On y trouve par-tout des traces de volcans éteints ou enflammés, rapprochés les uns des autres. Cet eſpace immenſe qui borne notre planète entière à l'orient & au midi, paroît être le ſéjour du feu : c'eſt-là que la nature ſemble avoir placé ſes ateliers formidables, dont les efforts depuis des ſiècles, & de nos jours, changent la face de cette partie de la terre, la font ſans ceſſe trembler, la morcèlent par des affaiſſemens & des exploſions terribles, qui la rendent chancelante ſous les pieds de ſes malheureux habitans.

Ce n'eſt pas ſans raiſons que les inſulaires de Taïty & les ſauvages de la nouvelle Zélande s'accordent à nommer la Divinité, *celui qui ſecoue la terre*. Des peuples auſſi éloignés & ſans navigation

ne parlent le même langage, que parce qu'ils étoient autrefois un même peuple, & habitoient peut-être un même continent, dont les secousses des volcans n'ont épargné que les montagnes & leurs sauvages habitans, qui, par la communication autrefois très-facile entre eux, se sont trouvés mêlés de Blancs & de Nègres.

Dans cette vaste partie de la terre si long-temps ignorée de notre Europe, & si peu connue aujourd'hui, combien de révolutions physiques occasionnées par les volcans multipliés? Combien de cités, d'empires, de nations ont peut-être disparu de la face de la terre, & abandonné leur séjour à l'élément qui les couvre aujourd'hui, comme la ville de Callao qui fut subitement couverte & engloutie par la mer la nuit du 28 octobre 1747? On assure que depuis quelques années il se découvre sur la côte du Pérou un rocher assez considérable, qui n'est composé que d'un amas im-

menſe d'oſſemens humains pétrifiés, comme ſi la mer avoit autrefois couvert un vaſte cimetière, dont les cadavres pétrifiés ſous les eaux ſe découvrent aujourd'hui ſous la forme d'un rocher. Ce fait vient à l'appui de ma conjecture. Je ne ſerois pas étonné que les navigateurs qui ſont actuellement occupés à la découverte d'un continent auſtral, n'y trouvaſſent juſqu'au pôle antarctique que des îles, des ſommets de montagnes échappés aux ſecouſſes des volcans, & ſéparés par leurs exploſions des plaines qui les environnoient peut-être autrefois : ils y trouveront ſûrement des peuples abſolument ſemblables à ceux de la nouvelle Zélande.

Dans les différentes courſes ſur les terres qui environnent le port des îles, j'ai trouvé ça & là des blocs de marbre blanc, du marbre rouge jaſpé, qui indiqueroient qu'il y a dans cette île quelque dépôt de la mer autour du noyau de l'ancienne terre, du granite dont la baſe paroît être du

gabbre à lames plus ou moins noires, parsemées d'une substance blanche qui est pulvérulente & terne dans les uns, brillante & solide dans les autres, du quartz cristallisé, des pierres à feu, du silex, des agathes calcédonieuses, des caillous cristallisés intérieurement, d'autres transparens, semblables à ceux que l'on trouve aux Indes sur la côte de Malabar. A la première anse où nous avons mouillé & perdu des ancres, j'ai trouvé une fontaine dont les eaux très-limpides dégouttoient d'un rocher, & m'ont paru avoir la propriété de pétrifier. J'y ai ramassé un débris de crabe pétrifié, des caillous dont le noyau étoit fort dur, & les couches extérieures qui se levoient par feuilles, n'avoient pas encore acquis la même dureté, quoique de nature pierreuse. J'y ai vu des masses de silex liées ensemble par un ciment naturel fort dur, & formant de très-gros blocs. Enfin, nous avons trouvé par-tout de l'ocre d'un très-beau rouge,

ce qui annonce que la terre contient du fer.

Quoiqu'il paroiſſe que le jade ſoit commun à la nouvelle Zélande, puiſque les ſauvages en ont preſque tous des haches, des ciſeaux, des figures gravées, des ornemens d'oreilles, je n'ai pu voir le lieu d'où ils le tirent; j'ignore s'ils le trouvent dans des rivières en forme de cailloux, ou ſi la nature l'a placé dans des carrières. Ce jade eſt d'un beau vert à demi-tranſparent, plus foncé que les jades connus dans les autres parties du monde. Il s'en trouve des morceaux chatoyans qui ſont d'une couleur changeante très-agréable. C'eſt avec le jade, qui eſt une des pierres les plus dures, que les nouveaux Zélandois ſculptent tous leurs ouvrages.

Les terres qui environnent le port des îles préſentent un mélange agréable de plaines, de côteaux, de vallons & de montagnes. Par-tout où il n'y a pas de forêts, la terre eſt couverte de fou-

gères ; celles qui croissent au bord de la mer & sur les montagnes ne s'élèvent pas plus que nos fougères de France : celles qui sont dans les vallons & aux pieds des montagnes ont huit à dix pieds de hauteur. Ce sont ces grandes fougères que les sauvages préfèrent pour en arracher les racines, qui sont grosses comme le pouce, & dont ils font la base de leur nourriture.

Leurs forêts sont composées d'une assez grande variété d'arbres, parmi lesquels je n'ai reconnu qu'un très-beau myrthe fort odorant qui s'élève à trente & quarante pieds, le gaïac, le sassafras & divers arbres à bois rouge, dont un ressemble au bois de natte à petites feuilles de nos îles de France & de Bourbon. Nous en avons tiré de bonnes courbes pour le radoub de nos vaisseaux.

Mais l'arbre qui domine toutes les forêts, est un cèdre à feuilles d'olivier. J'ai fait abattre de ces cèdres qui avoient plus de cent pieds de tige depuis la terre

jusqu'à la naissance de leurs branches, & jusqu'à cinquante-deux pouces de diamètre. Les arbres sont très-résineux : la résine en est blanche, transparente, & rend une odeur agréable d'encens lorsqu'on la brûle. Il m'a paru que ce cèdre étoit l'arbre le plus commun & le plus haut du pays : il a de l'élasticité, & je l'ai jugé très-propre à faire des mâts de vaisseaux.

Les forêts sont claires en quelques endroits; en d'autres elles sont embarrassées de beaucoup d'arbrisseaux dont quelques-uns sont épineux, & d'une liane très-commune qui s'élève jusqu'au sommet des plus hauts arbres.

Au reste, quoique nous fussions à la nouvelle Zélande en juin & juillet, qui sont les mois les plus froids dans cette partie australe du monde, je n'ai vu aucun arbre qui eût perdu les feuilles. Les forêts étoient aussi vertes qu'elles le sont en France dans le milieu de l'été. Il y avoit néanmoins de petites gelées de temps

en temps; & j'ai vu l'eau des marais prise le matin de l'épaisseur de deux ou trois lignes; mais le soleil fondoit cette glace légère une heure après son lever. Je n'ai pas vu tomber de la neige dans les plaines; je n'en ai apperçu que sur les montagnes les plus élevées. J'ai remarqué que les pluies venoient ordinairement de l'E. & du N. E., ce qui est le contraire de notre climat de France.

Les marais sont pleins de joncs & de gladioles. On trouve dans les terres pierreuses, sur la pente des côteaux qui ne sont pas brisés, une grande quantité d'une espèce de mauve assez haute, dont les sauvages tirent une *filasse soyeuse* très-belle, une tithymale à feuilles de cyprès, qui ressemble à un arbrisseau; différentes sortes de bruyères, des *solanums* à pommes jaunes & sans épines, une immortelle dorée fort agréable. On trouve dans les terres du voisinage de la mer du céleri de très-bon goût, l'alléluya qui a l'acide de l'oseille, du

cresson

creſſon d'eau à larges feuilles, & la même eſpèce de morelle qui ſe mange à Madagaſcar & à l'île de France. Nous avons beaucoup mangé de ces quatre eſpèces d'herbages qui abondent dans le pays, & dont l'uſage a été ſalutaire à nos ſcorbutiques dans le temps où notre bonne intelligence avec les ſauvages nous permettoit d'en faire ramaſſer tous les jours : ils nous témoignoient beaucoup d'étonnement de nous voir manger de ces herbes.

J'avois formé ſur l'île *Motouaro* un jardin dans lequel j'avois ſemé des graines de toutes ſortes de légumes, des noyaux & des pépins de tous nos fruits, du blé, du millet, du mays, enfin de toute eſpèce de graines que j'avois apportées du cap de Bonne-Eſpérance. Tout réuſſiſſoit admirablement : pluſieurs noyaux étoient ſortis de terre : le blé ſur-tout pouſſoit avec une vigueur étonnante. La terre du pays eſt excellente pour la végétation. Dans les endroits où

j'ai été obligé de remuer la terre pour faire le chemin néceſſaire au tranſport de nos mâts, j'ai trouvé juſqu'à cinq pieds de profondeur une terre noire & végétale, ſans aucun mélange. A cette profondeur j'ai trouvé la même terre mêlée de pierrailles, & ſur-tout de petits caillous tranſparens.

Je ne me ſuis pas contenté de former un jardin ſur l'île *Motouaro ;* j'ai planté des noyaux & des pépins de fruits dans tous les quartiers que j'ai parcourus, dans les plaines, dans les vallons, ſur les côteaux & même ſur les montagnes ; j'ai également ſemé un peu par-tout des différentes eſpèces de graines, & la plupart des officiers de nos vaiſſeaux en ont fait autant. Nous avons inutilement engagé les ſauvages à ſemer : nous leur avons expliqué l'uſage du blé & des autres grains nourriciers, la qualité des fruits dont nous leur faiſions voir les noyaux. Ils m'ont paru entièrement brutes ſur ces objets.

J'ai trouvé en différens endroits de l'argile très-propre à faire de la poterie. Notre maître canonnier, homme fort ingénieux, a fait monter un tour de potier sur lequel il a tourné en présence des sauvages, des vases de terre, des écuelles, des assiettes; il les a fait cuire devant eux. Quelques-uns de ces ouvrages ont parfaitement réussi : il les a donnés aux sauvages qui les avoient vu tourner & cuire; mais je doute qu'ils mettent à profit cette industrie qui leur donneroit mille commodités.

Je n'ai vu dans le pays d'autres quadrupèdes que des chiens & des rats. Les chiens sont une espèce de renards domestiques tous noirs ou blancs, très-bas sur jambes, les oreilles droites, la queue épaisse, le corps alongé, la gueule très-fendue, mais moins aiguë que celle du renard, le même cri; ils n'aboient pas comme nos chiens. Ces animaux ne sont nourris qu'avec du poisson : il paroît que les sauvages ne les élèvent que

pour les manger; on en avoit embarqué quelques-uns dans nos vaisseaux. On n'a jamais pu les apprivoiser comme nos chiens: ils étoient toujours traîtres, & mordoient souvent. Ce seroit une espèce dangereuse à conserver dans un lieu où l'on voudroit élever ou garder des volailles; ils les détruiroient comme de vrais renards.

Les rats sont de la même espèce que ceux qui se trouvent dans nos champs & dans nos forêts : les sauvages les mangent.

Nous avions sur notre vaisseau quelques cochons, des moutons du cap de Bonne-Espérance, & des cabris dont la vue causoit le plus grand étonnement aux sauvages, toutes les fois qu'ils venoient à bord; ils les regardoient avec la plus grande surprise, ce qui prouve qu'ils n'ont point de tels animaux dans leur pays. Ils n'avoient également jamais vu de poules ni de canards domestiques; ils paroissoient fort étonnés d'en

voir dans nos cages. Ils n'ont absolument aucun animal domestique que leurs chiens.

On trouve sur leurs marais des canards sauvages, des sarcelles & des poules bleues semblables à celles de Madagascar, des Indes & de la Chine, mais d'un bleu plus foncé. On voit dans leurs forêts de très-beaux pigeons-ramiers de la grosseur d'une jeune poule; leur plumage est magnifique, d'un bleu changeant & doré. Ces oiseaux sont un gibier excellent. On trouve dans les mêmes forêts de très-gros perroquets dont le plumage est noir, varié de bleu & de rouge; des loris de la petite espèce, dont le plumage est fort beau, semblable à celui des loris de l'île de Gola.

Les terrains découverts sont peuplés de grives noires à huppes blanches, d'étourneaux, d'alouettes, de cailles très-abondantes, du même plumage que les nôtres, mais plus grosses, des merles

de différentes couleurs, des lavandières & des culs-blancs.

Sur les bords de la mer, on rencontre beaucoup de corlieux, de bécaffines de mer, des cormorans, des aigrettes blanches & noires, semblables à celles de France, & un oiseau d'un très-beau noir, de la grosseur de la bécasse de mer, avec le bec & les pattes d'un rouge vif. Tous ces oiseaux de terre & de mer sont bons à manger, excepté les aigrettes qui sont trop sèches. On y trouve également des envergures, des fols blancs à ailes noires, que les marins ont nommés manche de velours, des goëlettes grises & d'autres blanches. Ces trois espèces d'oiseaux de mer sont trop secs, coriaces & huileux, pour pouvoir être mangés.

J'ai remarqué que les premiers jours de notre arrivée, tous les oiseaux du pays paroissoient familiers, se laissoient approcher au point qu'on les tuoit avec des pierres & à coups de bâtons. Lorf-

que nos jeunes gens eurent chaſſé au fuſil pendant quelque temps, le gibier devint farouche : les ſauvages pouvoient encore en approcher, mais il fuyoit de très-loin nos chaſſeurs.

Le poiſſon eſt très-abondant à la côte de la nouvelle Zélande; on y pêche beaucoup de barbots excellens, des bars, des congres, une quantité incroyable de maquereaux plus gros que ceux des côtes de France, mais très-bons; beaucoup de vieilles de différentes couleurs, des morues en moindre quantité, deux eſpèces de poiſſons rouges comme l'écarlate, que je n'ai pas connus ailleurs, dont une eſpèce eſt ordinairement groſſe comme une morue.

Tous ces poiſſons ſont bons. Il y a apparence que dans les différentes ſaiſons de l'année on trouve ſur ces côtes du poiſſon de paſſage; & je ſuis perſuadé que la pêche doit être beaucoup plus abondante dans le détroit qui ſépare les deux grandes îles de la nouvelle Zé-

lande. Dans les rochers qui bordent les côtes, on pêche beaucoup de homars, des crabes & des coquillages de toutes eſpèces, ſemblables à ceux que nous avons trouvés dans la baie de *Frédéric-Henri*, aux terres de Diémen. Nous n'avons rencontré ni pingoins, ni loups marins ſur cette côte. Au large, à quelque diſtance de la terre, on voit beaucoup de baleines & des marſouins blancs dont on pourroit faire la pêche.

Départ de la nouvelle Zélande; continuation du Voyage dans la mer du Sud.

Le 14 juillet nous avons quitté le port de la *Trahiſon*, nommé ſur la carte de M. Cook le port des Iles : nous avons dirigé notre route au N. E. dans la mer du ſud. Les vents étoient au S. E. Depuis le 16 juillet juſqu'au 21 les vents ont varié du N. E. au N. O. Nous avons éprouvé des vents violens & une mer très-dure. Juſqu'au 25 les vents ont

régné de la partie du S. O. Nous les avons éprouvés variables & souvent contraires, jusqu'à ce que nous ayons doublé le tropique du capricorne. Alors le ciel est devenu serein, la mer belle, & les vents ont constamment régné de la partie du S. E. à l'est.

Parvenus au 20e degré de latitude australe, & par 185° de longitude à l'orient du méridien de Paris, nous avons fait la route à l'ouest, pour chercher les îles de *Roterdam* & d'*Amsterdam*, qui sont placées sur les cartes par cette même latitude. Nous navigions avec beaucoup de précaution, pour ne pas tomber la nuit sur ces îles. Le 6 août nous vîmes la terre devant nous : nous l'approchâmes à deux lieues de distance. La côte nous parut bordée de brisans. Nous reconnûmes clairement une chaîne d'îles très-basses, qui paroissoient des massifs de madrépores brisés, sur lesquels la nature avoit planté quelques cocotiers. Les vents, les courans nous jetoient sur

la côte. Nous cherchâmes inutilement un ancrage. Le temps étoit mauvais & la mer fort houleuse. Nous prîmes le large pour la nuit, nous proposant de revenir le lendemain chercher un mouillage.

En lisant l'excellent ouvrage de M. le président de Brosse, que j'avois toujours sous les yeux, je compris que les îles qui étoient devant nous n'étoient pas celles de *Roterdam* & d'*Amsterdam* que nous cherchions, mais bien une chaîne d'îlots de corail qui sont dans le nord desdites îles. Ayant fait jeter la sonde plusieurs fois sans trouver fond, je pris le parti de faire route au nord. A la vue de ces rochers, j'observai 20° 9′ de latitude australe : notre longitude estimée étoit de 182° à l'orient du méridien de Paris, & la variation observée fut de 11° 45′ N. E. Les îles de *Roterdam* & d'*Amsterdam* doivent être placées par 21° 30′ : nous ne les trouvâmes pas par 20° 30′ où la carte nous les indiquoit.

En faiſant route au nord, nous vîmes au point du jour, le 12 août, une île que je n'ai trouvée ſur aucune carte : je la nommai *île du Point du Jour.* Elle m'a paru comme un pic aride, eſcarpé, montueux, entourée de rochers, ſur-tout dans la partie du ſud, où ces rochers reſſembloient à des bateaux. Je la jugeai d'environ cinq lieues de tour. Elle eſt ſituée par 16° ſud; &, ſuivant notre eſtime, par 182° 30′ à l'eſt du méridien de Paris. Par le travers de l'île, je pris la variation de l'aiguille aimantée, qui ſe trouva être de 8° 30′ N. E.

La vue de cette île ne nous fit pas détourner de notre route. Nous avions le plus beau temps poſſible, les vents à l'E. S. E. Le 23 août nous coupâmes la ligne par 176° 43′ de longitude orientale. A ce point, nous eûmes la variation de 10° au N. E. de la ligne, au huitième degré nord. Les vents ſoufflèrent conſtamment du S. E. Depuis la

vue des dernières îles, nous ne cessions de voir des oiseaux de terre.

Le 28 août, depuis le huitième degré nord jusqu'au treizième, les vents varièrent sans cesse du ouest au nord & au S. E.

Nous eûmes peu de vents. Le scorbut faisoit beaucoup de ravage parmi nos matelots; il en restoit peu en état de travailler. Cette maladie avoit commencé & fait des progrès rapides depuis que nous avions doublé le tropique, & regagné un climat chaud.

Le 2 septembre nous portâmes à ouest: les vents furent constans du N. E. à l'est. Nous eûmes *quelquefois* de la pluie, & toujours des indices du voisinage de la terre, jusqu'à la vue de l'île de Guame, la plus grande des Mariannes, que nous vîmes le 20 septembre, & où nous ne pûmes mouiller que le 27 du même mois.



RELACHE

A L'ILE DE GUAME.

Description du Pays, & de la Colonie Espagnole qui y est établie.

Nous fûmes très-contrariés par les vents à notre attérage à l'île de Guame. Après avoir louvoyé pendant quelques jours, il nous vint à bord des pilotes qui nous conduisirent enfin dans le port : nous y mouillâmes par 20 brasses sur un fond de vase, mais la superficie est de coquillages brisés.

Ce port est situé dans la partie occidentale de l'île, à peu près vers son milieu. Il est formé au sud par une langue de terre qui s'avance à deux lieues en mer, & au nord par un récif de même longueur, qui l'embrasse presque circulairement. Son entrée est fort étroite; elle est défendue par une batterie cons-

truite en briques, que les Espagnols ont nommée de Saint-Louis, & garnie de huit pièces de canon de douze en bronze, d'ancienne fonte. Le port peut contenir quatre vaisseaux à l'abri de tout vent, excepté de ceux du S. O., qui ne soufflent jamais que foiblement dans ce parage. Il est dangereux d'y entrer sans des pilotes-pratiques, parce qu'il est semé intérieurement de roches & de massifs de madrépores. Il est situé par 13° 26′ de latitude septentrionale, & par 141° 30′ de longitude à l'orient du méridien de Paris : j'y ai observé la variation de 7° au N. E.

L'établissement principal, que les Espagnols nomment la ville d'Agana, est à quatre lieues au N. E. du port, sur le bord de la mer, au pied de quelques montagnes peu élevées, dans un beau pays plein de sources, & arrosé par un petit ruisseau dont l'eau est fort claire & bonne : c'est-là que réside le commandant de l'île. Les rues d'Agana sont

alignées; les maiſons particulières ſont la plupart bâties ſolidement en bois, portées ſur des pilotis à trois pieds au deſſus de terre, couvertes le plus grand nombre en merrain ou en tuiles, les autres avec des feuilles de palmiers. Les maiſons publiques ſont bâties en briques; on y voit une belle égliſe très-décorée ſuivant l'uſage eſpagnol. La maiſon du commandant eſt vaſte & bien bâtie. L'ancienne maiſon des Jéſuites, occupée aujourd'hui par des Auguſtins, eſt grande & commode. L'ancien collège des Jéſuites, pour l'éducation des Indiens, n'étoit pas habité; leurs ſucceſſeurs les Auguſtins avoient tranſporté ce collège dans un bâtiment voiſin de leur couvent. On y voit un corps de caſernes capable de loger une garniſon de cinq cents hommes, & un magaſin du Roi aſſez ſpacieux. Tous ces bâtimens publics ſont conſtruits en briques, & couverts de tuiles. L'île de Guame eſt le ſeul point dans la vaſte étendue de la mer du ſud,

ſemée d'îles innombrables, qui préſente une ville bâtie à l'européenne, une égliſe, un ouvrage de fortification, enfin une population civiliſée.

Lorſque nous abordâmes à la ville d'Agana, nous fûmes accueillis avec beaucoup d'honnêteté par M. Tobias, commandant de l'île. Nous lui repréſentâmes que nos équipages étoient tous attaqués de ſcorbut; & je lui demandai des ſecours d'autant plus preſſans, que, dans ce moment de notre arrivée, nous n'avions pas dans les deux bâtimens plus de quinze hommes en état de travailler. Cet honnête commandant plein d'humanité, commença par envoyer à bord de nos vaiſſeaux une grande abondance de rafraîchiſſemens, de la viande fraîche, des légumes & des fruits, ſur-tout des oranges & des citrons. Il nous céda l'ancien collège des Jéſuites pour y former notre hôpital : il nous permit même d'y établir un corps-de-garde pour en maintenir la police; & il exigea très-honnêtement

honnêtement des officiers des deux vaiſſeaux, qu'ils vouluſſent bien n'avoir pas d'autres tables que la ſienne pendant le temps que nous reſterions en relâche dans ſon île.

Nous acceptâmes avec joie des offres auſſi généreuſes, & faites de la meilleure grace poſſible. Nous fîmes tranſporter à terre nos malheureux ſcorbutiques : nous ne laiſſâmes dans nos vaiſſeaux que les hommes abſolument néceſſaires pour la garde; & M. Tobias fournit gratuitement à chacun des deux bâtimens vingt-cinq Indiens pour le ſervice de nos bateaux. Avec les ſecours abondans que nous reçûmes de M. Tobias, nos matelots ſe rétablirent tous en très-peu de temps. Il n'eſt dans toute l'étendue des mers aucun port où des navigateurs fatigués puiſſent plus promptement ſe rétablir, où ils puiſſent trouver de meilleurs rafraîchiſſemens, & en plus grande abondance. L'île de Guame nous a paru un paradis terreſtre : l'air y eſt excellent;

les eaux ſont bonnes, les légumes & les fruits parfaits; les troupeaux de bœufs innombrables, ainſi que ceux de cabris, de cochons : toute eſpèce de volailles y eſt multipliée à l'infini.

Guame n'a pas toujours été dans cet état d'abondance. Lorſque Magellan la découvrit en 1521, avec les huit autres îles principales qui la ſuivent au nord, & qui, avec une multitude d'îles beaucoup plus petites, forment enſemble le petit archipel connu d'abord ſous le nom de Ladrones, puis ſous celui des îles Mariannes; toutes ces îles, alors couvertes d'habitans, n'offroient d'autres rafraîchiſſemens aux navigateurs, que du poiſſon, des bananes, des noix de cocos, & les fruits du rima, qu'on ne pouvoit même ſe procurer que par la force, au travers des flèches & des lames des ſauvages qui peuploient ces îles. Les Eſpagnols y portèrent de l'Amérique les premières ſouches des troupeaux de toutes eſpèces, des volailles, & les plants

où les graines des fruits, ainsi que tous les légumes qu'on y trouve aujourd'hui.

Il est vrai que cette abondance, due aux soins & au génie des Européens, a coûté cher à l'humanité. Les Ladrones, & Guame sur-tout, étoient couvertes d'hommes lorsqu'elles furent découvertes. On prétend que Guame seule comptoit le long de ses côtes plus de vingt mille habitans. Ces hommes étoient des sauvages féroces, grands voleurs, comme tous les insulaires de la mer du sud, par la raison sans doute qu'ils ne connoissoient aucun droit de propriété; mais ils étoient si sauvages, si incapables de supporter le joug de la civilisation, que les Espagnols qui ont entrepris de les dompter pour en faire des chrétiens, ont vu leur population s'anéantir pour ainsi dire dans l'espace de deux siècles. Sous le règne de leurs missionnaires, ces insulaires farouches, obligés de céder à la fin à la supériorité des armes Espagnoles, après avoir défendu

long-temps par des guerres cruelles le droit d'exifter comme des bêtes féroces au gré feul de leur inftinct, fe font livrés à un défefpoir dont il n'y a pas d'autre exemple fur la terre; ils ont pris le parti de donner à leurs femmes des boiffons qui les faifoient avorter, & de n'avoir plus d'enfans, plutôt que d'en laiffer après eux qui ne fuffent pas libres, fuivant l'idée que ces êtres fauvages avoient de la liberté. Un parti auffi violent & fi contraire au vœu de la nature, a été fuivi avec affez d'opiniâtreté dans les neufs îles Mariannes, pour que la population de ces îles, qui étoit de plus de foixante mille ames lors de la découverte, fût tombée à huit ou neuf cents dans toute l'étendue de l'archipel. Il y a environ vingt années que ces reftes épars de population ont été raffemblés par les Efpagnols, dans la feule île de Guame, où, depuis quelques années, elle commence à augmenter par les précautions fages, quoique tar-

dives, d'un gouvernement peut-être plus adapté au climat de ces îles & au génie de ces habitans.

Ce qui reste aujourd'hui de l'ancienne population, descend des Indiens qui, s'étant les premiers attachés au service des Espagnols, & sur-tout à celui des missionnaires, s'étoient laissé apprivoiser par la douceur du gouvernement domestique; tout le reste a disparu sans laisser de postérité.

La population actuelle est d'environ quinze cents Indiens; elle est heureuse sous le gouvernement d'un homme sage qui a la bonne philosophie de regarder la religion comme étant donnée pour le bonheur des hommes, même sur la terre, & non pour les tourmenter. J'ai vu, avec la plus grande satisfaction, que cet homme aimable & honnête mettoit toute sa félicité à faire le bien de son île, qu'il avoit pour principe de ne jamais montrer l'autorité que pour l'avantage des bons Indiens qui lui obéis-

sent : sous un tel commandant, les moines mêmes m'ont paru tolérans. Les quatre ou cinq Espagnols qui exercent différens emplois sous les ordres du chef, se conforment exactement à ses vues. Le plus grand ordre règne dans la ville d'Agana, & le pays est réellement un séjour délicieux.

Outre la ville d'Agana, on compte vingt-un petits établissemens d'Indiens autour de l'île, tous sur le bord de la mer, & composés chacun de cinq ou six familles qui cultivent des grains, des légumes, & s'occupent à la pêche.

Le centre de l'île est encore en friche. Les bois n'y *sont pas fort élevés*, mais ils sont propres à la construction des maisons & des bateaux.

Les forêts y sont en général très-épaisses. Les Espagnols y ont anciennement fait défricher quelques terrains pour former des savanes propres au pâturage du gros bétail. On ne voit pas qu'aucune des nations qui possèdent des

colonies entre les tropiques, entendent, comme les Espagnols, à former des savanes. Tout l'art de cette opération rurale consiste à multiplier dans les forêts de petits défrichés qui ne soient séparés que par des bosquets & des lisières d'arbres, simplement éclaircis ou nettoyés de toute espèce de broussailles. Les Espagnols sèment les défrichés de graines de différens gramens, & autres herbes du pays propres au pâturage.

Ces prairies, toujours ombragées de tous côtés, conservent leur fraîcheur, & offrent aux troupeaux de l'abri contre le soleil, & la grande chaleur du midi. De vastes prairies entièrement découvertes, ne réussissent pas dans le climat de la zone torride; des troupeaux transplantés d'un climat plus froid, ne trouvant qu'un pâturage dur & brûlé par l'ardeur du soleil, sans ombrage où ils puissent se reposer dans les heures de la grande chaleur, y périroient infailliblement.

Quelques bœufs & vaches, tranſplantés autrefois de l'Amérique dans les ſavanes de Guame & dans les autres îles de Ladrones, y ont multiplié à l'infini. Ces animaux y ſont devenus ſauvages; & lorſqu'on veut en manger, on les fait tuer à coups de fuſil, ou on les fait prendre au laqs. J'ai remarqué que tous les bœufs de Guame ſont généralement blancs, avec les oreilles noires, ſans aucune variété de couleur. Ces animaux ſont de grande taille, biennourris, & leur viande eſt fort bonne.

Les forêts ſont également remplies de cabris, de cochons & de poules, dont les premières ſouches ont été tranſportées autrefois par les Eſpagnols. Tous ces animaux y ſont devenus ſauvages; on ne peut les avoir qu'à coups de fuſil, à la courſe ou au laqs : leur chair eſt excellente.

M. Tobias avoit tranſporté depuis quelques années, des îles Philippines à Guame, des cerfs & des biches qui

commençoient à multiplier dans les bois. Ces cerfs ſont d'une eſpèce auſſi grande que les nôtres, mais ils diffèrent par le poil. Depuis le mois de décembre juſqu'en mai, cette eſpèce de cerfs, apportée des Philippines à Guame, a le poil gris, très-long & bien fourni. Ce poil eſt beaucoup plus alongé autour du cou de l'animal, & lui forme comme une cravate pendante. Au mois de mai, le cerf prend ſa fourrure d'été, totalement différente de celle d'hiver. Le poil en eſt fauve, preſque jaune, ras & luſtré. Il a ſur le dos trois barres noires, dont les intervalles ſont ſemés d'étoiles blanches : on diroit que ce n'eſt pas le même animal.

On trouve dans les terres défrichées, & même dans l'intérieur des forêts, une quantité extraordinaire de tourterelles, de perroquets, de grives & de merles.

Parmi les arbres naturels au pays, on remarque ſur-tout le coco & le rima. J'y ai obſervé trois ſortes de cocotiers,

ſavoir, le grand cocotier odinaire, ſemblable à celui qui ſe trouve dans toutes les parties des Indes; dont le fruit fournit d'abord une eau très-agréable, rafraîchiſſante & anti-ſcorbutique; puis du vin, de l'huile, & une filaſſe propre à faire des cordages, même des cables pour les vaiſſeaux.

Le cocotier qu'on peut appeler à mi-vent, parce qu'il s'élève moins que l'autre, dont la noix, dépouillée de ſon brou, à la coque tendre, & qui ſe mange comme un cul d'artichaut dont elle a le goût. Le cocotier noir qui ne s'élève qu'à huit ou dix pieds dans ſa plus grande hauteur, quoiqu'il croiſſe plus promptement que les cocotiers ordinaires, dont le fruit eſt exactement rond de la groſſeur d'un boulet de ſix livres; la chair de ſa noix eſt beaucoup plus épaiſſe & plus délicate que celle des cocos ordinaires : on en tire du vin, de l'huile, & du caire ou filaſſe, en plus grande quantité que des autres. Les feuilles de

ces trois cocotiers ſont également propres à couvrir les maiſons & à faire des nattes.

Le rima eſt une des plus belles productions de la nature parmi les végétaux. C'eſt un grand arbre dont la tige forte s'élève droite. Son écorce eſt parfaitement liſſe comme celle de nos hêtres. Les branches ne ſortent du tronc qu'à la hauteur de dix à douze pieds ; elles ſont alternes, ainſi que les feuilles. Ces feuilles ont ordinairement dix-huit pouces, & juſqu'à deux pieds de longueur, échancrées profondément comme celles de nos figuiers de France : elles ſont fermes, épaiſſes & d'un très-beau vert ; elles ſont une excellente nourriture pour les beſtiaux. Avec un tel feuillage, le rima fournit une ombre épaiſſe & délicieuſe : de l'aiſſelle des feuilles, ſortent le long des branches des fruits qui parviennent à la groſſeur d'un gros melon cantaloup, plus ovale, de la longueur ordinairement de huit & ſouvent de dix

pouces. Ce fruit pendant tient à un pédicule proportionné à sa grosseur ; il ressemble parfaitement au fruit du zacca qui est connu de tous ceux qui ont voyagé aux Indes : il est enveloppé, comme le zacca, d'une peau épaisse qui me paroît épineuse, mais dont les pointes sont grosses, courtes, & émoussées : sa fleur ressemble également à celle du zacca, mais sa pulpe est différente. Celle du rima est farineuse, d'un goût qui plaît à tous ceux qui en mangent, même pour la première fois. Ce fruit est un des plus utiles présens que la nature ait fait à l'homme ; & il paroît bien extraordinaire qu'elle *n'ait placé l'arbre qui le* produit, que dans les îles de la mer du sud. Il a exactement le goût du pain ; il en a la propriété nutritive, il supplée à tous ses usages ; & il a de plus une fraîcheur suave & délicieuse, que nos plus habiles boulangers ne donneront jamais à notre pain.

Il est sans doute fort agréable pour

l'heureux habitant de ces îles où la nature a placé le rima, d'être tous les jours aſſuré de ſon pain, de n'avoir pour ſe nourrir d'autre peine que celle de le faire tomber de l'arbre qui le porte, ſans avoir celle de labourer un champ, d'y ſemer du grain, de le ſarcler, récolter, battre, vanner, de le moudre, de le pétrir & de le cuire.

Le fruit du rima eſt bon à manger lorſqu'il eſt parvenu à toute ſa groſſeur, & qu'il eſt encore vert. C'eſt dans cet état que ces inſulaires le cueillent pour le manger; ils le dépouillent de ſa peau raboteuſe, & le coupent par tranches comme un morceau de pain. Lorſqu'ils veulent le conſerver, ils le coupent par tranches circulaires, & dans cette forme de galette très-mince de biſcuit de mer, ils le font ſécher au ſoleil ou au four. Ce biſcuit naturel conſerve ſa qualité de pain pendant pluſieurs années, & beaucoup plus long-temps que notre meilleur biſcuit de vaiſſeau. Nos matelots le

mangeoient vert un peu grillé; ils en faisoient leur soupe, ils n'avoient pas d'autre pain; & nous avons attribué la prompte guérison de nos scorbutiques à la nourriture du rima, auquel les habitans ont reconnu de tout temps la propriété d'être anti-scorbutique.

Lorsque ce fruit parvient à maturité, il devient jaune & mou; son odeur est plus suave, mais il perd son goût farineux, & prend une saveur fade. Dans cet état, il n'a plus les mêmes propriétés; il est laxatif, échauffant; sa pulpe ne peut plus tenir lieu de pain : c'est un fruit de peu de mérite. Il y a du rima qui porte des fruits mâles, & du rima qui porte des fruits femelles. Ces derniers, qui sont rares, renferment des graines qui sont des noyaux sans coques, enveloppés d'une simple pellicule de la grosseur à peu près d'une châtaigne, plus long & de forme presque cylindrique. Ces noyaux, parvenus à maturité, dédommagent de l'inutilité de la pulpe. On les fait cuire,

& on les mange comme des châtaignes, dont ils ont le goût.

La méthode des Indiens pour multiplier le rima mâle, qui eſt le plus utile, mais qui n'a point de graines, eſt de découvrir les racines, d'y faire des inciſions légères, d'où ſortent des rejetons nombreux qu'ils tranſplantent, en coupant une partie de la groſſe racine qui a produit les rejetons.

Il ſeroit à deſirer qu'un arbre auſſi utile fût répandu par toute la terre. Je ſavois que nous en avions déja à l'île de France, par les ſoins de M. Poivre, qui, pendant ſon adminiſtration, y avoit raſſemblé, avec le plus grand ſuccès, toutes les productions utiles des quatre parties du monde; mais le deſir de rendre commun, & de multiplier, le plus promptement poſſible, un arbre auſſi précieux, me détermina à remplir à Guame une caiſſe de plants de rima, pour les tranſporter encore à l'île de France, & mettre les adminiſ-

trateurs de cette île en état d'encourager ſa plantation dans toutes nos autres colonies où le rima ſeul, ſans culture, fourniroit une très-bonne ſubſtance, au moins à nos malheureux eſclaves : mais je n'ai pas réuſſi comme je le deſirois; tous les plants ont péri, à la réſerve de deux ſeulement.

Les forêts de Guame ſont remplies de gouaviers, de bananiers ou muſas de pluſieurs variétés, de citronniers, de limoniers, orangers à fruits doux & à fruits aigres ou amers; de petits orangers nains de la Chine très-épineux, à fruits rouges. Les fruits de tous ces arbres que j'ai ſoupçonnés n'être pas naturels au ſol de l'île, mais y avoir été tranſplantés par les Eſpagnols, y ſont aujourd'hui dans une ſi grande abondance, qu'ils ne coûtent que la peine de les cueillir, & il s'en trouve par-tout.

Les bords de la mer & les liſières des forêts préſentent une quantité de capriers de grande eſpèce. Ces arbriſ-

ſeaux

ſeaux ſont une production naturelle du ſol. Les Eſpagnols m'ont aſſuré que les neuf îles Ladrones en étoient pleines, & que c'étoit de ces îles qu'on les avoit tranſplantés aux Philippines, ainſi que le rima. Ces capriers, qui ſont toute l'année en fleurs, comme les citronniers, les orangers, & pluſieurs arbres & arbuſtes naturels à l'île, forment un ſpectacle raviſſant; ils exhalent une odeur agréable, qui rend délicieuſe la promenade dans les champs & dans les forêts.

Les bananiers ſe trouvent dans toutes les parties du monde entre les tropiques, & juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, par le trente-troiſième degré méridional. La deſcription en a été faite par pluſieurs voyageurs, ainſi que leurs variétés, & je ne la répéterai pas ici; mais j'en ai remarqué à Guame deux eſpèces qui méritent attention, & que je crois particulières à ces îles Marianes & aux Philippines, où les Eſpagnols m'ont aſſuré qu'il y en avoit auſſi.

La première espèce est un bananier nain, dont la tige ne s'élève guère qu'à trois pieds; il ressemble par ses feuilles proportionnées à sa taille, ainsi que par le tissu de son tronc & par sa fleur, à tous les bananiers; mais son fruit est différent & bien supérieur pour le goût à toutes les bananes connues dans les autres parties du monde. Celui-ci porte un régime très-gros, exactement rond, composé de cinq à six cents fruits serrés les uns contre les autres, de la grosseur d'une noix presque ronde, couverts d'une peau très-fine, qui jaunit ou rougit en mûrissant, car il y en a de deux couleurs, & se détache facilement de la pulpe qu'elle enveloppe. Ce fruit n'a pas, comme les autres bananes, le défaut d'être pâteux & sec; il est aqueux, d'un goût très-fin, un peu acide & musqué: il est bien supérieur même à la petite banane jaune, connue aux Indes orientales sous le nom de figue de Gengi, qui est vraiment délicate; mais celle

dont je parle eſt ſans aucune comparaiſon la meilleure figue banane que j'aie mangée. Ce fruit excellent devroit être tranſporté dans toutes nos colonies entre les tropiques. Le bananier nain mérite certainement la préférence ſur toutes les autres eſpèces de muſa, tant par ſa qualité de nain, que par l'excellence de ſon fruit, pour être cultivé dans nos ſerres chaudes, où juſqu'ici on n'a eu que la plus mauvaiſe eſpèce de muſa, dont le fruit ne ſe mange pas même où la nature l'a placé.

La ſeconde eſpèce eſt un bananier ſauvage qui s'élève plus haut que tous les autres, dont la tige eſt plus groſſe & a un air plus agreſte. Ses feuilles & ſes fleurs reſſemblent à celles de tous les bananiers; mais ſon fruit n'eſt pas mangeable; ce n'eſt qu'un amas de graines liées entre elles par une pulpe très-mince, d'un goût âpre & déſagréable. Ce bananier ſauvage eſt de la plus grande utilité, par la qualité & par l'a-

bondance du fil qu'il fournit à ceux qui le coupent & qui le font rouir. Le tronc entier de ce bananier n'eſt qu'une maſſe de fils très-longs & forts, dont les Indiens font de la toile, des cordes, & même des cables pour les galions d'Acapulco. Ce bananier ſauvage ſe nomme dans le pays *abaca*. Les Eſpagnols, qui ont éprouvé l'uſage des cables faits avec ſon fil, prétendent qu'à groſſeur égale ils ſont plus forts que les cables faits avec nos chanvres d'Europe, & réſiſtent mieux aux efforts du vent & de la mer, ſurtout dans un premier mouillage. Cette eſpèce de bananier eſt déja fort multipliée à l'île de France, & *mériteroit* d'être tranſplantée dans toutes nos colonies. On ſait que les bananiers en général multiplient à l'infini, & ſans culture. L'*abaca* multiplie encore plus, & chaque tronc d'une année donne dix à douze livres de fils propres à être cordés.

Les rivières de Guame, qui ne ſont que des ruiſſeaux ou des torrens, abon-

dent en poiſſons. Nos matelots, pendant leur convaleſcence, s'amuſoient à la pêche, & y prenoient des anguilles, des mulets, des cabots, & une eſpèce de carpe. Tous ces poiſſons ſont excellens, mais les Indiens n'en mangent pas : ils préfèrent le poiſſon de mer, que j'ai trouvé en général très-inférieur en qualité au poiſſon d'eau douce. Il eſt vrai que l'abondance des viandes, des légumes & des fruits eſt ſi grande à Guame, & M. le commandant Eſpagnol nous en a pourvus ſi généreuſement, que nous n'avons guère penſé, pendant tout le temps de notre relâche, à nous procurer des poiſſons de mer.

Il y a d'ailleurs de l'inconvénient à donner préférence au poiſſon de mer : parmi ceux qui ſe pêchent ſur la côte de Guame, ainſi que dans toutes les îles Marianes, il y en a qui ſont très-malfaiſans ; ce ſont ceux qui ſe nourriſſent des petits polypes qui forment les madrépores. Apparemment que ces inſectes

marins ont, comme les galères & les orties de mer, une qualité caustique qu'ils communiquent aux poissons. Ces poissons ont un goût de corail qui décèle leur qualité vénéneuse. Les Indiens les connoissent; mais le plus sûr est de n'en pas manger. Il n'en est pas de même de la tortue de mer qui se pêche sur les côtes de Guame : elles sont très-bonnes, & aussi grosses que celles de l'île de l'Ascension. Les Espagnols & les Indiens n'en mangent pas. J'y en ai rassemblé une assez bonne provision pour notre traversée aux îles Philippines.

Agriculture & Industrie des Indiens de l'île de Guame.

Avant l'arrivée de M. Tobias, commandant dans l'île de Guame, les Indiens ne s'étoient livrés à aucune culture importante. Les galions y portoient quelques farines pour le pain des missionnaires & de la garnison.

Les jésuites qui avoient la mission des îles Marianes, y faisoient cultiver quelques arbres fruitiers & des légumes; l'Indien vivoit de son rima & de poissons de mer.

Le nouveau commandant, persuadé qu'un des meilleurs moyens pour rétablir la population presque anéantie dans les îles Marianes, & réduites à une poignée d'habitans rassemblés à Guame, étoit de rendre sa petite colonie agricole, y a établi les cultures de riz, de maïs, d'indigo, de coton, de cacao, de cannes à sucre, qui toutes ont bien réussi. Celle du maïs sur-tout y est d'un produit incroyable : il est commun de trouver dans les champs où ce grain se cultive, des plantes qui ont jusqu'à douze pieds de hauteur, & qui portent huit & dix épis de neuf à dix pouces de longueur, garnis d'un grain très-nourri. Les Indiens réduisent le maïs en farine, & en font du pain.

M. Tobias a établi dans son île des

fabriques de toiles de coton, y a fait creuſer des ſalines ; en un mot, a réveillé l'induſtrie de ce petit peuple qu'il ne pouvoit mieux civiliſer, qu'en lui procurant des jouiſſances nouvelles, des beſoins & le goût des arts.

En conſéquence de ſes principes, il a établi pour les enfans des Indiens une école publique & gratuite, pour leur apprendre à lire, à écrire, l'arithmétique & la muſique, tant vocale qu'inſtrumentale. Il y a une école pour les garçons, & une autre ſéparée pour les filles. C'étoit une ſurpriſe agréable & toujours nouvelle pour nous, lorſque nous aſſiſtions au ſervice divin les dimanches & fêtes, d'y trouver l'égliſe pleine de muſiciens, & d'y entendre une ſymphonie de tous les inſtrumens.

Sous le commandement d'un homme ſage, les Indiens de Guame ſont devenus tous cultivateurs. Chaque famille a ſa propriété, qui eſt partagée en jardins, vergers & terres labourées ou travaillées à la pio-

che. On trouve dans les jardins presque tous les légumes de l'Europe, sur-tout des melons délicieux & des partques ou melons d'eau qui sont très-rafraîchissans. Les vaisseaux y trouvent pour leur approvisionnement de voyages des choux & des girommons en très-grande quantité.

Les vergers sont pleins de manguiers, d'ananas ; & tous les fruitiers dont j'ai parlé précédemment, se trouvent dans les champs & jusque dans les forêts; mais ces arbres cultivés donnent de meilleurs fruits & en plus grande abondance : les mangues sur-tout, dont les plants ont été apportés de Manille, y sont d'une qualité supérieure : c'est un des meilleurs fruits qu'il y ait au monde ; l'on peut en manger beaucoup, sans craindre d'en être incommodé.

Pour donner l'exemple de la culture, le commandant Espagnol a formé lui-même des jardins très-agréables; il a fait planter au bord de la mer, autour de la ville & dans les places publiques, des

avenues ou des allées de quatre rangs de cocotiers & de rimas, qui rendent la ville d'Agana un séjour enchanté.

Pour faciliter les travaux de la culture & les transports par terre, le gouvernement a fait faire de bons chemins, a fait transporter à Guame des chevaux de Manille, des ânes & même des mulets d'Acapulco. On a appris aux Indiens à dompter les bœufs, à les employer aux charrois; &, comme l'espèce en est grande & forte, ils ont formé de très-beaux attelages. Les Indiens ont sur-tout parfaitement réussi à accoutumer les bœufs à porter comme les chevaux; & il n'est point d'Indien qui n'ait plusieurs bœufs porteurs, sur lesquels ils montent pour faire des voyages dans l'intérieur de l'île, & qu'ils chargent de leurs bagages. Pour les dompter ainsi, ils suivent la méthode des Malabars aux Indes orientales : ils leur percent la cloison qui sépare les deux narines, & y passent un bout de corde. Par le moyen de cette corde à laquelle

le bœuf s'accoutume dans quinze jours, il se laisse conduire aussi facilement que le cheval par une bride.

L'art de la culture fait naître ceux de la forge, du charonnage, de la menuiserie, de la charpenterie. Les Indiens de Guame les ont tous; ils les exercent avec beaucoup d'adresse, ainsi que celui de la briqueterie; ils font de la chaux, & sont même bons maçons.

M. Tobias, en établissant dans son île tous les arts utiles, n'a pas négligé celui qui malheureusement est le plus nécessaire pour la sûreté & la défense : il y a formé une milice Indienne de deux cents hommes qui sont en uniforme & bien payés. Ces soldats sont commandés par quatre capitaines Espagnols : les autres officiers sont la plupart des Métis & des Indiens des Philippines. Il m'a paru que cette troupe faisoit bien le service; mais le commandant, qui regarde l'oisiveté comme le plus grand inconvénient de l'état du soldat, a con-

servé aux siens l'état de cultivateurs, sans rien déranger au service courant : il les emploie à cultiver quelques terres qu'il a séparées sous le titre de Domaine du Roi. Ce sont les soldats qui labourent, sèment & moissonnent ces terres, dont le produit sert à les nourrir. Ces soldats, occupés à un travail continuel, sont heureux & bien contens du riz ou du pain fait avec le maïs qu'ils ont cultivé & moissonné eux-mêmes.

Les insulaires de Guame, acquérant par la civilisation de nouvelles connoissances, ont parfaitement conservé l'art qu'ils tiennent de leurs ancêtres pour la construction de leurs bateaux; ils n'avoient rien à acquérir dans cette partie. Il est certain que l'invention de la forme de leurs embarcations feroit honneur à un constructeur chez des peuples les plus avancés dans la connoissance de la navigation. Cette forme n'a été copiée sur aucun modèle, car elle diffère de toutes celles qui ont été données dans les diffé-

rentes parties du monde, aux bâtimens de mer en uſage chez tous les peuples connus.

Ces Indiens ne formant qu'une même nation partagée entre neuf îles principales, très-peuplées, & ſéparées les unes des autres par des eſpaces de mer aſſez conſidérables dans l'étendue d'environ ſix degrés, avoient beſoin de bons bateaux pour communiquer entre eux. Ces îles étant placées nord & ſud à la ſuite les unes des autres, & les vents d'eſt régnant preſque toute l'année dans ces parages, il étoit avantageux à leur navigation de n'avoir point de pouppe. Ils ont conſtruit les deux extrémités de leurs bateaux en proue, de manière qu'ils ne ſont jamais dans le cas de virer de bord. Les vents qui règnent dans leurs mers ſoufflant par briſes, ſouvent très-violentes, ils ont dû ſe précautionner contre cet inconvénient; & ils ont garni leurs bateaux de balanciers qui les ſoutiennent ſous le vent contre les briſes

les plus fortes, & contre les coups de mer. Ces bateaux n'ayant jamais le vent que d'un côté, ils ont donné à ce côté une forme plate; & à celui qui étant toujours ſous le vent plonge plus dans la mer, ils ont donné une forme courbe plus propre à diviſer le fluide. Le mât n'eſt pas placé dans le milieu du bateau, mais du côté courbe qui eſt toujours ſous le vent, de manière que le mât eſt pour ainſi dire entre le bateau & le balancier. Le poids du mât, quoique placé ſous le vent, rappelle le bâtiment du côté du lof, avec d'autant plus de facilité, que cette partie du bateau étant plate, offre moins de réſiſtance à l'eau : rien n'eſt ſi ſimple & ſi bien imaginé que ces bateaux que les Indiens nomment *praos*.

Le balancier eſt composé de quatre pièces de bois qui forment un quarré long, & dont la plus grande longueur eſt ſaillante du côté courbe du bateau. A cette extrémité qui porte preſque continuellement dans l'eau, eſt attaché

un gros morceau de bois très-léger, massif & taillé extérieurement dans la forme d'une pirogue. C'est ce morceau de bois qui, pesant sur l'eau, oppose à l'effort du vent sur la voile une résistance qui l'empêche de renverser le bateau dans les fortes brises : les bras du balancier qui traversent quarrément le bateau, sont enfoncés du côté du vent dans le bordage supérieur du bateau, & fortement liés au bordage opposé : trois pièces de bois qui croisent le cadre, le rendent plus solide ; deux autres pièces plus longues qui tiennent aux extrémités du bateau & croisent le cadre, l'assujettissent parfaitement : un petit bordage posé à plat sur la lisse qui est sous le vent pour empêcher l'eau d'entrer dans le bateau, fortifie encore les bras du balancier qu'il recouvre de toute sa largeur.

Sur les bras de ce balancier, les Indiens établissent une plate-forme qui sert à placer partie de la charge du ba-

teau, ce qui consolide d'autant le balancier, & fait contre-poids avec le bateau. Les bateliers & les passagers se placent également sur la partie de cette plate-forme, qui est formée par le bordage posé à plat sur la lisse du bateau & sur les bras du balancier.

Le mât est un bambou, & par conséquent très-léger; il est enfoncé par le pied dans un cadre placé au fond du bateau contre le bord qui est toujours sous le vent : deux étais frappés à la tête du bateau, le tiennent assujetti; un auban le tient du côté du vent, & un autre du côté opposé; ce dernier est amarré au cadre du balancier : le mât est encore affermi par un étançon de bambou appuyé sur le milieu dudit balancier.

La voile de ce bateau est triangulaire, tissue de jonc en forme de natte; elle est garnie de deux vergues, dont la supérieure fait un angle avec le mât, & l'inférieure est plongée sur le bord du bateau.

La

La vergue supérieure est appuyée par le pied dans le bateau contre un taquet taillé en forme de demi-cercle : il y a un de ces taquets à chaque extrémité du bateau. Lorsque les Indiens contrariés par le vent veulent changer de bordée, ils manœuvrent pour pouvoir dresser leur vergue supérieure, qu'ils coulent ensuite le long du côté plat du bateau : ils plantent le pied de la dite vergue contre le taquet de l'autre extrémité : alors, en changeant bout par bout la vergue inférieure, la pouppe du bateau devient sa proue, & la bordée est changée. Lorsque le vent est trop violent, & que les Indiens veulent diminuer de la voile, ils la roulent tout simplement autour de la vergue inférieure, & en diminuent d'autant la superficie.

Le bateau que j'ai observé avoit quarante pieds de longueur, sur trois pieds de ban ou de largeur : le fond étoit d'un seul arbre creusé en forme de grande pirogue, exhaussé par des bordages de

deux pouces, coufus avec des écorces d'arbres, maftiqués par un mélange de chaux vive & d'huile de cocos. Ces bordages font foutenus en dedans par des traverfes qui fervent de fièges. Ces bateaux n'ont point de pont; ils font également fans gouvernail : un Indien, placé à l'extrémité du bateau, le gouverne avec une pagaie faite en forme de pelle très-large.

J'ai fait fur la côte de Guame un petit trajet dans un de ces *praos :* le vent étoit frais. J'ai eftimé fon chemin de trois lieues à l'heure. Les Infulaires m'ont affuré que, dans les grands frais, la plus grande viteffe de ces bateaux étoit de cinq lieues à l'heure, mais qu'il étoit rare de leur voir faire tant de chemin.

Au refte, ces *praos* font parmi les petits bâtimens de mer les meilleurs voiliers que l'on connoiffe : ils font très-ingénieufement conftruits. Il m'a paru que ceux de Guame ont l'inconvénient de n'être pas bien fûrs à la mer : une

vague peut détacher le balancier ou le brifer. Alors le bateau perdant fon équilibre, doit néceffairement chavirer ou fombrer. On m'a affuré que les Indiens font fi bons nageurs, & fi expérimentés dans l'art de leur navigation, que lorfqu'il leur arrive de fombrer par la perte de leur balancier, ils ont l'adreffe de relever leur bateau en pleine mer, & ne perdent jamais que fa charge : il feroit poffible, en conservant la forme & la viteffe de ces *praos*, de leur donner plus de folidité. On en voit fur la côte de la Cochinchine qui réuniffent tous ces avantages.

Suite de diverfes Obfervations faites à Guame.

L'île de Guame a, fuivant l'eftimation des Efpagnols, environ quarante lieues de circonférence : fon terrain s'élève infenfiblement des bords de la mer jufques vers fon milieu, en pente douce. L'île

eſt peu montueuſe. Les habitans prétendent que ſon ſol eſt également bon & fertile, excepté dans ſa partie ſeptentrionale, qui forme comme une péninſule qui eſt peu arroſée. Le reſte de l'île l'eſt beaucoup; & l'on n'y fait pas une lieue ſans rencontrer un ruiſſeau.

En s'avançant un peu dans l'intérieur du pays, à l'eſt & au ſud d'Agana, on trouve par-tout des ſources d'eau vive qui ſortent des rochers, & forment de diſtance en diſtance des baſſins d'une eau claire, qui étant ombragée par des arbres touffus, conſerve la fraîcheur la plus agréable, malgré la chaleur du climat.

En parcourant cette île, on trouve que la nature y a ſingulièrement multiplié les ſituations pittoreſques & délicieuſes. Il m'arrivoit ſouvent de rencontrer dans nos promenades de ces lieux enchantés, dont la nature ſeule avoit fait toutes les diſpoſitions, & où la main de l'homme n'avoit rien ſymé-

trifé. Il n'étoit pas poſſible de s'y ennuyer un inſtant : tout y étoit réuni pour le bonheur d'un homme qui aime la ſolitude, la verdure, l'ombrage, la fraîcheur, le parfum des fleurs, des eaux criſtallines ſortant d'un rocher & tombant en caſcade; le chant d'une multitude d'oiſeaux, des échappés de vue, des cocos, des rima, des oranges, des citrons, & une infinité de fruits cultivés par la ſimple nature ſur des arbres touffus, également chargés de fleurs & de fruits, plantés dans un déſordre charmant que l'art n'a jamais ſu imiter. Je ne pouvois quitter ſans regret ces endroits délicieux; j'y aurois paſſé ma vie.

Entre ces lieux charmans & le rivage de la mer, on trouve un eſpace d'environ deux cents toiſes de terres ſableuſes mêlées de madrépores, qui paroiſſent avoir été abandonnées par la mer, ou être ſorties de ſon ſein par l'effet de quelques ſecouſſes & ſoulevemens de volcan. Ces terres forment des vallons

abſolument remplis de madrépores, qui paroiſſent avoir été autrefois des lits de courans dans la mer. On trouve trois ou quatre de ces vallons les uns après les autres, avant de parvenir à la terre végétale de l'île, & au bord des forêts. Tout cet eſpace eſt rempli d'arbres ſauvages, de capriers & de quelques cocotiers qui réuſſiſſent bien dans le milieu des madrépores.

Il m'a paru que la plupart des rochers aux environs d'Agana ſont de granite, & les cailloux qui ſe trouvent ſur le bord de la mer ſont criſtalliſés intérieurement. J'ai remarqué que parmi les petites pyramides des criſtaux renfermés dans ces cailloux, il y en avoit de colorés en jaune & en rouge, comme des topazes & des rubis.

Les inſulaires de Guame ſont tels qu'ils ont été dépeints par Magellan, de petite taille, aſſez laids, noirs, la plupart galeux, quoiqu'ils ſe baignent continuellement. Leurs femmes ſont

belles en général, bien faites, d'une couleur rougeâtre. Les hommes & les femmes ont les cheveux très-longs.

Ce petit peuple est devenu par la civilisation doux, honnête, hospitalier. Il a pris en même temps un vice que n'avoient pas ses ancêtres sauvages. Les hommes sont un peu adonnés à l'ivrognerie; ils boivent beaucoup de vin de cocotier. Ils aiment la musique, la danse & peu le travail. Ils sont passionnés pour l'amusement du combat des coqs. Les dimanches & les fêtes ils s'attroupent après les offices à la porte de l'église; là, chaque Indien apporte son coq pour le livrer au combat avec celui d'un autre, & chacun parie pour le sien.

La mission de Guame est aujourd'hui entre les mains des Augustins qui ont remplacé les Jésuites. On compte cinq religieux attachés à cette mission : un d'eux dessert la paroisse d'Agana; trois sont séparés sur différentes cures établies dans d'autres peuplades de l'île;

& le cinquième habite l'île de Saipan, qui est à dix lieues au nord de Guame, & où l'on a renvoyé une petite population.

Ces bons religieux secondent parfaitement les vues de M. Tobias, commandant du pays, pour le bonheur de ses chers Indiens. Je ne saurois trop répéter, à la louange de cet excellent homme, qu'il n'a d'autre ambition que celle de rendre ses insulaires heureux; qu'il l'est lui-même, parce qu'il réussit dans toutes ses vues. Les Indiens le regardent & l'aiment comme leur père. Il m'a souvent dit qu'il desireroit finir ses jours à Guame, en me faisant remarquer que nulle part au monde il ne pourroit être plus heureux, puisque, sous un très-bon climat, dans l'abondance de toutes les productions de la terre, il avoit la satisfaction de voir heureuse la petite peuplade confiée à ses soins.

Nous avions débarqué à Guame plus

de deux cents hommes malades. Nous n'en avons perdu aucun : tous ſe ſont parfaitement rétablis dans l'eſpace d'un mois, malgré les pluies preſque continuelles que nous avons eſſuyées juſques vers le milieu d'octobre. La mouçon du nord, qui a commencé dans ce temps, nous a ramené le beau temps & un ciel ſerein : nous en avons profité pour réparer nos bâtimens.

Pendant notre ſéjour à Guame, j'ai remarqué qu'aux nouvelles lunes la mer devenoit très-mauvaiſe pendant deux ou trois jours. Après une relâche d'environ deux mois, nous fûmes diſpoſés à profiter de la mouçon du N. E., pour nous rendre aux îles Philippines. Le 18 octobre, nous avons embarqué ſur chacun des vaiſſeaux les proviſions abondantes que M. Tobias nous a fournies avec la plus grande généroſité, en bœuf, volailles, porcs, cabris, légumes & fruits de toutes eſpèces. Nous avons payé les bœufs quatre piaſtres, & il ne nous a

pas été poſſible de faire accepter aucun paiement pour les autres proviſions. M. Tobias nous a donné un pilote-pratique pour l'entrée de la navigation dans l'archipel des Philippines.

Départ de l'île de Guame; ſuite de notre navigation aux îles Philippines.

Le 19 novembre, nous avons quitté, pleins de regret, le port d'Agana, avec un bon vent de N. E. Nos matelots, en meilleure ſanté que s'ils partoient d'un port de France, appeloient l'île de Guame un paradis terreſtre. Nous fîmes route à l'oueſt un quart N. O. pour aller chercher le détroit de San-Bernardino, qui eſt le paſſage ordinaire des galions lorſqu'ils reviennent d'Acapulco à Manille.

Le 20, à deux heures après midi, il ſe déclara une voie d'eau à bord du *Maſcarin*, dans la partie de l'avant, à la hauteur de la barre du premier pont, peu éloignée de l'étrave de ſtribord:

il ne nous fut pas possible d'y remédier; elle nous donna six pouces d'eau à l'heure.

Pendant toute notre traversée, depuis Guame jusqu'à la vue de Catanduanes, à l'est de Luçon & au nord du détroit de San-Bernardino, nous avons eu des vents de la partie de l'est au N. E.; beau temps & belle mer, lorsque le vent soufloit directement de l'est; & forts grains par rafales, pluies & grosse mer, tonnerre & éclairs, lorsque le vent prenoit de la partie du nord.

Le 27 & le 28 novembre, nous fîmes peu de voiles, à cause du gros temps, & nous mîmes à la cape pendant ces deux nuits, parce que, suivant notre estime, & sur la carte espagnole du père Mourillo, nous devions être sur la côte de l'île de Luçon depuis le 27; sur la carte de M. d'Après, nous en étions, suivant notre point, à cinq lieues de distance le 28 à midi. Cependant, quoique l'horizon fût très-clair, nous ne découvrîmes pas

la terre ce jour-là, & nous mîmes encore à la cape la nuit du 28 au 29. Il paroît que, dans l'étendue de mer qui sépare les Philippines des îles Marianes, les courans qui sortent des différens détroits formés par la première de ces îles, portent à l'est.

Le 29 au point du jour, nous avons vu la terre sans pouvoir d'abord la bien distinguer : nous étions alors dans un lit de marée, dont les vagues faisoient un bruit semblable à celui des brisans. A six heures du matin, nous avons vu clairement la partie méridionale de l'île Catanduanes, qui m'a paru éloignée de dix lieues. Cette partie de l'île est haute, montueuse & couverte d'arbres. A sept heures, nous découvrîmes la pointe la plus orientale de Luçon, que les cartes nomment Montafau; puis la petite île de San-Bernardino, qui me parut aride, garnie de brisans, & qui nous restoit à huit heures au S. S. O., distante de trois lieues. Cette île est éloignée de

Guame de trois cents ſoixante-dix-ſept lieues ; elle eſt ſituée, ſuivant mon obſervation, par 12° 44′ nord, & par 121° 13′ à l'eſt du méridien de Paris. J'y obſervai la variation d'un degré N. E. En entrant dans le détroit, nous vîmes clairement l'île de Samar, qui m'a paru baſſe, hachée, garnie d'arbres, & environnée d'îlots.

Nous ne vîmes pas le cap de Spiritto-Santo, qui eſt la pointe N. E. de l'île de Samar, & qui ſert de point d'atériſſage aux galions qui reviennent d'Acapulco dans la mouçon du S. O. C'étoit à ce cap que M. Anſon avoit établi ſa croiſière contre le galion de Manille, qu'il eut le bonheur de prendre en juin 1743.

L'île de San-Bernardino eſt au milieu du détroit formé au nord par la pointe S. E. de Luçon ; le canal a quatre lieues de ce côté, au midi par le cap N. O. de Samar ; & le canal, entre le cap & San-Bernardino, eſt de cinq lieues.

Avec les vents de la mouçon du nord, nous entrâmes par le canal du nord en rangeant la côte du Bulusan sur l'île de Luçon. Les galions qui entrent dans ce détroit dans la mouçon du S. O., passent par le canal qui est entre Samar & San-Bernardino.

Dès que nous eûmes doublé cette petite île, & qu'elle nous resta au S. E., nous trouvâmes un courant qui portoit au S. O. avec tant de force, qu'à peine pouvions-nous manœuvrer le bâtiment. En côtoyant Luçon, nous y vîmes à l'ouest de San-Bernardino l'établissement de Bulusan, dans lequel je remarquai un grand édifice qui pouvoit être une église, nous déployâmes notre pavillon; & dans le moment nous vîmes hisser celui d'Espagne. Cette côte présente un aspect agréable, des anses de sable d'un accès facile, & plusieurs ouvertures de ruisseaux.

A deux heures, nous nous trouvâmes à deux lieues de la pointe septentrionale

de l'île Capul. Cette île eſt pour ainſi dire la ſeule dans toute cette route qui porte fond un peu au large. La ſonde nous donna un braſſéiage très-inégal pendant l'eſpace de trois lieues : nous trouvâmes de 70 à 35 braſſes bon fond : nous ne commençâmes à le trouver que lorſque l'île San-Bernadino nous reſta au N. E., à la diſtance de cinq lieues. Dans le même temps, les îlots de la pointe de Buluſan nous reſtoient au nord, & la pointe ſeptentrionale de Capul au ſud : nous perdîmes le fond lorſque la même pointe de Capul nous reſta à l'eſt S. E., diſtante de quatre lieues.

La nuit, nous eûmes peu de vent & beaucoup moins de courans. Le 30 novembre, nous continuâmes notre route en ſuivant le mi-canal entre l'île de Ticao & Luçon. Je remarquai en doublant la tête du nord de Ticao l'établiſſement de Colentas, qui me parut conſidérable. L'égliſe de cette peuplade ſe fait ſur-tout remarquer. Dans toute cette

route, nous ne trouvâmes pas de fond à 100 brasses : nous laissâmes au nord sur l'île de Luçon le beau port de Solsogou, dont l'île de Bagatao forme l'entrée. Dès que nous eûmes doublé les petites îles qui sont au nord de Ticao, nous fîmes route sur la pointe S. E. de l'île Bourias, que nous rangeâmes à une lieue, laissant au sud, à la distance d'environ deux lieues, la pointe septentrionale de l'île Masbate, qui est trois fois plus grande.

Le passage entre ces îles ne sauroit être plus beau; il n'y a aucun danger, & l'on peut louvoyer par-tout. Il est vrai qu'on ne trouve de fond que tout près des côtes. Le premier décembre, nous eûmes du calme, de la pluie & du tonnerre, & nous fîmes peu de chemin. Le 2, la mer s'étant éclaircie, nous vîmes la petite île Bancou qui nous restoit à cinq lieues à l'ouest S. O. A une heure, ayant reconnu l'île Marindonqué, nous gouvernâmes O. S. O. pour aller ranger sa pointe

pointe méridionale, & éviter de tomber ſur les deux Hermanas ou les deux Sœurs qui ſont au N. O. de l'île Bancou. Dans ce paſſage qui a environ cinq lieues de largeur, les courans nous portoient aſſez rapidement ſur l'île *Mindoro*. Nous nous ſommes relevés en courant quelques bordées. La pointe méridionale de Marindouqué eſt terminée par un gros îlot. En remontant cette île dans ſa partie occidentale, nous avons trouvé à deux lieues de la côte trois îlots que les Eſpagnols ont nommés les Viregos; les Vicerois: nous les avons doublés à une lieue de diſtance.

En quittant ces îlots, nous avons été obligés de louvoyer pour que la route nous valût le N. N. O. & le N. O., afin de pouvoir regagner la pointe de Galbau ſur l'île de Luçon, & paſſer entre Calampau & l'île Verte. Nous avons eſſuyé alternativement du calme, de la pluie & des grains. Le 3 décembre, nous avons gagné la côte de Luçon, &

avons passé entre cette île & l'île Verte. J'ai remarqué que cette dernière île a quelques brisans dans sa partie du S. E.; & je préférerois le passage de deux lieues de largeur, entre Luçon & l'île Verte, à celui qui paroît plus grand entre cette dernière île & Mindoro. Il y a plusieurs îlots qui embarrassent ce passage. On assure néanmoins que c'est par-là que passent les galions lorsqu'ils vont de Manille au détroit de San-Bernardino, pour le voyage d'Acapulco. Depuis que nous sommes dans l'archipel des îles Philippines, j'ai observé qu'il n'y avoit aucune variation à l'aiguille aimantée. Toutes ces îles sont très-boisées, présentent un paysage fort agréable, & beaucoup de ruisseaux.

Le 4 décembre, après avoir doublé l'île Verte, les vents ayant passé au S. E., nous avons gouverné sur *Mindoro*, & doublé la pointe méridionale de l'île Maricaban à une lieue de distance. Dans l'après-midi, nous découvrions claire-

ment la pointe de Calavitte au nord de Mindoro, la côte de Luçon, la pointe San-Jago, la lagune de Taal, les îles de Loubang, des Chèvres & de la Fortune. Nous avons été contrariés dans ce passage, qui n'est pas sans danger. Nous avons passé à une lieue dans l'ouest de l'île de la Fortune pendant la nuit, malgré les courans qui nous portoient avec force dans le S. O. sur les îles dangereuses d'Ambil, de Loubang & des Chèvres.

Le lendemain 5 décembre, nous avons été obligés de louvoyer pour gagner l'entrée de la baie de Manille. Nous avons mouillé le soir en dehors de l'île Marivelles, à deux lieues de distance, sur 30 brasses bon fond de sable noir. Enfin, après avoir essuyé pendant trois jours des calmes & des vents contraires, nous sommes entrés dans la baie par la passe du sud de Marivelles, & nous avons mouillé le 8 dans le port de Cavitte par trois brasses & demie fond de vase : nous

y avons trouvé la frégate du Roi d'Espagne la *Vénus*, commandée par M. Langara, qui faisoit ses dispositions pour son retour en Espagne par le cap de Bonne-Espérance. Nous y avons trouvé les galions le Saint-Joseph & le Saint-Charles, avec plusieurs embarcations, & des espèces de galères.

RELACHE

DANS LA BAIE DE MANILLE.

Description du port de Cavitte ; ce que nous avons fait pendant notre relâche.

La baie de Manille est à peu près ronde; elle a environ sept lieues de profondeur dans tous les sens, & vingt lieues de circonférence de pointe en pointe : son entrée regarde le S. O. L'île Marivelles, qui est placée au milieu de cette entrée, a une demi-lieue de largeur, sur deux de longueur; elle forme deux passes, l'une au nord, & l'autre au sud. Ces

deux passes sont également bonnes. Celle du sud, qui paroît la plus large, est retrécie par deux îlots ou rochers, dont l'un, qui se nomme le Fraisé, est sur la côte de Luçon; & l'autre, qui se nomme la Monja, est tout près de l'île de Marivelles. Les Espagnols ont un poste de quelques Indiens sur cette île, pour découvrir les bâtimens qui viennent chercher l'entrée de la baie. Lorsqu'ils voient un vaisseau, ils arborent un pavillon, tirent une boîte, & quelques-uns d'eux s'embarquent aussitôt pour aller à Cavitte & à Manille porter l'avis de leur découverte. On compte environ sept lieues de Marivelles au port de Cavitte.

Ce port est dans la partie du S. E. de la baie; il a la forme d'un fer à cheval; les vaisseaux y sont en sûreté sur un fond de vase : il peut contenir douze vaisseaux. Ce port est défendu par une batterie considérable, avec un petit fort.

Les Espagnols ont dans ce port un état-major de place, sous les ordres d'un

commandant qui a le titre de caſtillano, un major, un aide & ſous-aide-major, un commandant d'artillerie, & trois cents hommes de garniſon. Ils y ont un arſenal, avec tous ſes ateliers entourés de murailles, des magaſins, des chantiers. Il y a ſur la langue de terre qui embraſſe le port du côté oueſt, un village aſſez conſidérable, peuplé de gens de mer, d'ouvriers Indiens de toute eſpèce, pour les radoubs & carênes des vaiſſeaux. Ce village peut contenir environ mille ames. On y voit trois égliſes. La ville de Manille eſt ſituée à trois lieues & demie du port de Cavitte, à peu près vers le milieu de la partie orientale de la baie.

Après avoir fait à Cavitte les viſites indiſpenſables, & avoir pris dans le port les précautions néceſſaires à la ſûreté de nos bâtimens, nous nous ſommes rendus à Manille auprès de M. le Gouverneur général, qui nous a parfaitement accueillis, & nous a accordé tous les ſecours

que nous lui avons demandés pour les réparations des deux vaisseaux. Du palais du Gouverneur, nous nous sommes rendus au palais archiépiscopal, où nous avons trouvé un prélat respectable, qui nous a reçus avec toutes les marques possibles de bonté. Nous avons fait de suite les autres visites d'usage, chez MM. les membres de l'audience royale, chez les principaux officiers de la place, & chez les citoyens les plus notables de la ville.

Quelques jours après, je pris un logement dans le fauxbourg qu'on nomme de Sainte-Croix, où logent ordinairement les étrangers. Il y avoit tant de facilité pour communiquer de la terre avec les vaisseaux, par le moyen des bateaux du pays, que nos travaux ne souffrirent aucun retard de notre établissement dans le fauxbourg de Manille. Je ne perdis pas un moment pour arrêter la voie d'eau qui s'étoit ouverte au *Mascarin* dans la traversée de Guame aux îles Philippines.

Après avoir fait abattre cette flûte, avoir délivré partie de son doublage pour chercher cette voie d'eau, je m'apperçus que ce bâtiment avoit besoin de plus grandes réparations que je ne l'avois d'abord pensé. Tout examen fait, il fut décidé que la flûte seroit mise en radoub. Je la fis doubler entièrement à neuf, changer même quelques bordages pourris, des pièces essentielles de son avant, & un grand mât de hune qui se trouva hors de service. Toutes ces réparations furent longues, parce que nos meilleurs matelots désertoient de jour en jour, & que les Indiens ne vont pas vîte en besogne; mais l'ouvrage fut bien fait.

Le 15 de février 1773, le vaisseau *le Castries*, commandé par M. le chevalier du Clesmeur, entièrement remâté & carené, appareilla de la baie de Manille pour profiter de la mouçon du N. E., & faire son retour à l'île de France : il avoit remplacé ses déserteurs par vingt matelots

Indiens. Je restai seul occupé à achever le radoub & le réquipement du *Mascarin*; ce qui fut achevé le dernier jour de février.

Le 1er de mars, j'appareillai du port de Cavitte, & j'allai mouiller à l'entrée de la rivière de Manille, par quatre brasses & demie, fond de vase. Ce mouillage est à un tiers de lieue de l'entrée de la rivière formée par deux jetées en pierres, qui s'étendent à trois encablures du rivage. Je m'approchai aussi de la ville dans cette saison où il n'y a plus de coups de vents à craindre, dans la vue d'embarquer plus promptement, & à moins de frais, toutes mes provisions de retour. Je fis beaucoup de démarches inutiles pour me faire rendre mes matelots qui avoient déserté. Je m'apperçus clairement qu'on les avoit débauchés, ainsi que ceux du *Castries*, & même ceux de la frégate Espagnole, qui avoit été obligée de partir de la baie pour faire son retour en Espagne, avec cinquante matelots Indiens, pour remplacer autant

de matelots Eſpagnols que le gouverneur étoit ſoupçonné avoir fait déſerter, & qui avoient tous paru à Cavitte le lendemain du départ de cette frégate. Je fus obligé de céder à la force; & j'engageai trente mariniers Indiens pour remplacer mes déſerteurs. Ils exigèrent pour condition de leurs engagemens, que je leur donnerois deux mois de paie en avance. Je fus forcé d'en paſſer parlà; & quelques-uns d'eux déſertèrent encore avec leur paie : ils euſſent peut-être tous déſerté, ſi de mon côté, en les engageant, je n'avois eu la précaution de les retenir à bord, & de ne plus leur permettre d'aller à terre, qu'en laiſſant ſur le vaiſſeau un homme en leur place.

Le 8 de mars, tous mes vivres étoient à bord; j'avois pris congé du Gouverneur & de toutes les perſonnes en place : je n'attendois plus que le vent favorable pour appareiller & faire mon retour à l'île de France. Avant de quitter

cette relâche, je vais placer ici mes observations ſur Manille, & ſur la colonie dont elle eſt le chef-lieu.

Obſervations faites à Manille, capitale des îles Philippines.

La ville de Manille eſt une des plus belles villes que les Européens aient bâties aux Indes orientales. Ses maiſons ſont toutes en pierres, couvertes de tuiles; elles ſont vaſtes, commodes & très-bien aérées. Les rues de Manille ſont larges, & parfaitement alignées : on en compte cinq principales qui partagent la ville dans toute ſa longueur, & environ dix qui la coupent dans ſa largeur. La ville forme un quarré long, entouré de murs & de foſſés; elle eſt défendue du côté de la rivière par une citadelle dont le plan n'eſt pas bon, & qui va être abattue pour en conſtruire une autre. Les murailles de la ville ſont flanquées d'un baſtion à chacun des quatre

angles : on compte à Manille huit églises principales, devant chacune desquelles il y a une place : toutes ces églises sont belles, vastes, richement décorées. La cathédrale est un édifice qui seroit beau dans nos principales villes de l'Europe ; elle vient d'être rebâtie par un Théatin Italien, qui est bon architecte. Les deux rangs de piliers qui supportent les voûtes de la nef & des bas-côtés, sont des colonnes de marbre magnifiques, ainsi que celles du portail, les autels, les marches & le pavé. Ces marbres sont du pays, bien diversifiés, & de la plus grande beauté. La place qui est devant la cathédrale est la plus belle de la ville ; elle est fort grande.

La façade de la cathédrale orne d'un côté le palais du gouverneur ; de l'autre, la maison de ville remplit la face opposée à ce palais : la maison de ville est très-belle. A l'extrémité de la place opposée à la cathédrale, on construit un vaste corps de casernes destinées à

loger huit mille hommes de troupes.

Les maisons particulières, ainsi que les édifices publics, sont tous à un étage au dessus du rez-de-chaussée. Les Espagnols ne se logent jamais dans le rez-de-chaussée, à cause de l'humidité : ils occupent le premier étage ; & la chaleur du climat les a déterminés à faire des appartemens très-vastes, avec des galeries qui règnent tout autour, & sont jetées hors du bâtiment, de manière à écarter le soleil de l'intérieur des appartemens ; car les fenêtres font partie des galeries, & l'on ne reçoit le jour dans les chambres, que par des portes qui donnent dans les galeries. Les rez-de-chaussée servent de magasin ; & pour empêcher l'humidité, on élève le terrain avec du charbon à la hauteur d'un pied, on jette du sable ou du gravier sur ce premier lit de charbon, & l'on pave en pierres ou en carreaux de briques liées avec du mortier par dessus le lit de sable.

Comme le pays eſt fort ſujet aux nblemens de terre, les maiſons, ique bâties en pierres, ſont liées par groſſes pièces de bois, de fer, enfoncées perpendiculairement dans la terre, montantes juſqu'au faîtage, enclavées dans l'épaiſſeur des murs, de manière qu'elles ne paroiſſent pas, & traverſées aque étage par des maîtreſſes pou- fortement liées & aſſujetties par des clefs de bois qui conſolident tout l'édifice.

Manille eſt bâtie à l'embouchure d'une belle rivière qui ſort d'un lac que les Eſpagnols nomment Lagonne-de-Bay : *il eſt ſitué à cinq lieues dans l'intérieur du pays.* Quarante petits ruiſſeaux ſe jettent dans ce lac, qui a vingt lieues de circonférence, & autour duquel on compte autant de villages que de ruiſſeaux. La rivière de Manille eſt la ſeule qui ſorte du lac; elle eſt couverte de bateaux qui tranſportent à la ville des proviſions de toute eſpèce, fournies par

les quarante peuplades de cultivateurs Indiens établis sur les bords du lac.

Les fauxbourgs de Manille sont plus grands & plus peuplés que la ville; ils en sont séparés par la rivière sur laquelle on a construit un beau pont. Le fauxbourg de Minondo est peuplé sur-tout de Métis, Chinois & Indiens, la plupart orfèvres, & tous ouvriers. Le fauxbourg de Sainte-Croix est habité par des négocians Espagnols, par des étrangers de toutes les nations, & par des Métis Chinois. Ce quartier est le plus agréable du pays, parce que les maisons, qui sont au moins aussi belles que celles de la ville, sont bâties sur le bord de la rivière, dont elles ont toutes les commodités & les agrémens.

Avec tant d'avantages, cette belle ville est mal placée; elle est bâtie entre deux volcans qui se communiquent, & dont les foyers, toujours en action, préparent évidemment sa ruine. Ces deux volcans sont celui de la Lagonne-ed-

Taal, & celui du mont Albay. Quand l'un brûle, l'autre jette de la fumée. Je parlerai ci-après du premier de ces volcans, qui m'a paru le plus ſingulier.

En attendant que quelques ſecouſſes des volcans décident ſon ſort, Manille eſt la capitale des établiſſemens Eſpagnols aux îles Philippines. C'eſt-là que réſide le gouverneur qui a le titre de capitaine général, & de préſident de l'audience royale. C'étoit Dom Simon de Auda qui rempliſſoit cette place lorſque je ſuis arrivé à Manille. Ce gouverneur avoit été ci-devant membre de l'audience royale; & lorſque les Anglois, à la fin de la dernière guerre, avoient pris Manille, cet officier de juſtice s'étoit échappé de la ville avant la reddition, s'étoit mis à la tête des Indiens de la province de Pampangue : ſans égard à la capitulation de la ville, il avoit reſſerré les Anglois dans leur conquête, & il avoit affamé également les vainqueurs & les vaincus. S'étant apperçu que

que les Chinois établis hors des murs de la ville fourniſſoient des vivres aux Anglois & aux Eſpagnols, Dom Simon de Auda avoit fait une boucherie des Chinois, & en avoit fait paſſer plus de dix mille au fil de l'épée. Il m'a paru que les Eſpagnols penſoient aſſez généralement que les efforts du conſeiller avoient été plus nuiſibles qu'avantageux à la colonie Eſpagnole. Les Anglois, harcelés par les Indiens de Dom Simon de Auda, avoient de leur côté armé & fait ſoulever d'autres provinces de Luçon pour oppoſer Indiens à Indiens; & cette eſpèce de guerre civile avoit plus nui à la colonie Eſpagnole, que la priſe même de Manille par les Anglois.

Quoi qu'il en ſoit, Dom Simon repaſſé en Eſpagne après la paix, y avoit été récompenſé de ſon zèle pour le ſervice, avoit été fait conſeiller de Caſtille, & renvoyé à Manille en qualité de gouverneur général des îles Philippines. Depuis ſon arrivée dans ſon gouverne-

ment, il y avoit mis en activité une multitude de projets importans & difficiles à exécuter tout à-la-fois. Il avoit fait commencer des ouvrages considérables de fortifications dans différentes parties de la ville, des casernes très-vastes, des chaussées à l'embouchure de la rivière, un moulin à poudre, un établissment de fourneaux & de forges pour exploiter des mines de fer; enfin, une quantité de différens ouvrages utiles, qui auroient peut-être mieux réussi si on avoit pu mettre un ordre successif dans leur exécution.

L'archipel des Philippines contient quatorze îles principales : leur gouvernement est divisé en vingt-sept provinces, qui sont gouvernées par des Alcades, sous les ordres du gouverneur capitaine général. Toutes ces îles sont fort peuplées : on y compte environ trois millions d'habitans : elles s'étendent depuis le dixième jusqu'au vingtième degré nord, sur une largeur inégale d'environ quarante lieues

à la tête ſeptentrionale de Luçon, & s'élargiſſent juſqu'à deux cents lieues au midi de la pointe S. E. de Mindanao à la pointe S. O. de la Paragoa. Elles ſont toutes fertiles & riches en productions naturelles. Mais, depuis plus de deux cents ans que les Eſpagnols s'y ſont établis, ils n'ont pu encore parvenir à ſe rendre maîtres de toutes ces îles; ils n'ont aucun établiſſement ſur la Paragoa, qui a près de quatre-vingt lieues de longueur, & ſur toutes les petites îles adjacentes; ils ne poſſèdent que quelques arpens de terre ſur la grande île de Mindanao, qui a deux cents lieues de circonférence; & ils ne connoiſſent même pas encore, à beaucoup près, tout l'intérieur de l'île de Luçon, où ils ont leur établiſſement principal, la ville de Manille. Luçon eſt la plus grande de ces îles; elle a cent quarante lieues de longueur depuis le cap de Bojador juſqu'à la pointe Baluſan, qui eſt la plus méridionale; elle a environ quarante lieues

de largeur. Il y a dans le nord de Luçon, du côté de la province d'Ilocos, des peuples anciens avec lesquels les Espagnols n'ont jamais pu établir de communication; ils croient que ces peuples sont d'anciens descendans de Chinois, qui, ayant fait naufrage sur ces côtes, formèrent des établissemens dans les montagnes de cette partie de Luçon : ils assurent que quelques Indiens connoissent les routes pour parvenir jusqu'à ces peuples, & qu'ils y sont bien reçus; mais qu'il est de leur intérêt de garder le secret à l'égard des Espagnols, à cause des grands profits qu'ils retirent pour les échanges avec des peuples qui manquent de beaucoup de choses, & n'ont que des vivres & de l'or.

En général, toutes les îles Philippines étoient habitées par deux espèces d'hommes, lorsque les Espagnols s'y établirent; par des indigènes, la plupart noirs; & par des Malais de couleur rouge. Les premiers habitoient & occupent encore

aujourd'hui les forêts, les montagnes & le centre des îles : ils sont toujours sauvages ; & les Espagnols n'ont pu jusqu'à présent ni les soumettre, ni les civiliser ; les autres étoient établis sur les côtes : c'étoient des colonies transplantées anciennement de Sumatra, de Malaca, de Bornéo, & de différentes îles Malaises. Ces étrangers, en s'emparant du pays, avoient chassé dans l'intérieur les indigènes. Ce sont ces habitans des côtes que les Espagnols soumirent en arrivant, & que leurs missionnaires ont depuis rendus chrétiens. Ces insulaires avoient une police, un culte & quelques arts ; ils avoient des rois dont les Espagnols ont peu à peu détruit les familles : ils ont conservé leur ancien langage ; & il n'y a guère que les Indiens des environs de Manille qui parlent la langue espagnole. Les missionnaires sont obligés, en arrivant dans le pays, d'apprendre les langues indiennes, qui varient suivant les différentes îles : mais

on en diſtingue deux principales, dont les autres ne ſont que des dialectes; la langue Tagale, qui eſt celle de Luçon & de quelques îles adjacentes; la Biſſaïe, qui eſt la langue des inſulaires méridionaux.

On trouve beaucoup de variétés parmi les habitans de ces îles. Au midi de Luçon, l'île des Nègres eſt ainſi appelée par les Eſpagnols, à cauſe de la couleur des hommes qu'ils y trouvèrent : ils ont les cheveux cotonnés, & parlent une langue particulière, qui ne s'étend pas hors de leur pays. Dans les îles voiſines, les Eſpagnols trouvèrent des hommes qui ſe peignoient le corps comme preſque tous les inſulaires de la mer du ſud, juſqu'à la nouvelle Zélande. Il paroît que tous ces peuples étant navigateurs, divers événemens de la navigation les ont portés d'île en île, & les ont mêlés d'une façon ſingulière. Il arrive encore dans les parties méridionales de l'archipel des Philippines, des embarcations amenées

par des coups de vents qui y portent des hommes entièrement ſauvages, qu'on n'a jamais réuſſi à apprivoiſer, qui ne parlent aucune langue qui ait du rapport avec celles des Philippines, & dont on ne peut ſavoir de quel pays ils viennent.

J'ai eu occaſion de voir des ſauvages indigènes de l'île de Luçon, que quelques Indiens Eſpagnols avoient amenés de bonne volonté à Manille : c'étoient des hommes fort noirs, à cheveux cotonnés, de petite taille, mais robuſtes & nerveux, aſſez laids de figure; ils avoient pour tout habillement une ceinture d'écorce d'arbres, des braſſelets de plumes à l'avant-bras, la tête couronnée de plumes, comme tous les ſauvages de la mer du ſud, un carquois rempli de flèches ſur le dos, & un arc à la main. Ils avoient un air bien ſauvage & très-étonnés de tout ce qu'ils voyoient. Accoutumés au ſilence des forêts, le moindre bruit paroiſſoit les

alarmer; ils avoient un tournement de tête & des mouvemens d'inquiétudes continuelles. Les Eſpagnols les traitèrent bien; mais il me parut qu'ils aimoient mieux leur liberté, que tous les beaux préſens que le gouverneur général leur fit en habillemens de ſoie & de coton.

La façon de vivre de ces ſauvages varie dans les différentes îles : en quelques-unes, chaque famille vit enſemble, & forme une petite ſociété ſéparée de tout le genre humain : dans d'autres, chaque individu vit ſeul dans les forêts avec ſa compagne. Parmi ceux-ci, on en trouve qui conſtruiſent des huttes au centre des arbres touffus, où ils ſe retirent toutes les nuits, & changent ſouvent de gîte. Les Eſpagnols ont cru longtemps qu'il y avoit ſur l'île de Mindoro une eſpèce de ſauvages à queue, comme des ſinges; mais, après pluſieurs vérifications, le fait a été reconnu faux. Cette ancienne erreur prouve néanmoins

que, dans les premiers temps de la découverte, les Eſpagnols furent frappés des variétés qui ſe trouvoient dans l'eſpèce humaine parmi les habitans de cet archipel.

Les Indiens ſoumis aux Eſpagnols ſont fort baſanés; ils ſont en général de petite taille; ils ont les cheveux noirs très-liſſés, le viſage plat, les yeux un peu chinois, le nez court & écraſé. Le mélange des Indiens avec les Eſpagnols & avec les Chinois, a produit beaucoup de mulâtres; de manière que les Indiens des environs de Manille ne reſſemblent plus à ceux des provinces éloignées; ils ſont beaucoup plus blancs : on voit même parmi les Indiennes de jeunes filles qui ſont blanches comme des Eſpagnoles, & jolies; & d'autres qui ont tous les traits des Chinoiſes. On voit très-peu de femmes Européennes à Manille. Les Eſpagnols ont pris des femmes parmi les Indiennes; & les enfans ſortis de ces mariages ſont devenus

à la ſeconde génération auſſi blancs que les Eſpagnols.

Les Indiens ont dans tous les temps été bien traités par leurs conquérans, à qui il a été défendu d'en faire des eſclaves : ils ont conſervé leurs anciens habillemens Malais, avec quelques changemens dans la coupe de la chemiſe, qui eſt un peu à l'européenne. Leur habillement conſiſte en un large caleçon de ſoie bleue ou cramoiſie, & une chemiſe ordinairement de toile de Chine, très-fine & d'une grande blancheur. Cette chemiſe, qui tombe par deſſus le caleçon comme un rochet, eſt ſouvent brodée.

F I N.



EXTRAIT DU VOYAGE DE M. DE SURVILLE.

MESSIEURS LAWS & CHEVALIER, qui, par leur crédit dans l'Inde, pouvoient ſe livrer à des entrepriſes conſidérables, propoſèrent à M. de Surville, capitaine des vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, de l'aſſocier à leurs projets.

Leur offre fut acceptée par cet officier qui joignoit la réputation de marin habile, à celle de s'être diſtingué dans pluſieurs combats. M. de Surville ſe rendit en France pour ſolliciter la permiſſion d'armer à ſon compte & à celui

de ſes aſſociés, un vaiſſeau pour commercer dans les mers des Indes. La Compagnie avoit déja accordé cette faveur à quelques particuliers, à des conditions que ſon privilège excluſif lui permettoit d'impoſer. M. de Surville obtint la même grace d'autant plus facilement, que l'adminiſtration venoit de le nommer commiſſaire pour la repriſe des établiſſemens françois aux Indes, en cas d'abſence ou de mort de M. Laws.

Le vaiſſeau dont M. de Surville devoit prendre le commandement, ſe nommoit le *Saint Jean-Baptiſte*. Cet officier fut occupé pendant cinq mois de ſon armement : il prit pour trois ans de vivres, & ſe munit de tout ce qui étoit utile ou néceſſaire pour mettre ſon équipage en état de ſoutenir les plus grandes fatigues. MM. Laws & Chevalier complétèrent ſon chargement par des marchandiſes précieuſes, qui rendoient ſa cargaiſon fort riche, ſans être d'un volume conſidérable. Pendant ces prépa-

ratifs, qui annonçoient un voyage extraordinaire, le bruit ſe répandit dans l'Inde qu'un vaiſſeau Anglois avoit rencontré dans la mer du ſud une île où, entr'autres ſingularités, ſe trouvoit une colonie de Juifs.

La relation qu'on publia de cette découverte, prit tellement faveur & devint ſi authentique, qu'on ne douta plus dans l'Inde que les vues de MM. Laws & Chevalier ne ſe fuſſent dirigées ſur cette île, dont on ne vantoit pas moins les productions que les richeſſes; mais M. Chevalier a nié formellement depuis, cette prétendue découverte des Anglois : or, nulle autorité ne peut balancer celle de cet adminiſtrateur, ſur la nature d'une expédition dont il avoit la principale direction. Il eſt cependant utile de rapporter ce qui a été publié ſur cette île, afin de montrer combien il eſt difficile à un hiſtorien de ſe garantir des récits fabuleux, quand ils ont trompé juſqu'aux

hommes qui, par état, doivent ſavoir la vérité. M. Poivre, dont les lumières & les vertus ſont non-ſeulement connues des perſonnes qui ont vécu dans ſon intimité, mais encore de tous les hommes honnêtes qui ont été témoins de ſon adminiſtration, étoit, dans le temps de l'armement de M. de Surville, intendant de l'Ile de France. On lui écrivit de l'Inde, que les armateurs du *Saint Jean-Baptiſte* avoient donné une ſomme conſidérable pour ſe procurer une copie du journal du vaiſſeau Anglois qui avoit rencontré dans la mer du ſud une île très-riche, diſtante de ſept cents lieues des côtes du Pérou, & qu'ils s'étoient procurés des échantillons d'étoffes fabriquées par les inſulaires, d'une fineſſe & d'une beauté ſurprenante.

M. Monneron, que ſa qualité de ſupercargue du *Saint Jean-Baptiſte* rend ſi croyable ſur tout ce qui a rapport à la miſſion de ce vaiſſeau, s'exprime au ſujet de cette île de la manière ſuivante,

dans une relation (*a*) qu'il a donnée du Voyage de M. de Surville.

» MM. Laws & Chevalier ayant destiné » le *Saint Jean-Baptiste* à commercer » d'Inde en Inde, changèrent de dessein » sur la nouvelle qui se répandit de la » découverte d'une île de la mer du sud » par un vaisseau Anglois. Ce qui en » vint à leur connoissance étoit si ex- » traordinaire, qu'il mérita toute leur » attention; &, considérant cette af- » faire sous un point de vue politique, » ils ne balancèrent plus à déterminer » leur armement, afin de prévenir les » Anglois s'ils en vouloient faire un se- » cond pour aller prendre possession de » cette île. La prévention & l'amour pour » le merveilleux, assez ordinaire aux

(*a*) *N. B.* Cette relation manuscrite s'est trouvée dans la bibliothèque de M. Malsherbes, qui a bien voulu me la confier pour suppléer aux fragmens du journal original de M. de Surville. Sans cette relation, ces fragmens auroient été insuffisans pour la rédaction de cet Extrait du Voyage de M. de Surville.

» voyageurs, ont bien pu faire grossir » les avantages dans la relation de cette » île que les armateurs ont vus; mais, » en les diminuant de beaucoup, il étoit » naturel de penser qu'elle devoit être » plus riche que les autres, parce qu'elle » est située à sept cents lieues du Pérou » par la latitude méridionale de 27 à » 28°, qui est celle de Copiago, d'où » les Espagnols tirent encore en or des » richesses immenses. Quoi qu'il en soit, » M. de Surville appareilla de la baie » d'Engely dans le Gange, le 3 mars » 1769 : il se rendit à Pondichéry, » après s'être arrêté à Mazulipatnan & » à Yanaon, *pour compléter sa car-* » *gaison.* »

Le 2 juin, M. de Surville ayant à son bord un détachement de vingt-quatre soldats du bataillon de l'Inde sous les ordres de M. de Saint-Paul, quitta Pondichéry, & dirigea sa route vers les Philippines. Sa navigation n'eut rien de remarquable jusqu'à ces îles qu'il reconnut le

le 17 août par la latitude de 18° 24′. Il vit les îles Babyanes, qui lui parurent trop au ſud de 18 à 20′ dans la carte de M. Daprès. Celle du père Murillo de Velarde, donnée en 1752 par M. Bellin, leur aſſigne une poſition plus exacte. De la vue des Philippines, la route au nord conduiſit M. de Surville aux îles Baſchy, où cet officier crut devoir s'arrêter : il jeta l'ancre entre l'île Baſchy & l'île Montmouth, le 20 août.

Dampierre eſt le premier navigateur qui ait fait mention de ces îles : il les appela en 1687 Baſchy, du nom d'une boiſſon que les inſulaires compoſent avec du jus de cannes à ſucre, qu'on laiſſe fermenter après y avoir ajouté une graine noire qu'on y laiſſe infuſer pendant quelques jours.

Cette boiſſon eſt agréable; elle eſt connue dans preſque tous les pays où croiſſent les cannes à ſucre. Les Indiens de Baſchy s'enivrent ſouvent avec cette boiſſon; mais cette ivreſſe

ressemble assez pour ses effets à celle causée par le vin de Champagne mousseux : elle leur donne une gaieté douce. Les éloges que Dampierre fait de ces Indiens, s'accordent avec les observations de M. de Surville. Ils ne vont plus tête nue comme du temps de ce célèbre voyageur ; la plupart ont des chapeaux ronds qu'ils font avec une espèce de jonc : ils ne portent plus des anneaux d'or; ce n'est pas que ce précieux métal leur soit inconnu ; ils savent même qu'on en trouve dans leur pays. Mais il est à croire que ces bons insulaires ont renoncé à ces ornemens frivoles, parce que sans doute ils leur ont été funestes : c'est à l'odeur qu'ils jugent de la qualité de l'or, & qu'ils le distinguent des autres métaux. Il n'est pas fort surprenant que, par un odorat délicat & exercé, on distingue l'or des autres métaux, puisque le seul frottement du cuivre produit une odeur forte qui est très-désagréable. Les pirogues

de ces Indiens réunissent la légéreté à la solidité : elles sont assez grandes pour contenir vingt ou trente personnes. Ces insulaires ont des balances : ils commercent vraisemblablement avec les Espagnols ; car un d'entre eux avoit une chemise bleue, & savoit faire le signe de la croix : il répétoit à tout moment le nom de Gaspard. Ces insulaires sont en général de taille moyenne ; ils ont les cheveux noirs & très-fournis, le teint cuivré, la figure douce & un peu arrondie, les lèvres minces, les yeux bridés, mais moins que les Chinois & les Malais.

Leurs femmes sont laides ; elles portent un petit tablier qui leur descend jusqu'au genou.

Ces Indiens se retirent sur les montagnes les plus escarpées, dont le pied aboutit au bord de la mer ; & ce n'est que par des échelles ou des espèces d'escaliers formés de marches très-étroites, & des sentiers extrêmement

difficiles, qu'on parvient à leurs villages.

Ces peuples ont un grand nombre de pirogues qui leur servent pour la pêche : c'est l'occupation des hommes, ainsi que la culture de la terre. Les femmes n'ont d'autre soin que celui de leur ménage. L'on ne voit dans ces îles aucune distinction d'état : une égalité parfaite jointe à une bonté incomparable, distinguent ces insulaires de presque tous les autres peuples de la terre. M. Monneron assure que, sans vouloir recevoir aucun salaire, ces bons Indiens ne souffroient pas que les matelots travaillassent lorsqu'ils pouvoient faire leurs ouvrages.

Quelques matelots du vaisseau de Dampierre désertèrent dans ces îles. Les insulaires leur donnèrent à chacun une femme & un champ, avec tous les outils nécessaires pour cultiver la terre. Cette tradition constante & unanime ne contribua pas peu à engager trois matelots du *Saint Jean-Baptiste* à prendre le même parti : ils désertèrent la veille

du départ du vaisseau. Dès que M. de Surville fut informé de cette désertion, il fit arrêter à terre six insulaires qu'il soupçonnoit sans doute d'avoir donné retraite à ces matelots. Dès que les Indiens qui commerçoient paisiblement à bord avec l'équipage apperçurent leurs camarades qu'on détenoit prisonniers, les uns se précipitèrent dans leurs pirogues, les autres se jetèrent à la mer, & cherchèrent à gagner à la nage ou leurs pirogues ou le rivage. Quoiqu'ils fussent en très-grand nombre, ils n'opposèrent aucune résistance à la violence dont on usoit envers eux; car dans ce moment d'alarme & de confusion, on en arrêta vingt qu'on conduisit dans la chambre du conseil les mains liées derrière le dos. Parmi ces Indiens qui étoient ainsi garrottés, il y en eut plusieurs qui eurent le courage de se précipiter dans la mer; &, au grand étonnement de l'équipage, ils eurent la force & l'adresse de nager jusqu'à une de leurs pirogues, qui se

tenoit à une assez grande distance du vaisseau pour n'en avoir rien à redouter.

On chercha à faire comprendre aux Indiens qui étoient prisonniers dans la chambre du conseil, qu'on n'en étoit venu à cette extrémité *vis-à-vis* d'eux, que dans l'espérance que leurs camarades ramèneroient les trois matelots qui avoient déserté.

Les Indiens exprimèrent par signes qu'ils entendoient ce qu'on demandoit, & qu'il n'y avoit qu'à leur donner des cordes & leur rendre leur liberté, si l'on vouloit avoir promptement ce qu'on desiroit. *M. de Surville accéda à leur* demande; &, à l'exception des six Indiens qu'il avoit fait arrêter à terre, il fit rendre la liberté aux autres, & leur fit donner des cordes. Ces Indiens se jetèrent dans leurs pirogues avec une grande précipitation.

Le traitement qu'ils avoient éprouvé, & l'ardeur avec laquelle ils s'empres-

ſoient de s'éloigner du vaiſſeau, ne rendoient pas leur retour probable.

Auſſi la ſurpriſe fut générale, lorſque, peu de temps après, on les vit revenir avec des grandes acclamations de joie. Ces démonſtrations ne laiſſèrent aucun lieu de douter qu'ils ramenoient les trois déſerteurs. Mais l'étonnement fut grand, lorſqu'au lieu des trois matelots qu'on leur avoit demandés, ils montrèrent trois cochons qu'ils avoient liés & garrottés.

Le chef des Indiens qui les amenoit, les montroit à M. de Surville, en lui paſſant la main ſur les épaules avec un air de ſatisfaction inexprimable. Mais cet officier le repouſſa avec un ton ſi courroucé, lui faiſant comprendre qu'il n'avoit pas exécuté ce qu'il avoit ordonné, que ces bons Indiens alarmés ſe jetèrent dans leurs pirogues, & gagnèrent leur île avec la plus grande précipita tion. Un de ces Indiens avoit auſſi apporté un cochon, qu'il

destinoit sans doute à la rançon d'un de ses amis; car il aima mieux le remporter, quelque prix qu'on lui en proposât, que de vendre une chose qu'il avoit destinée pour un objet aussi louable.

M. de Surville, après avoir inutilement attendu vingt-quatre heures ses trois matelots, prit le parti d'appareiller. Des six prisonniers, il n'en garda que trois pour remplacer les trois hommes qui lui manquoient. Ce fut le 24 août qu'il quitta les îles Baschy. Les trois Indiens témoignèrent un regret bien vif de quitter leurs îles & leurs compatriotes; mais cette violence inexcusable n'altéra pas la bonté de leur caractère : ils se conduisirent pendant toute la traversée de manière à mériter l'affection sincère des officiers & de l'équipage. Deux de ces Indiens moururent de scorbut, & le troisième est resté au service de M. Monneron, qui l'a traité avec bonté & générosité.

M. de Surville, en quittant ces îles,

fit route au S. E. Ce fut le 26 août qu'on vit pour la première fois la belle comète de 1769 : elle se leva à onze heures du soir dans l'est quart sud-est. La nuit du 8 au 9, elle se leva à une heure & un quart dans l'est, trois degrés nord. On ne cessa d'avoir des indices de terre depuis le 9 septembre jusqu'au 23 du mois, jour où on coupa la ligne équinoxiale par 146° de longitude estimée à l'est du méridien de Paris. La variation fut observée en même temps de 6° N. E. Jusqu'à cette époque, on avoit eu les vents de la mouçon du S. O. à quelques variétés près : mais depuis le 23 jusqu'au 1er. octobre, on fut pris de calme ou de vents contraires. Les signes de terre continuèrent toujours jusqu'au 7 octobre, qu'on la découvrit par 6° 56′ de latitude sud. L'estime du vaisseau donnoit en même temps 151° 29′ de longitude à l'est du méridien de Paris. On releva une île qu'on nomma île de la Première Vue, son gisement au sud quart sud-est du

compas. Un peu plus loin on voyoit une montagne qu'on nomma Gros Morne, qui gisoit au sud 5° ouest.

C'est de ce morne que commence une chaîne de montagnes qui s'étend à perte de vue depuis le sud 5° ouest, jusqu'à l'ouest quart sud-ouest. Selon la distance dont on s'estimoit de cette terre, sa latitude doit être de 7° 15'. L'aiguille aimantée déclinoit vers l'est de 9°. On côtoya cette terre jusqu'au 13 octobre, jour où l'on découvrit un excellent port à l'abri de tout vent, formé par une multitude de petites îles : M. de Surville y jeta l'ancre, & le nomma port Praslin : *il est situé par* 7° 25' *de latitude* sud, & par 151° 55' de longitude estimée à l'est du méridien de Paris.

Dès que le vaisseau fut mouillé, plusieurs pirogues en approchèrent ; & , montrant le fond du port, ils firent connoître par signes qu'il y avoit des vivres & de l'eau. M. de Surville envoya ses bateaux à terre, commandés

par M. Labbé, ſon ſecond. Cet officier ne put ramener les bateaux à bord, ſans qu'il en coûtât la vie à pluſieurs matelots & à un grand nombre d'Indiens.

Voici ce qui ſe paſſa : M. Labbé ſe trouvant dans un endroit aſſez reſſerré & rempli de brouſſailles, ne voulut pas échouer ſes bateaux, comme les naturels paroiſſoient le deſirer. Il jugea plus prudent d'ordonner à quatre de ſes gens de ſuivre les inſulaires, pour examiner le lieu où on lui promettoit qu'il trouveroit de l'eau. Ils furent ſurpris de ne trouver dans cet endroit qu'une petite marre dont l'eau provenoit ſeulement de la pluie qui étoit ſurvenue une heure auparavant. Le ſergent de détachement fut enſuite conduit au pied d'un rocher d'où découloit de l'eau en petite quantité.

Mais ce ne fut pas ſans peine qu'il put regagner le lieu des bateaux, ſes conducteurs l'ayant abandonné. Pendant la recherche de cette prétendue ai-

guade, les Indiens faiſoient des efforts inutiles pour remorquer les bateaux & les attacher aux arbres : ils tentoient auſſi d'engager les gens de l'équipage à ramaſſer des noix de cocos, dans le deſſein ſans doute de les diſperſer.

Mais M. Labbé étoit trop ſur ſes gardes pour permettre, ſous aucun prétexte, aucune ſéparation. Le jour baiſſoit; &, prévoyant qu'il lui étoit impoſſible de trouver avant la nuit l'aiguade qu'il cherchoit, il donna ordre à tout ſon équipage de rentrer dans les bateaux. Les Indiens, qui étoient au nombre de cent cinquante armés de flèches & de lances, n'eurent pas plutôt vu cette diſpoſition, qu'ils ſe préparèrent au combat. Un vieil Indien levant les yeux & les mains au ciel, leur fit une petite exhortation.

Ce fut le ſignal de l'attaque. Pluſieurs matelots furent bleſſés; le ſergent reçut un coup mortel : M. Labbé fut lui-même bleſſé. Cet officier donna ordre de faire feu ſur les Indiens, qui eurent de leur côté

trente ou quarantehommes tués ou blessés dans deux décharges tirées coups sur coups. Dès que les Indiens eurent disparu, M. Labbé prit quelques pirogues, brisa les autres, & se rendit ensuite à bord. M. de Surville, en revenant de la chasse, apperçut dans l'îlot du N. O. qui est à l'entrée du port, cinq ou six Indiens; il voulut les arrêter à terre; mais, quoiqu'il en fût très-près, ils eurent le temps de mettre à flots leurs pirogues qui étoient échouées, & de s'y embarquer. Cet officier disposa si bien ses bateaux, qu'il leur coupa le chemin : il ordonna de faire feu sur eux. Un des Indiens fut blessé, & tomba à l'eau; les autres se jetèrent à la nage : le blessé regagna le rivage, & on le vit se traîner dans le bois. L'intention de M. de Surville étoit de s'emparer d'un de ces Indiens, pour lui indiquer une aiguade. Il n'y put parvenir que par une ruse qui eut tout le succès qu'il s'en étoit promis. Il fit embarquer dans une des pirogues qu'il avoit prises aux Indiens,

deux matelots Caffres, auxquels il avoit ordonné d'imiter fidèlement les ſignes des Indiens avec leſquels ils avoient d'ailleurs à tous égards une parfaite reſſemblance. Deux Indiens qui étoient dans une pirogue, crurent effectivement qu'ils pouvoient, ſans danger, ſuivre la pirogue où étoient les deux Caffres, croyant, par les ſignes qu'ils leur faiſoient, qu'ils étoient leurs amis & leurs compatriotes. Les deux Caffres attirèrent la pirogue des Indiens, ſi près du vaiſſeau, qu'on put détacher deux canots à ſa pourſuite. On tira ſur les deux Indiens; l'un fut tué; l'autre, cherchant à gagner à la nage l'île la plus prochaine, fut ſaiſi après s'être défendu avec beaucoup de courage.

Cet Indien ſe nommoit *Lova-Sarega;* il avoit quatorze ou quinze ans: on le conduiſit dans les îles de l'eſt, afin qu'il indiquât une aiguade. Il prit un chemin aſſez long; mais dans la route on s'apperçut qu'au moyen d'un coquillage il

avoit coupé une partie des liens qui le garrottoient. Dès-lors on l'obſerva plus ſoigneuſement, & on le ramena à bord ſans vouloir ſuivre plus long-temps la route qu'il indiquoit, quoiqu'elle parût mener à un endroit propre à faire de l'eau, parce que, ſur ces entrefaites, un ſoldat avoit découvert une aiguade qui parut ſuffiſante pour les beſoins du vaiſſeau. Le jeune priſonnier quitta le rivage en jetant des cris affreux, & en mordant la terre.

M. de Surville fit dans cet endroit ſon eau avec d'autant plus de facilité, qu'il avoit ordonné de tirer ſur les pirogues toutes les fois qu'elles paroiſſoient, afin d'écarter les Indiens. Mais il lui fut impoſſible, après toutes ces hoſtilités, de tirer de ce pays autre choſe que du bois & des choux palmiſtes. Les pluies abondantes qui tombèrent pendant ſon ſéjour dans ce lieu marécageux, occaſionnèrent beaucoup de maladies, & quelques gens de l'équipage y moururent de ſcorbut.

Il prit le parti, le 21 octobre, de quitter cette terre, qu'il nomma Arſacide, à cauſe des hoſtilités qu'il y avoit éprouvées.

Le pays eſt couvert de bois : on y trouve des palmiers, des caiſeyers ſauvages, des ébéniers, des bois de tacamaca, & pluſieurs autres eſpèces d'arbres qui abondent en réſine.

Les Arſacides, *car c'eſt ainſi que M. de Surville nomme ces inſulaires*, ſont en général d'une taille bien proportionnée, & de robuſte complexion; les uns ſont baſanés; les autres ſont noirs comme des Caffres, auxquels ils reſſembleroient parfaitement, s'ils avoient les lèvres plus groſſes & le nez plus épaté. Ces Indiens ſe poudrent les cheveux & les ſourcils avec de l'ocre. Les trous qu'ils font à leurs oreilles ſont ſi grands, qu'ils peuvent y inſérer toutes ſortes d'ornemens : ils ſe percent auſſi la cloiſon du nez pour y mettre une groſſe cheville : ils portent des bracelets, & ils attachent à leur cou une

une pierre blanche faite en forme de peigne.

Les armes de ces peuples ſont l'arc & la flèche, la lance & la maſſue; leur bouclier eſt fait avec du rottin : leurs pirogues ſont légères, & vont d'une viteſſe inconcevable.

M. de Surville, en quittant cette terre qui avoit été ſi funeſte à ſon équipage, ne voulut point rendre la liberté à Lova-Sarega; mais il traita cet Indien avec bonté tout le reſte de la campagne : il lui donna ſa table. Lova-Sarega montra beaucoup de pénétration & de jugement, & ſur-tout une heureuſe facilité à apprendre différentes langues. Ses bonnes qualités lui méritèrent l'affection générale; & c'eſt à cet Indien que l'on eſt redevable des renſeignemens dont nous allons rendre compte.

Les Arſacides ſont preſque toujours en guerre entre eux : les priſonniers deviennent les eſclaves des vainqueurs. La pluralité des femmes y eſt permiſe.

Les filles, avant l'âge de puberté, habitent la maison paternelle des époux qu'on leur destine. Ces Indiens ne connoissent pas les métaux : leurs haches & leurs ciseaux sont faits avec une pierre fort dure de la couleur du jade. Ils mâchent du bétel avec de la noix d'arèque mêlé de chaux, qu'ils se procurent vraisemblablement par le commerce qu'ils font avec des Indiens qui les avoisinent : ils y joignent une écorce dont la saveur est analogue à celle de la canelle : ils se servent pour s'éclairer d'un flambeau fait avec une résine qu'ils tirent d'un arbre qui produit une espèce d'amande dont ils font cas : cette résine a une odeur assez agréable lorsqu'on la brûle.

Ils ont dans leurs bois des cataquois, des lorys, des pigeons-ramiers & beaucoup de sangliers.

Les productions du pays sont la banane, la canne à sucre, l'igname, le coco, l'anis, & l'espèce d'amande

ou piſtache dont nous avons parlé. Une plante qu'ils nomment *binao* leur tient lieu de pain : leur nourriture ordinaire eſt la tortue, le poiſſon, les œufs & le binao.

Ces peuples ont dans l'intérieur des terres, des villages conſidérables : ils ont un ſouverain dont l'autorité eſt ſans bornes. Tous ſes ſujets ſont obligés de lui préſenter tout le fruit de leur pêche & toutes les productions du pays, avant de rien faire entrer dans leurs caſes : ils ſeroient ſévérement punis, s'ils manquoient à cet hommage.

Si par haſard quelqu'un marchoit ſur l'ombre du ſouverain, il ſeroit ſur le champ mis à mort. Cette loi barbare n'eſt cependant pas ſans exception : les grands du pays ou les riches propriétaires obtiennent leur grace, lorſque ce malheur leur arrive, en ſacrifiant une partie de leur fortune.

Les médecins ſont en grande vénération chez ces peuples. Cet état exige

dans celui qui le professe un âge avancé. Lova-Sarega préféroit les médecins de son pays aux chirurgiens du vaisseau, parce qu'il trouvoit que ces derniers faisoient durer la maladie trop long-temps.

Ces Indiens font dans leurs pirogues des voyages qui durent *dix à douze jours*; ils dirigent leur route sur le mouvement des astres; ils commercent avec des nations moins noires que la leur, & ils en rapportent des toiles fines chargées de dessins, dont ils se font des ceintures.

Quant à la religion de ces peuples, ils pensent que les hommes vont au ciel, & qu'ils reviennent de temps à autre sur la terre *pour apprendre à leurs amis* les bonnes & mauvaises nouvelles, & leur indiquer les endroits où la pêche est la plus abondante.

Tels sont, à peu près, tous les éclaircissemens qu'on a pu tirer de Lova-Sarega, au sujet de cette terre qui paroît être peu éloignée de la partie orientale de la nouvelle Guinée.

M. de Surville, après avoir laissé au lieu où il avoit fait son eau plusieurs inscriptions portant prise de possession de la baie Praslin au nom du Roi de France, continua sa route, & prolongea la côte jusqu'au 6 de novembre, jour où il doubla le cap le plus oriental : il reconnut plusieurs îles qui n'étoient éloignées de la grande terre que de huit à dix lieues. Celle qu'il nomma Inattendue est par 7° 54′ de latitude sud. Elle est basse & couverte de bois : sa configuration est remarquable, en ce qu'elle ressemble à une flèche : sa distance de la côte est d'envion neuf lieues. L'île qu'il découvrit le 30 novembre, est habitée; elle est par 9° 46′ de latitude : sa distance de la côte est d'environ dix lieues; elle présente un aspect agréable : M. de Surville la nomma île des Contrariétés, parce que les calmes & les courans ne lui permirent pas de la doubler aussi promptement qu'il l'eût desiré. Pendant les trois jours qu'il resta en calme devant cette île, le vaisseau fut

environné de pirogues. Ce ne fut pas ſans peine qu'on détermina un des Indiens à monter à bord. Dès qu'il y fut, il s'empara de tout ce qu'il trouva à ſa convenance : on l'obligea à reſtituer. Il monta enſuite au mât d'artimon avec autant d'agilité que le meilleur matelot. Enfin, après avoir examiné le vaiſſeau, il engagea ſes camarades à monter à bord, & fit entendre qu'il étoit chef, & qu'on trouveroit dans ſon village tous les rafraîchiſſemens dont on auroit beſoin. Cette offre détermina M. de Surville à y envoyer ſa chaloupe, commandée par M. Labbé. Mais à peine fut-elle éloignée d'une demi-portée de canon du vaiſſeau, qu'elle fut environnée par quatre pirogues dont les Indiens ſe préparèrent au combat. M. Labbé ne leur en laiſſa pas le temps : il ordonna une décharge qui fut entendue du vaiſſeau : quelques coups de canon achevèrent de diſperſer ces pirogues, & la chaloupe reçut ordre de ſe rendre à bord.

On fut fort étonné, après ces hoſtilités, de voir un grand nombre de pirogues dont les Indiens étoient armés, s'approcher du vaiſſeau à une portée de fuſil. M. de Surville fit tirer quatre coups de canon chargés à mitrailles, qui diſperſèrent une ſeconde fois ces malheureux Indiens. On gémit de voir des nations civiliſées faire un abus auſſi révoltant de leurs forces, & porter ainſi, ſans but & ſans objet, la déſolation & la terreur parmi des peuples qui n'ont pour ſe défendre de l'oppreſſion des Européens, d'autres armes que des flèches & des lances.

Lova n'entendoit pas la langue des Indiens de l'île des Contrariétés : ils l'invitèrent vainement par ſignes à quitter le vaiſſeau & à venir habiter leur île. Les bateaux de ces inſulaires ſont mieux travaillés & plus ornés que ceux des Indiens du port Praſlin.

M. de Surville remarque que, depuis l'île de la Première Vue juſqu'au cap

oriental, les courans portent dans le ſud. Il vit le 3 de novembre trois petites îles qu'il nomma, à cauſe de leur reſſemblance, les Trois Sœurs. Ces îles ſont par 10° 16'. En doublant le cap oriental, on voit deux petites îles plates & bien boiſées, qui ſont à trois lieues de la côte par 10° 57' de latitude : on leur donna le nom d'îles de la Délivrance.

Cette côte eſt remarquable par une chaîne de montagnes dont les ſommets ſont très-élevés. Lova prétend que ces terres ne ſont qu'un archipel d'îles, & que, de l'autre côté de ſon pays, on trouve une mer ſans fond.

De cette côte qui doit être peu diſtante de la partie orientale de la nouvelle Guinée, M. de Surville dirigea ſa route vers la nouvelle Zélande, qu'il reconnut le 12 décembre par 35° 37' de latitude obſervée. Les vents ne lui permirent pas de trouver un mouillage avant le 17, jour où il jeta l'ancre dans une baie qu'il nomma de Lauriſton. Au fond de cette baie eſt

une anse qu'il nomma anse Chevalier.

Le lendemain, M. de Surville descendit à terre. Le chef du village vint au devant de lui sur le bord du rivage. Les insulaires qui étoient épars de côtés & d'autres, tenoient à la main des peaux de chiens & des paquets d'herbes qu'ils haussoient & baissoient perpétuellement, dans l'intention sans doute de le saluer & de lui rendre hommage : c'est ainsi que se passa la première entrevue. Le jour suivant, M. de Surville descendit encore à terre; mais la réception fut différente. Les Indiens étoient attroupés & armés. Le chef, qui étoit venu dans sa pirogue au devant de cet officier, lui fit signe de l'attendre sur le bord du rivage, parce que sans doute les Indiens étoient alarmés de voir qu'une grande partie de l'équipage étoit descendue à terre.

Le chef, après avoir salué M. de Surville, lui fit entendre qu'il alloit parler à ses camarades. Cette conférence ache-

vée, il revint demander à cet officier ſon fuſil, dont il ne connoiſſoit que le bruit. M. de Surville ne jugea pas à propos de le lui confier. Ce refus ne parut pas faire d'impreſſion fâcheuſe ſur l'eſprit de ce chef; &, ſans ſe rebuter du peu de ſuccès de ſa première demande, il pria cet officier de lui prêter ſon épée pour la montrer à ſes camarades. M. de Surville crut qu'il pouvoit, ſans inconvénient, accéder à cette dernière demande. Le chef ſatiſfait accourut la montrer aux Indiens, qui paroiſſoient attendre avec inquiétude le dénouement de cette entrevue. Le chef leur parla à haute voix & avec beaucoup de chaleur. Dès ce moment leurs alarmes furent entièrement diſſipées, & il s'établit entre ces peuples & l'équipage du vaiſſeau un commerce qui procura des rafraîchiſſemens à l'équipage, & des ſecours de toute eſpèce aux malades

Ce chef demanda à M. de Surville la permiſſion de l'accompagner à bord de ſon vaiſſeau, pour en examiner la conſ-

truction. Cet officier y consentit. Mais, dès que le canot commença à s'éloigner de la côte, les cris des femmes & les alarmes des Indiens déterminèrent M. de Surville à le ramener à terre, où il fut témoin de l'affection sincère que ces peuples portent à leur chef.

Le 22 décembre, M. de Surville quitta le premier mouillage pour entrer dans l'anse Chevalier, où il jeta l'ancre à un mille du village, par 18 brasses, fond de gravier & de coquillages. Ce fut à ce mouillage qu'il perdit ses ancres dans une tempête où il auroit immanquablement fait naufrage sans la manœuvre qu'il fit d'abattre son vaisseau sur stribord. Cette manœuvre le mit à portée de courir des bords, & de gagner un autre mouillage plus à l'abri du vent qui souffloit alors. Il n'avoit plus d'ancre ettalinguée : il fallut un travail forcé pour mettre une ancre en état d'être mouillée. Cet habile marin conservoit dans le danger un sang-froid inalté-

inaltérable : c'étoit dans ces momens critiques qu'on le voyoit déployer toutes les ressources de son art ; aussi avoit-il la confiance absolue de son équipage, qui, le croyant en état de surmonter les plus grands obstacles, n'étoit jamais intimidé à la vue des dangers les plus éminens.

Le célèbre capitaine Cook parle de cette tempête dans son premier voyage. Il côtoyoit alors la nouvelle Zélande, sans se douter qu'un vaisseau François eût abordé avant lui à cette île, & fût mouillé dans une baie qu'il a relevée, & qu'il nomme baie Double. Mais cette *île est si grande, que cet événement* n'a rien qui surprend.

Au commencement de la tempête, la chaloupe où étoient les malades tenta inutilement de gagner le vaisseau ; elle ne put pas même revenir au village : elle fut jetée dans une anse qu'on nomma anse du Refuge : elle fut obligée d'y rester tout le temps que dura la tem-

pête. Le chef de ce village ſe nommoit Naginoui ; il accueillit les malades dans ſa caſe, & leur procura tous les rafraîchiſſemens qu'il fut en ſon pouvoir de leur donner, ſans vouloir recevoir aucune indemnité de ſes généreux procédés. Ce ne fut que le 29 que la chaloupe put quitter l'anſe, & ſe rendre au vaiſſeau.

M. de Surville avoit perdu pendant la tempête un de ſes canots qui étoit à la traîne derrière ſon vaiſſeau : il le vit échoué ſur le rivage du côté de l'anſe du Refuge. Cet officier l'envoya chercher ; mais on ne trouva que la corde & la trace du canot que les Indiens avoient coulé dans une petite rivière, dans le deſſein de s'en emparer. Les perquiſitions de M. Surville furent inutiles. On remonta & on deſcendit pluſieurs fois la petite rivière, ſans retrouver le canot. M. de Surville réſolut de ſe venger d'une manière éclatante, de l'enlèvement de ſon canot. Il fit ſigne à quelques Indiens

qui étoient auprès de leurs pirogues, de venir à lui. Un d'entre eux accourut : il fut à l'inſtant arrêté & conduit à bord : les autres Indiens prirent la fuite. On s'empara d'une pirogue, on brûla les autres; on mit le feu à leurs caſes, & on ſe rendit au vaiſſeau. L'Indien qui fut arrêté fut reconnu par le chirurgien & par les malades, pour être le chef qui les avoit ſi généreuſement ſecourus pendant la durée de la tempête; c'étoit l'infortuné *Naginoui*, qui, après les ſervices qu'il avoit rendus, devoit être bien éloigné de s'attendre au traitement qu'on lui préparoit lorſqu'il accourut au premier ſigne que lui fit M. de Surville. On auroit ſans doute pu connoître plus particulièrement par ce chef les productions & les mœurs des inſulaires de la Nouvelle Zélande; mais il n'eſt mention dans le journal de ce vaiſſeau, que de la date de ſa mort. Il paroît que le chagrin & la fatigue du voyage ont con-

tribué à avancer ſes jours. Il mourut le 24 mars 1770, devant les îles de Jean Fernandès.

Nous paſſerons ſous ſilence ce qui ſe trouve dans le journal du *Saint Jean-Baptiſte*, au ſujet des mœurs des Indiens de la Nouvelle Zélande, & des productions de l'île, parce qu'on n'y trouve rien qui ne ſoit expoſé avec plus de détail dans le Voyage de M. Marion. D'ailleurs, M. de Surville, uniquement occupé de la conduite de ſon vaiſſeau, a négligé abſolument tout ce qui étoit étranger à ſon état. Il ne prit le parti de quitter la Nouvelle Zélande ſi promptement, que parce qu'il ſentoit qu'il lui étoit impoſſible de ſe procurer des rafraîchiſſemens, après les hoſtilités qu'il y avoit exercées. Cet officier traverſa la mer du ſud, ſans faire aucune découverte. Lorſqu'il ſe vit à peu près dans les parages de cette île qu'on aſſuroit être l'objet principal de ſon voyage, il ſe mit par la latitude ſud de 27 à 28°,

Les vents d'eſt ne lui permirent pas de ſuivre long-temps ce parallèle. Le ſcorbut & la diſette d'eau l'engagèrent à aſſembler un conſeil, où il fut décidé que le ſeul parti à prendre étoit d'abandonner cette recherche, & de gagner au plus vîte les côtes du Pérou. M. de Surville adopta cette réſolution : il dirigea ſa route vers cette côte, qu'il découvrit le 5 avril 1770. Le 8 du même mois, il mouilla devant la barre de Chilca.

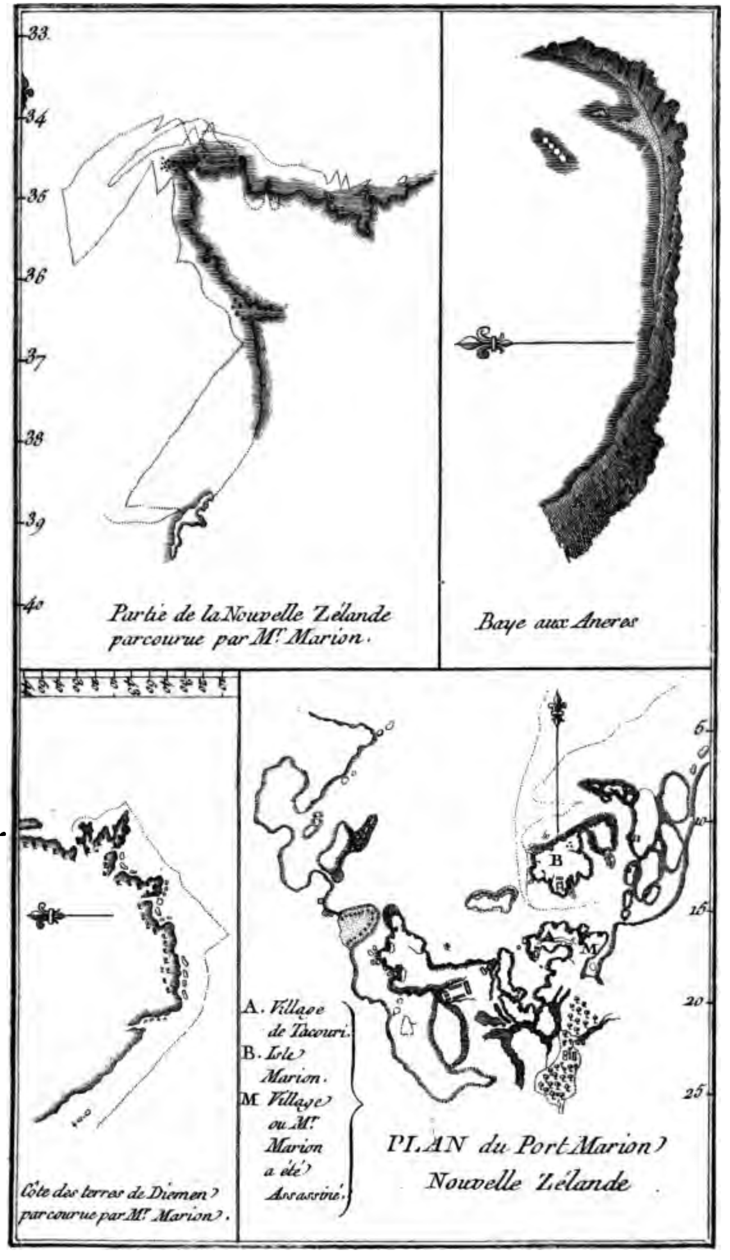
Cet officier avoit un grand empreſſement de ſe rendre à terre pour rendre compte au vice-roi du Pérou des raiſons qui l'avoient obligé à cette relâche : nul danger ne fut capable de l'arrêter. Il s'embarqua dans ſon canot, malgré les repréſentations de M. Labbé, ſon ſecond, qui avoit inutilement tenté d'aborder à cette côte : il croyoit que la barre de Chilca reſſembloit à celle de Pondichéry. Il s'étoit fait accompagner par un Malabar qui étoit excellent nageur,

geur, & qui paſſoit la barre de Pondichéry dans les plus mauvais temps. Mais cet intrépide marin reconnut trop tard ſon erreur : la force des lames l'entraîna, malgré l'effort des rameurs, ſur la barre où ſon canot chavira. Le Malabar fut le ſeul qui ſe ſauva. Après ce funeſte événement, M. Labbé prit le commandement du vaiſſeau, & ſe rendit, conformément aux intentions de M. de Surville, au port de Callao.

Le retour du *Saint Jean-Baptiſte* en Europe, & ſa relâche au port de Callao, ne préſentent plus rien qui intéreſſe le progrès de la navigation. M. de Surville fut généralement regretté de ſon état-major & de l'équipage de ſon vaiſſeau. Il ſeroit difficile de rendre le degré de confiance que ſes talens & ſon intrépidité inſpiroient au milieu des dangers. Mais la manière dont il traita les inſulaires qui eurent le malheur de ſe trouver ſur la route de ſon vaiſſeau, les enlèvemens d'hommes ſans défenſe qui ſe

livroient à sa bonne foi, ses ruses pour surprendre ceux qui avoient la prudence de se défier de lui, seront toujours une tache pour sa mémoire, aux yeux de tous ceux qui ont quelques sentimens d'humanité ou de justice.

FIN.


33.
34
35
36
37
38
39
40
Partie de la Nouvelle Zélande
parcourue par Mr. Marion.
Baye aux Ancres
Côte des terres de Diemen
parcourue par Mr. Marion.
A. Village de Tacouri.
B. Isle Marion.
M. Village où Mr. Marion a été Assassiné.
B
A
M
5
10
15
20
25
PLAN du Port Marion
Nouvelle Zélande.

Pl. 2.



TACOURI.

Pl. 3.



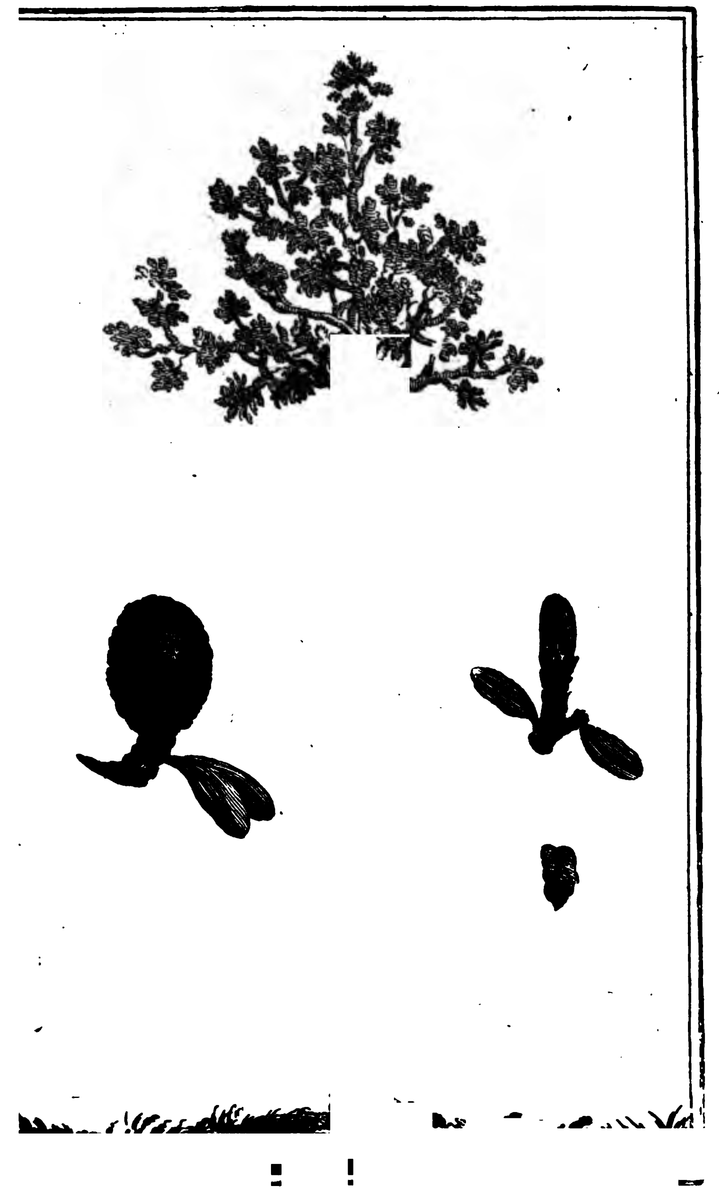
FILLE DE LA NOUVELLE ZÉLANDE.



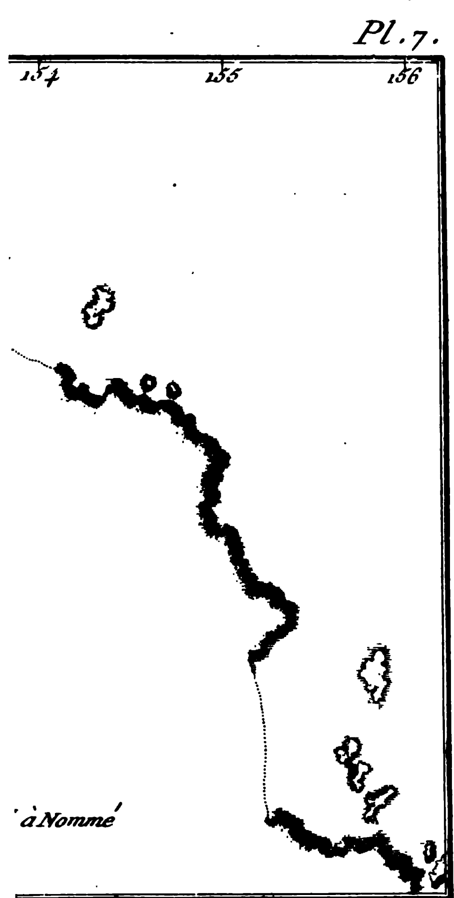
HABILLEMENS DES INSULAIRES.
de la Nouvelle Zélande



FEMME DE LA NOUVELLE ZÉLANDE.



Cedre.


Pl. 7.
154
155
156
à Nommé

EXTRAIT des Regiſtres de l'Académie, du 11 mai 1782.

MM. Desmarets & Bori ayant rendu compte à l'Académie d'un Ouvrage intitulé *Voyage à la Mer du Sud*, &c. par MM. *Marion* & *Surville*, L'Académie a jugé cet Ouvrage digne de ſon approbation, & de paroître ſous ſon privilège : en foi de quoi j'ai ſigné le préſent certificat. A Paris, ce 11 mai 1782.

Le Marquis de Condorcet,
Secrétaire Perpétuel.

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

